

**Thierry Rogel**  
*Professeur agrégé de sciences sociales*

**introduction  
impertinente  
à la sociologie**  
deuxième édition

Editions Liris

COLLECTION DIRIGÉE PAR JANINE  
BRÉMOND

**AUX ÉDITIONS LIRIS**

*Dictionnaire de l'essentiel en sociologie*

*Dictionnaire de l'essentiel en économie*

*Dictionnaire des grands économistes*

*Dictionnaire de géographie humaine*

*Les pièges de l'argumentation en économie  
et dans les autres sciences sociales*

*Démocratie, citoyenneté et héritage gréco-romain*

*L'édition sous influence*

Si vous souhaitez être tenu au courant de nos  
publications, envoyez vos nom et adresse aux  
Editions LIRIS, 3 rue de l'Arrivée, Paris, 75749, cedex 15

© Editions LIRIS, Paris  
première édition juin 1999, deuxième édition septembre 2004  
*/),vils de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous  
pays*

ISBN : 2-909420-53-1

## SOMMAIRE

PARTIE 1	
POURQUOI LE BON SENS NE SUFFIT PAS ?	
1 La sociologie et les autres sciences sociales	9
<i>Les différentes sciences sociales</i>	9
<i>Les sciences sociales ne sont pas tout</i>	13
2 Savoir poser les questions	13
<i>Quelle est la question derrière la question ?</i>	14
<i>Quand la nuit n'est pas noire</i>	20
3 Savoir interpréter les résultats	21
<i>Un même fait peut avoir différentes causes</i>	21
<i>La place des valeurs dans les explications</i>	21
<i>Deux règles fondamentales</i>	22
4 Il est si facile d'avoir toujours raison...	22
<i>Les supports de la croyance</i>	22
<i>L'implication personnelle dans les croyances sociales</i>	25
<i>Comment n'être jamais trahi</i>	26
5 C'est bien connu, les experts sont nuls	28
<i>Les experts disent ce que tout le monde sait</i>	28
<i>Les experts se trompent-ils toujours ?</i>	28
6 Des problèmes faussement familiers	36
PARTIE 2	
DES INSTRUMENTS POUR MIEUX VOIR	
1 Connaître et comprendre la situation étudiée	39
<i>La tradition de l'enquête sociale</i>	39
<i>Observation, comparaison et induction</i>	40
<i>La déduction</i>	53
2 Comprendre l'acteur social	56
<i>L'approche compréhensive</i>	56

<i>Les méthodes expérimentales</i>	59
<i>Sondages et entretiens</i>	61
<i>Observer de l'intérieur</i>	67
3 Complémentarité et liberté des méthodes	69
<i>Induction et déduction sont liées.</i>	70
<i>La recherche suppose la multiplication des méthodes employées</i>	70
4 Un fait est-il un fait ?	71
PARTIE 3	
QU'APPELONS NOUS "SOCIÉTÉ" ?	
1 Une question centrale : Comment vivre ensemble?	77
2 L'individu, produit du collectif : les analyses holistes	79
<i>Le fait social et la contrainte sociale</i>	79
<i>La société comme intégration des systèmes de rôles et de statuts</i>	80
<i>La société comme système de valeurs</i>	81
<i>La société, un ensemble homogène</i>	84
3 La crise et le changement	86
<i>Désorganisations, dysfonctions, anomie</i>	86
<i>La « crise sociale » existe-t-elle ?</i>	88
4 L'homme est un loup pour la société	89
<i>« Personne n'est idiot », l'individualisme méthodologique</i>	90
<i>« Il faut en faire un drame... »</i>	91
<i>« A deux, on est moins efficace » : la théorie des jeux</i>	93
5 L'homme : petit meccano de la société	95
<i>Les approches interactionnistes</i>	95
<i>La fragilité de la société</i>	98
6 Pourquoi y a-t-il autant d'oppositions entre les approches théoriques?	99
<i>Il faut opposer ce qui est opposable</i>	100
<i>Les autres oppositions théoriques</i>	103
<i>Savoir accepter les visions contradictoires</i>	106
CONCLUSION	109

1

Pourquoi  
le bon sens  
ne  
suffit pas ?

« Demandez ainsi que je l'ai fait à un célèbre éleveur de boeufs d'Hereford s'il ne se pourrait pas que (...) les deux races (de boeufs) descendissent d'une souche parente commune et il se moquera de vous ». Cette anecdote rapportée par Charles Darwin dans son ouvrage « L'évolution des espèces » montre comment le « sens commun » (le « bon sens ») d'une époque a pu s'opposer à ce qui deviendra une des théories scientifiques les moins contestées. En fait, le « sens commun » est bien souvent un mélange de connaissances empiriques et d'idées transmises par d'autres (théories, croyances, superstitions,...) et par voie de conséquence, il mêle les idées justes aux erreurs. Il faut donc pouvoir faire la part entre ce qui est exact et ce qui est erroné mais cela est d'autant plus difficile que les problèmes nous semblent proches et familiers, problèmes pour lesquels on a alors du mal à prendre du recul et au premier rang desquels on trouve les fameux « problèmes de société ». Il apparaît que ce qui était vrai à l'époque de Darwin pour les sciences de la vie l'est encore plus aujourd'hui pour les sciences sociales, et pour la sociologie en particulier.

# 1

## La sociologie et les autres sciences sociales

### LES DIFFÉRENTES SCIENCES SOCIALES

La sociologie est née au XIX<sup>ème</sup> siècle d'une volonté de comprendre les problèmes sociaux. Mais il n'est pas possible d'étudier un phénomène social sans utiliser d'autres sciences sociales que la sociologie.

#### *Qu'est-ce que les sciences sociales ?*

Que peut on appeler «sciences sociales»? Au sens large les sciences sociales recouvrent toutes les disciplines qui s'intéressent aux relations que les hommes établissent entre eux, que ce soit de manière directe (comme dans un entretien en face à face ou par téléphone), ou indirecte par l'intermédiaire des institutions, des coutumes et des règles, de l'art,... Ainsi toutes les actions humaines peuvent être un objet d'analyse pour les sciences sociales : l'élaboration de lois, le goût musical (qui ne relève pas seulement de déterminations personnelles...), la science, les règles de politesse, l'intolérance,... Cette liste ne peut pas, bien entendu, être complète.

#### *Un exemple : l'étude de la famille*

Les différentes sciences sociales étudient la vie sociale sous des angles différents mais complémentaires. Prenons l'exemple de la famille dont tout le monde sait qu'elle connaît des transformations profondes dans les sociétés actuelles : déclin du mariage, hausse de la cohabitation hors-mariage, montée des divorces, «contrôle» des naissances grâce à la contraception

féminine,...auxquels il faut ajouter des phénomènes statistiquement marginaux pour l'instant mais qui ne sont pas sans importance : volonté de certains d'une reconnaissance des homosexuels, nouvelles techniques liées à la procréation et à la fécondité (insémination avec donneur, «mères porteuses», fécondation «in vitro»,...). On se doute que cela aura des répercussions sur l'ensemble de notre vie, jusqu'aux aspects qui nous semblaient a priori les moins sujets à remise en cause : la définition des statuts de père et mère (la mère porteuse est-elle une mère?), l'état des relations entre apparentés (après un divorce et la recomposition d'une famille, par exemple),... Or, qu'avons nous à notre disposition pour comprendre l'ampleur et l'importance de ces transformations?

Ces transformations provoquent des interrogations dans le domaine du Droit : quel statut, par exemple, doit on accorder à un concubin vis-à-vis du reste de la famille? Quels sont les droits de deux membres d'un couple homosexuel ? Evidemment, il faut avoir une idée de l'ampleur de ces phénomènes; nous la connaissons essentiellement par des données statistiques étudiées par la démographie, science qui s'intéresse à la population et à ses évolutions dans le temps et dans l'espace. Les liens avec l'économie ne sont pas moins nombreux : quelles seront les conséquences du déclin de la fécondité sur le paiement des retraites? Quelle sera l'incidence de l'essor des personnes seules sur la structure de la consommation?... Mais il ne suffit pas de s'interroger sur les effets des transformations démographiques sur l'économie, il faut aussi voir dans quelle mesure les évolutions économiques ont pu agir sur les transformations de la famille; ainsi, le développement de la cohabitation hors-mariage a pu être en partie causé par les difficultés économiques (on retarde l'âge de la «mise en couple») mais ce mouvement, en fait, a débuté avant la crise économique; il faudrait donc voir dans quelle mesure et de quelle manière l'enrichissement des sociétés a pu influencer les modes de vie. Il faut également pouvoir élargir notre regard dans le temps et dans l'espace. Cela suppose d'avoir recours à l'histoire, discipline qui, grâce par exemple aux dépouillements d'archives, de fichiers d'Etat-Civil et de données paroissiales, nous donne un certain nombre d'indications sur l'évolution des mariages, décès... L'élargissement du regard dans l'espace peut se faire de deux manières : on peut comparer la situation de la famille dans des pays différents (aux Etats-Unis, en Suède, en Chine,...) afin

de mieux comprendre la situation française. On peut aussi avoir recours à l'ethnologie qui se restreint traditionnellement à l'étude des «sociétés sans écriture» (on a pu dire également «sociétés traditionnelles» ou «sociétés primitives»), sociétés qui, aux XIXème et XXème siècles, se trouvaient encore pour une part hors de l'évolution telle que l'ont connue les pays occidentaux. Or, elle nous permet de voir que le «modèle» de famille tel que nous l'avons connu depuis l'après Seconde Guerre mondiale est loin d'être universel; à travers le monde, il y a une très grande diversité des règles de mariage, de séparation des couples, de conception de ce qu'est la famille.

On peut retrouver cette diversité des formes familiales au sein d'une même société (entre ville et campagne ou selon les régions). La science du folklore, qu'Arnold Van Gennep qualifiait "d'ethnologie des campagnes européennes" a pu apporter un éclairage précieux sur la famille...à côté de ses thèmes d'étude privilégiés comme les rites, les croyances, les fêtes et les coutumes.

Les transformations de la famille ne se repèrent pas seulement dans la transformation des institutions et des rites (mariages, naissances,...). Ainsi, si pendant longtemps le couple a été marqué par une sujétion, de fait et légale, de la femme à l'égard du mari, il apparaît que les changements actuels sont non seulement le fait de nouvelles lois mais surtout du changement de la situation de la femme dans la société. Ayant plus souvent qu'autrefois une profession, la femme est en mesure de peser plus dans les décisions prises au sein du couple. Comment déterminer l'importance de cette évolution? Le sociologue pourra le faire en interrogeant les membres de plusieurs couples sur leur vie. Mais ce sera aussi le travail du chercheur en psychologie sociale. Son objet central d'analyse est l'étude des diverses relations que les individus peuvent établir entre eux : influence, pouvoir, coopération, conflits, émulation, attirance, répulsion..., ces interrelations pouvant s'établir entre deux individus, entre un individu et un groupe ou entre deux ou plusieurs groupes. L'étude de ces interrelations pourra se faire par observation de la réalité, en ayant notamment recours au terrain ethnologique, mais aussi par l'établissement d'expérimentations, soit sur le terrain (un établissement industriel, un quartier de banlieue, une colonie de vacances,...), soit en laboratoire lorsqu'on demandera à des individus de participer à une activité de groupe, une expérience particulière ou qu'on leur demandera de répondre à un questionnaire.

La famille est aussi le lieu où chacun trouve une part de son identité : être «père», «fils», «frère» ou «soeur» implique qu'on occupe une certaine place face à ses apparentés mais aussi face au reste des individus. Or, la difficulté que nous avons à nommer certaines positions dans la famille traduit souvent notre difficulté à nous adapter aux changements en cours : alors que les Suédois ont un terme, «sambo», qui s'est imposé pour désigner le conjoint non marié d'une femme, nous hésitons toujours entre les termes «copain», «compagnon», «ami» ou l'usage du prénom de la personne en question. Si la réalité nous force parfois à inventer de nouveaux termes, à l'inverse les termes que nous utilisons reflètent et structurent en partie le monde tel que nous le percevons.

Il est aussi utile de prendre en compte les «niveaux de langage» (langage familier, argot,...) et les langues liées à des «sous-groupes» (classes sociales, ethnies, groupes régionaux,...) qui peuvent différencier les familles. Une bonne partie de la linguistique (on parle parfois de socio-linguistique) constitue une discipline des sciences sociales

### ***Des regards particuliers qui se complètent***

Ainsi la sociologie, l'histoire, les sciences économiques, la démographie, la géographie humaine, le droit et les sciences politiques, l'ethnologie, le folklore, la psychologie sociale, la linguistique sont des sciences sociales mais cette liste n'est pas exhaustive.

Chacune de ces disciplines est plus ou moins bien adaptée à l'étude d'un problème particulier : par exemple, nous n'avons pas cité la psychologie collective (on parle parfois de psychologie des foules) qui s'intéresse plus spécialement aux phénomènes de foules et de paniques collectives, car elle n'apporte quasiment rien à l'analyse de la famille; de même, l'ethnologie ne serait d'aucun apport dans l'étude des mouvements de grève (mais elle peut être très précieuse pour l'étude des conflits en général).

Chaque science sociale a un ou plusieurs objets d'étude privilégiés mais ce n'est pas sur ce point qu'elles se distinguent le plus nettement car, nous l'avons vu pour la famille, plusieurs sciences sociales peuvent se partager un même objet d'étude.

## LES SCIENCES SOCIALES NE SONT PAS TOUT

Il convient toutefois de ne pas faire une erreur fréquente : déclarer qu'un phénomène humain peut être étudié dans le cadre des sciences sociales ne veut pas dire que c'est le seul cadre possible. Ainsi, on peut, dans le cadre des sciences sociales, s'intéresser aux origines sociales des habitués des musées ou à celles des peintres ce qui n'exclut pas qu'on puisse, dans un autre cadre, s'intéresser aux techniques utilisées pour faire un tableau (ce qui relève des arts plastiques), vouloir déterminer ce qu'est la beauté (ce qui est générale-ment le travail du philosophe) ou vouloir analyser la composition chimique de la peinture utilisée. Chaque approche est légitime et constitue un «regard» particulier que l'on projette sur l'objet qu'est le tableau.

On peut donc porter un regard sociologique sur tous les problèmes et cela semble indispensable si on veut avoir un jugement le plus correct possible. Ceci dit, nous ne sommes pas toujours obligés de porter ce regard; on peut évidemment écouter de la musique sans se demander quels sont les déterminants sociaux de nos goûts ou rencontrer de nouveaux amis sans pour autant analyser en détail le tissu d'interactions à l'oeuvre. Mais à l'inverse, il faut éviter d'aborder des problèmes sociaux avec d'autres approches qui seront inappropriées : trop souvent, ces problèmes sont posés en termes de croyance («moi, je crois que...», «je sais que...») ou d'attachement à un camp supposé («je suis pour...telleidée...telle opinion...»; «je suis contre tel camp...»). S'il est bien entendu possible d'aboutir à une opinion assez affirmée après une analyse poussée, en revanche le domaine de la foi, qui se prête bien à la religion, n'est guère adapté à la compréhension des problèmes sociaux.

## 2

### Savoir poser les questions

Le premier obstacle à la compréhension des problèmes sociaux vient souvent du questionnement. Il ne suffit pas de poser une question, encore faut-il que cette question soit susceptible de faire avancer l'analyse et non de la bloquer

## QUELLE EST LA QUESTION DERRIÈRE LA QUESTION?

### *Une question peut recouvrir un enchaînement d'affirmations discutables.*

Il y a quelques années un journaliste de radio posa à un sociologue de renom la question suivante : «Comment peut-on expliquer qu'avec 3,5 millions de chômeurs il n'y ait pas encore eu d'explosion sociale?» Le sociologue a montré qu'il ne pouvait pas répondre, non pas parce qu'il n'avait aucune idée sur ce problème (ses participations actives à divers mouvements sociaux tendent à montrer l'inverse) mais parce qu'il n'était pas possible de répondre scientifiquement à la question telle qu'elle était posée. En effet, derrière son apparente simplicité, celle-ci recouvre un enchaînement d'affirmations discutables qui sont les suivantes : «Plus ça va mal, plus les gens sont malheureux, plus ils se révoltent»; «Dans notre société les chômeurs sont les plus malheureux donc ils vont se révolter»; «Cette révolte sera d'autant plus aisée qu'ils sont nombreux»; «Leur révolte mènera à une explosion sociale». Cet enchaînement d'idées est possible mais il est loin d'être certain car chaque supposition avancée peut être discutée.

### *L'ambiguïté des termes*

Commençons par l'ambiguïté du terme «explosion sociale». Le journaliste voulait-il parler d'une révolte, d'une révolution remettant en cause le système politique ou bien d'un mouvement massif de manifestations cherchant à faire pression sur le pouvoir sans pour autant remettre en cause notre système politique? Ou bien pensait-il au développement de mouvements sporadiques, plus ou moins spontanés, aboutissant à des émeutes (incendies de voitures, pillages,...) mais ne se traduisant pas en propositions de changement? On voit bien que d'un mouvement de protestation encadré par des syndicats ou des partis politiques à des émeutes incontrôlées il y a une distance énorme.

### *Des évidences qui n'en sont pas*

La première proposition «on se révolte quand les choses vont mal» semble tomber sous le sens; en effet, cela explique bien la révolution bolchévique de 1917, de même que la Révolution française de 1789, précédée par une forte crise céréalière en 1788 et 1789; pourtant, il faudrait apporter là une nuance; depuis 1726,

les conditions de vie à la campagne et à la ville se sont lentement améliorées et, à en croire l'historien Pierre Goubert, «Dans ce climat relativement heureux, les difficultés, même légères, prenaient des résonances nouvelles» (*Initiation à l'Histoire de Fayard-Tallandier*, 1984). Il y a là une indication intéressante selon laquelle la dégradation des conditions de vie ne suffit pas à expliquer des mouvements de révolte, encore faut-il que cette dégradation soit considérée comme anormale parce qu'on s'est habitué à une amélioration régulière de ces conditions ou qu'on en espère une, et qu'on envisage de pouvoir améliorer son sort par la révolte. Dès le milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle, Alexis de Tocqueville a cette intuition lorsqu'il écrit : Il arrive le plus souvent qu'un peuple qui avait supporté sans se plaindre (...) les lois les plus accablantes, les rejette violemment dès que le poids s'en allège» (*L'Ancien Régime la Révolution*, tome II). Une condition nécessaire (mais non suffisante) à une révolte des individus semble donc être qu'il y ait un décalage entre les aspirations des individus et leur situation (ce que les sociologues appellent la «frustration relative») ainsi qu'une espérance d'améliorer cette situation. Plusieurs cas sont alors possibles : soit la situation se dégrade soudainement alors qu'on s'attendait à une amélioration, soit la dégradation est plus forte que ce qu'on craignait, soit l'amélioration n'est pas à la hauteur des attentes. On peut ainsi expliquer des cas apparemment incompréhensibles comme le mouvement de Mai 68 qui ne s'est pas produit dans une France dont les conditions de vie se dégradaient particulièrement. A l'inverse, on constate que les grèves se font de plus en plus rares dès 1974 (pourtant les choses vont plutôt mal) simplement parce qu'on s'inquiète de l'avenir, qu'on craint une situation de chômage et qu'on préfère «s'accrocher» à son emploi plutôt que risquer de le perdre en faisant grève. La deuxième proposition «les chômeurs vont se révolter» suppose que le malheur commun aux chômeurs va entraîner une révolte. Or différentes raisons peuvent être invoquées à l'encontre de cette idée. Agir en tant que chômeur, c'est accepter le fait que cette situation sera durable, or peu de travailleurs acceptent cette idée. C'est ensuite supposer que les chômeurs constituent un groupe homogène capable de reconnaître l'existence d'un caractère qui leur est commun. Or, du cadre de 50 ans qui attend sa retraite à l'enfant d'ouvrier qui alterne les périodes de chômage et les interims il n'y a guère de sentiment de communauté.

## *16 pourquoi le bon sens ne suffit pas*

De plus, on suppose que les chômeurs vont utiliser efficacement leur temps libre pour protester; c'est bien entendu possible, on l'a vu à plusieurs reprises depuis 1997 mais cela ne va pas de soi, dans les années 1980 la montée du chômage s'accompagne, malgré le temps qui est maintenant «libéré», d'un désengagement des individus des différentes activités collectives (politiques, sportives, culturelles,...). Le sociologue Paul Lazarsfeld avait très bien montré ce type de processus, durant les années 1930, dans une vaste enquête faite dans un village autrichien, Marienthal. Les chômeurs se désengageaient de l'ensemble des activités collectives : faible participation aux élections, peu d'adhésions à un parti politique ou un syndicat, moindre participation aux activités théâtrales, baisse de la fréquentation de la bibliothèque municipale, faible intérêt pour les problèmes d'actualité, faible participation au club de gymnastique et à la chorale. Cela s'explique bien sûr par un manque de motivation («On n'a pas la tête à ça»). Ce qui est donc remarquable et que le sociologue cherche à expliquer, c'est que dans certains cas le temps de «non travail» soit utilisé pour des activités collectives.

### *Le paradoxe d'Olson*

«Les chômeurs sont d'autant plus enclins à se révolter qu'ils sont nombreux». Cette idée de «bon sens» doit être relativisée; en effet Mancur Olson a montré qu'il existe nombre de cas où le grand nombre de personnes aboutit à freiner l'action plutôt qu'à la faire démarrer. C'est ce qu'on appelle communément le «paradoxe de l'action collective» ou le «paradoxe d'Olson».

### *Les risques de l'action*

Imaginons qu'un élève qui prend des cours particuliers d'économie afin de réussir son baccalauréat ne soit pas satisfait des cours qui lui sont donnés; la solution à son problème est simple, il lui suffit de changer de professeur. Supposons maintenant que cinq élèves de l'enseignement public ont un professeur d'économie cumulant tous les défauts : excessivement autoritaire, voire injuste dans ses propos ou ses punitions, il donne des cours d'une extrême confusion ne permettant pas d'obtenir le niveau nécessaire à l'obtention du baccalauréat. Les élèves décident de remédier à cette situation et d'essayer seuls, donc sans l'aide de leurs parents, de changer de professeur ou, au moins, de le forcer à s'améliorer. Ils ont donc deux solutions à leur disposition : aller

parler au professeur ou aller parler au proviseur. Le bénéfice de leur action, si elle réussit, sera important puisqu'il s'agit d'améliorer leurs conditions de travail et leurs chances de réussite à l'examen. Mais les coûts éventuels sont aussi très lourds : leur professeur peut ne pas apprécier leurs revendications et être encore plus sévère et le proviseur envisager des sanctions contre ces élèves frondeurs. Les élèves se décideront à engager leur action seulement si la probabilité de réussite de l'action et ses avantages supposés compensent le coût éventuel de l'action; dans ce cas, les élèves se auront des raisons de se motiver mutuellement et de se «tenir les coudes».

*A plusieurs, on est parfois moins efficace*

Cependant tout peut changer dès lors que l'on passe à un grand groupe. Supposons que ce professeur n'officie plus auprès de cinq élèves mais auprès de quatre classes de 36 élèves, soit 144 élèves. Pour chaque élève, le bénéfice de l'action sera le même que dans l'exemple précédent. En revanche, le coût en sera alourdi, tout simplement parce que se réunir à trois et se réunir à 144 n'occasionnera pas les mêmes charges d'organisation : les rencontres entre élèves seront plus difficiles à organiser, les débats seront obligatoirement plus longs et les élèves seront donc obligés de sacrifier plus de temps au détriment de leurs révisions en vue de l'examen. Il y a donc déjà de fortes chances pour que les coûts de l'action dépassent le bénéfice espéré et que les élèves n'agissent pas. Mais même s'il est toujours intéressant d'agir, il y a de fortes chances pour que personne ne bouge, c'est le coeur du «paradoxe d'Olson». En effet, chaque élève se rendra compte que s'il participe à une Assemblée Générale, il aura moins de temps pour réviser et ses notes s'en ressentiront; en revanche, s'il n'y participe pas, son absence aura peu d'effets et l'action de 143 élèves (au lieu de 144) sera aussi efficace; mais tous les élèves étant dans la même situation, on risque donc fort de ne voir personne à cette assemblée. Même si tous ne réagissent pas ainsi, on peut supposer que les vingt ou trente élèves qui se sont mobilisés se décourageront vite ou estimeront ne pas être représentatifs de ce que pense la majorité des élèves.

***Action individuelle et bien collectif***

On a donc, dans cette histoire, trois situations, le cours particulier, le petit groupe dans l'enseignement public et le

grand groupe, où l'action va du plus efficace (le cours particulier) au moins efficace (le grand groupe). On peut déjà faire une première distinction entre le cas du cours particulier et les deux exemples se déroulant dans l'enseignement public. Si l'action est plus efficace dans le premier cas c'est que le service qui est acheté (le cours) est individualisé : on ne fait cours que pour un seul élève et celui-ci peut décider de le suivre ou non, de payer ou de ne pas payer compte tenu de son appréciation de la qualité et du prix du cours; il achète un cours comme on achète n'importe quel bien dans un commerce. Les deux autres exemples s'apparentent à ce que les économistes appellent les «biens collectifs» : le cours est destiné à tout le monde, nul ne peut refuser de le recevoir (à moins de démissionner du lycée), aucun élève ne peut en exclure un autre. De fait l'amélioration du cours due à l'action des élèves sera également un bien collectif : tous les élèves bénéficieront de cette amélioration, qu'ils aient participé à l'action, donc pris des risques ou non.

Dans ces conditions, il y a de fortes chances pour qu'un grand nombre d'entre eux «se défilent» en se disant qu'après tout, les autres protesteront pour eux. Cependant il est difficile de se défilé quand on est cinq élèves, parce que l'action sera moins efficace puisqu'on perd 20 % des forces potentielles, mais aussi parce qu'une absence sera repérée par les autres élèves qui en garderont du ressentiment. En revanche, qui verra l'absence d'un élève dans une assemblée de 144 personnes ? On aboutit donc à ce curieux paradoxe d'Oison selon lequel plus un groupe rassemble un grand nombre de personnes désirant défendre le même intérêt, moins les chances d'atteindre leur objectif sont grandes. Pour une fois le nombre ne fait pas la puissance. Cela ne veut pas dire qu'un grand groupe n'entreprendra jamais d'action collective (on en voit régulièrement) cela veut simplement dire que le nombre de personnes intéressées ne suffit pas à tirer une conclusion, qu'il faut donc tenir compte d'autres conditions et que, bien souvent, les petits groupes seront plus actifs et efficaces que les grands groupes

*Le bon sens peut fonctionner à double sens*

On voit maintenant que le grand nombre de chômeurs, ou de pauvres, ou d'exclus, est important mais ne suffit pas à lui seul à pronostiquer des mouvements revendicatifs ou une explosion sociale.

A priori, on peut se demander s'il est vraiment utile de passer autant de temps à égrener des évidences : qu'on ne fasse pas grève quand il y a un chômage de masse, tout le monde le sait les chômeurs ne constituent pas un groupe homogène, s'en serait douté! Que les gens se défilent pour laisser les tâches ingrates aux autres, pas besoin de faire de grandes études pour le constater!

La mauvaise réputation des sociologues tient souvent au fait qu'ils ont l'air de se faire une spécialité de découvrir ce que tout le monde sait. Mais si on reprend bien la question de départ, départ, on voit qu'elle supposait toutes les affirmations inverses, elles mêmes de bon sens. Or, comme nous l'avons déjà vu, le gros inconvénient du bon sens est qu'il fonctionne à double sens : il est évident qu'on se révolte quand les choses vont mal mais il est tout aussi évident qu'on ne fait rien quand on risque de se retrouver au chômage.

### ***Quelle est la question intéressante ?***

Pourtant, à partir de la deuxième moitié des années 1990, on vit apparaître de véritables actions collectives de chômeurs (ce que Pierre Bourdieu a appelé à l'époque un "miracle social"). La question intéressante n'est donc pas celle qui était posée par le journaliste et qui nous vient le plus naturellement à l'esprit mais plutôt de se demander "qu'est ce qui a changé la fin de années 1990 pour que l'apathie d'une population au chômage ait pu se transformer en mouvement revendicatif ?".

Ce travail a été entrepris par deux sociologues, Demazière et l'ignoni (" Chômeurs : du silence à la révolte ", 1998, Hachette). Ils montrent que les mouvements de chômeurs ne sont pas impossibles (on en a observé en 1848 et durant la crise des années 30) mais qu'ils réclament une longue gestation. Les chômeurs, cherchant d'abord une issue individuelle, rejoindront des associations qui leur prodiguent des conseils ou les aident dans la recherche d'emploi. De l'entraide entre chômeurs naît alors un sentiment de solidarité et, surtout, une nouvelle image du chômeur qui n'est plus seulement celle de l'exclu ou du perdant (les sociologues parlent de " définition de la situation ».

Le premier travail à faire n'est donc pas de trouver la bonne réponse à une question, c'est d'abord de trouver la bonne question

## QUAND LA NUIT N'EST PAS NOIRE

### ***Les scientifiques progressent en se méfiant de l'évidence***

Il faut donc se méfier de l'évidence et en même temps percevoir que s'interroger là où il n'y a apparemment pas de question à se poser constitue souvent le cœur du travail scientifique.

Un exemple célèbre ne relève pas des sciences sociales mais de l'astronomie : «Pourquoi la nuit est-elle noire ?» Le noir et la nuit sont tellement intimement associés dans notre esprit depuis notre enfance que notre réaction spontanée consiste à dire que la nuit est noire parce qu'il n'y a pas de soleil. Cependant nous savons également que l'espace est infini. S'il est infini, il y a également une infinité d'étoiles et la lumière de chacune d'elles doit nous parvenir; donc, logiquement, la nuit devrait être uniformément brillante. Si la nuit est noire c'est que la lumière des étoiles n'a pas encore pu nous atteindre, pourtant les lumières de toutes les étoiles auraient dû nous atteindre; les scientifiques en déduisent donc que l'espace a un commencement et qu'il est en expansion (voir par exemple : *Patience dans l'azur* de H. Reeves ou *Conversations sur l'invisible* d' Audouze, Cassé et Carrière). Ceci est un exemple typique de la question qui fait avancer la compréhension scientifique. La démarche des sociologues et ethnologues n'est pas autre; les questions premières qu'ils se posent choquent souvent les néophytes tant les réponses semblent évidentes : pourquoi les choses sont telles qu'elles sont et pas autrement? Pourquoi y a-t-il un interdit de l'inceste? Pourquoi met-on en place des règles de politesse, universelles mais variables selon les sociétés?... Finalement l'amateur de sociologie est un drôle de personnage qui s'émerveille devant le quotidien et le banal à travers ces questionnements apparemment naïfs, «Pourquoi est-ce ainsi et pas autrement ?»

### ***Faut-il se fier aux experts ?***

Il ne faut pas en conclure que les hommes vivraient dans l'aveuglement d'une réalité que seul l'expert connaîtrait. Heureusement, nombre de nos perceptions correspondent à la réalité mais le problème est qu'on ne sait pas lesquelles le sont. Un chercheur en sciences sociales ne s'arrêtera donc jamais aux évidences (aux prénotions dirait Durkheim) et ne tirera de conclusion qu'après analyse.

### 3

## Savoir interpréter les résultats

### UN MÊME FAIT PEUT AVOIR DES CAUSES DIFFÉRENTES

#### *Une curieuse histoire...*

Le démographe Hervé Lebras nous rapporte une curieuse histoire dans la revue *Politis* (Hors-série n° 8, Décembre 1994-Janvier 1995). Au cours d'un colloque franco-anglais réunissant des démographes, un expert français constate qu'à cause du chômage, les jeunes hésitent à fonder une famille et retardent l'arrivée d'un premier enfant. Son homologue anglais s'en étonne en expliquant qu' en Angleterre le chômage des jeunes provoque, au contraire, une arrivée précoce du premier enfant. A une même cause, deux effets opposés.

#### *...qui peut s'expliquer rationnellement*

Comment expliquer ces différences? En France, les difficultés financières empêchent de s'installer dans une situation de couple tant qu'un des deux conjoints ne trouve pas d'emploi. En Angleterre, le chômage des adolescentes les prive d'un élément d'identité d'adulte; devenir mère est alors une manière de retrouver un statut d'adulte même si la jeune fille élève cet enfant sans le père. Il en résulte que la fécondité des adolescentes est trois fois plus élevée en Angleterre qu'en France et que la proportion de mères vivant sans conjoint y est plus importante.

Du coup, les inquiétudes relatives à la natalité ne sont pas les mêmes dans les deux pays : en France, on s'inquiète d'une possibilité de baisse de la population à l' avenir alors qu'en Angleterre on s'inquiète de la manière dont seront élevés les enfants de ces jeunes filles.

### LA PLACE DES VALEURS DANS LES EXPLICATIONS

S'il apparaît qu'un même fait peut avoir des effets différents cela ne signifie pas pour autant que ses effets sociaux soient inexplicables. Ces évolutions sont dues à des comportements différents de la part des jeunes filles françaises et anglaises

mais on ne peut pas dire qu'un des deux comportements est absurde et l'autre est explicable. Bien sûr on peut être tenté de les juger en disant par exemple que les Françaises se comportent avec sagesse puisqu'elles ne veulent pas d'un enfant qu'elles auraient du mal à élever selon un certain standard de vie et que les Anglaises ont une attitude irresponsable. Mais on peut tout aussi bien prétendre que dans nos sociétés riches il est possible, même en étant au chômage, d'assurer un niveau de vie acceptable aux enfants et que l'attitude des françaises consiste à sacrifier l'arrivée d'un enfant à un niveau de vie supposé désirable

#### DEUX RÈGLES FONDAMENTALES

Ainsi pour bien aborder la sociologie il faut avoir à l'esprit deux règles de base :

Il faut d'abord dépasser nos prénotions (ou préjugés) et vérifier la validité de nos perceptions et analyses communes, l'interprétation de ce que je constate quotidiennement est-elle bonne ?

Il faut ensuite s'interroger sur la généralité des relations étudiées : ce que j'ai constaté et l'interprétation que j'en ai faite peuvent-ils s'appliquer de manière générale ou n'est-ce qu'une situation particulière ?

## 4

### **Il est si facile d'avoir toujours raison**

#### LES SUPPORTS DE LA CROYANCE

La sociologie, comme les autres sciences, se heurte au fait que nous nous attachons à nos idées et nos préjugés même s'ils sont faux. Comment expliquer que nous puissions nous accrocher à des idées qu'un examen rigoureux nous permettrait de rejeter ? En nous inspirant librement des travaux de Raymond Boudon, nous pouvons retenir trois types d'explication

***D'où regardons-nous?***

Notre croyance à une idée fausse, ou discutable, proviendrait d'abord d'un effet de «position»; comme nous occupons tous une (ou des) place bien spécifique dans la société, nous voyons les problèmes sociaux sous un angle particulier : ainsi, le policier travaillant dans une banlieue de grande ville et étant quotidiennement confronté à la délinquance d'enfants d'immigrés aura tendance à surestimer cette délinquance parce que, de fait, il ne connaît pas ou peu les enfants d'immigrés qui ne sont pas délinquants. Dans ces conditions, nous aurons tendance à rejeter une idée vraie qui ne correspond pas à notre expérience quotidienne

***Avec quel regard ?***

Il faut ensuite tenir compte d'effets de «disposition», deux personnes placées dans la même position interpréteront différemment un même phénomène selon leur expérience, leurs intérêts ou leurs connaissances passées. Ainsi, si plusieurs policiers constatent qu'il y a une délinquance proportionnellement plus forte chez les enfants de personnes originaires de tel ou tel pays que chez les autres, l'un peut interpréter ce phénomène en termes raciaux, un autre en termes culturels et de différences de valeurs, un troisième en termes d'éducation, un quatrième en termes socio-économiques...Les interprétations d'un phénomène seront alors d'autant plus facilement acceptées qu'elles confortent notre savoir préalable (qu'il soit scolaire ou non), nos préjugés, notre système de valeurs ou nos intérêts. Ainsi, l'analyse que fera un policier sur la délinquance d'un groupe en particulier dépendra de son savoir préalable (son expérience personnelle mais aussi sa capacité à analyser des données statistiques, par exemple), de ses préjugés sur ce groupe ou de son système de valeurs (rejeter une explication raciale repose sur des données scientifiques mais on l'accepte d'autant mieux que ces explications entrent en contradiction avec les valeurs d'égalité).

Ce problème de l'interprétation d'un fait se retrouvera dans des domaines très différents

Ainsi si j'ai fondé l'essentiel de mon comportement passé sur l'idée que les femmes sont moins compétentes que les hommes, il m'est difficile de changer d'opinion au risque de remettre en cause mes actes passés (influence des préjugés).

Je condamnerais un comportement violent d'autant plus facilement que cela entre en contradiction avec l'idée que je me fais

des rapports humains; en revanche j'aurais du mal à l'accepter si ce recours apparaît comme inéluctable (rôle des valeurs).

En tant que salarié je peux justifier une augmentation de salaires à partir d'une analyse keynésienne mais je croirais d'autant plus facilement à cette politique qu'elle me sera immédiatement bénéfique (l'intérêt entre alors en jeu).

### ***A qui faisons-nous confiance ?***

Cependant, les effets de position et de disposition seront moins forts dès lors qu'on aborde des problèmes moins concrets qui ne mettent pas en oeuvre de possibilités de vérification personnelle. Si je sais que la terre tourne autour du soleil, que l'espace est infini ou que la grippe est due à un virus, ce n'est pas parce que je suis capable d'observer et de vérifier ces phénomènes; je me plie simplement à l'autorité d'experts qui sont plus compétents que moi. Dans ce cas, certaines idées fausses subsisteront soit parce que je continuerai à me fier à une autorité passée alors que l'idée en question a depuis longtemps été réfutée, soit parce que je me plie, non à l'autorité d'un expert, mais à l'autorité du plus grand nombre : «Ça ne peut pas être faux puisque tout le monde le dit!» Ce dernier cas est particulièrement intéressant puisqu'il permet d'expliquer la persistance de rumeurs qu'un simple examen suffirait à ruiner : des commerçants d'une grande ville accusés de pratiquer la traite des blanches, des écologistes soupçonnés de lâcher des vipères du haut d'un hélicoptère, des «dealers» donnant des décalcomanies imprégnées de L.S.D. à des enfants afin d'en faire de futurs clients. Toutes ces rumeurs ont été soigneusement étudiées, on en connaît l'origine, le cheminement, les raisons de leur succès, et on en a montré le caractère fictif, pourtant elles continuent de circuler depuis des années

### ***Trois effets qui se combinent***

La persistance des croyances dans des idées, vraies ou fausses, peut donc être due à un mélange d'effets de position, de disposition et d'autorité. Ainsi, un P.D.G. sera d'autant plus favorable à une faible augmentation des salaires qu'il sait qu'une trop forte augmentation de ceux-ci aura des effets négatifs sur le profit et les investissements de l'entreprise et que son maintien au poste de P.D.G. par les actionnaires dépendra des dividendes versés et donc du niveau des bénéfices (effet de position); de plus, au cours de ses études, il s'est particulièrement penché sur les analyses financières et sur

l'analyse néoclassique (effet de disposition) ; enfin, il n'a plus vraiment le temps d'entreprendre une analyse macro-économique de la situation mais ses impressions ont été confirmées par l'éditorialiste de sa revue économique favorite (effet d'autorité).

#### L'IMPLICATION PERSONNELLE DANS LES CROYANCES SOCIALES

Ces effets peuvent se produire pour toutes les croyances et idées mais le problème se complique dans le domaine des croyances sociales» du simple fait que nous nous y impliquons. Ainsi, apprendre que la baleine n'est pas un poisson mais un cétacé nous mettra dans la gêne d'avoir été ignorant mais finalement nous accepterons assez facilement notre erreur car elle ne nous remet pas profondément en cause.

#### ***La fin du monde a eu lieu le 21 décembre et personne ne s'en est aperçu***

Il en va tout autrement avec d'autres croyances : un des exemples les plus classiques est celui de cette secte millénariste étudiée par le psychologue Feistinger. Dans les années 50 des collaborateurs de Feistinger s'introduisirent dans un groupe de personnes mené par Madame Keech, laquelle aurait reçu un message d'extra-terrestres annonçant un déluge sur le continent nord-américain pour le 21 décembre. Le groupe se réunissait régulièrement pour interpréter les messages reçus et bien sûr il le fit le soir du 20 décembre dans l'attente du cataclysme. Dans les premières heures du 21 décembre Madame Keech annonça que celui-ci n'aurait pas lieu car les membres du groupe, par leur comportement, ont permis au monde d'échapper à la destruction. On voit ici que le fait qu'il n'y a pas eu de fin de monde a non seulement été inopérant dans la remise en cause de la croyance mais l'aurait plutôt renforcée : «S'il n'y a pas eu de fin de monde, c'est grâce à notre action, donc nous avons raison!»

#### ***La rumeur d'Orléans***

On pourrait dédaigner cette anecdote en considérant qu'elle ne concerne que quelques illuminés, mais en réalité il s'agit d'un exemple caricatural d'un comportement fréquent. Ainsi, dans le cadre de la «rumeur d'Orléans» où on accusait certains commer-

## **26 pourquoi le bon sens ne suffit pas**

çants d'enlever des jeunes filles, le fait qu'il n'y ait eu aucune disparition signalée et aucune plainte auprès de la police ne dissuadait pas les gens de leur croyance mais les persuadait au contraire que cette affaire impliquait des gens suffisamment importants pour qu'on cherche à l'étouffer.

### ***La dissonance cognitive***

Feistinger, à partir de son enquête sur la fin du monde, a développé une théorie de la "dissonance cognitive". Il y a "dissonance cognitive" dès lors que nous sommes confrontés à deux éléments qui nous semblent contradictoires, la présence de l'un entraînant la négation de l'autre (l'important n'est pas qu'ils le soient véritablement mais que nous le percevions ainsi).

#### **COMMENT N'ÊTRE JAMAIS TRAHI**

En situation de dissonance cognitive un individu fera tout pour réduire cette contradiction, ce qui pourra donner des résultats surprenants. Il peut arriver que cela ait une signification particulièrement importante dans certaines circonstances historiques. Le témoignage d'un jeune garde rouge pendant la "Révolution Culturelle", Hua Linshan, nous en apporte une étonnante illustration (*Hua Linshan : "Les années rouges" - 1987 - Ed. du Seuil - "L'histoire immédiate"*).

### ***Les réactions d'un garde rouge pendant la Révolution culturelle en Chine***

Rappelons brièvement que la "Révolution Culturelle" chinoise commencée en 1965 est un mouvement lancé par Mao contre la menace d'un retour au capitalisme, le "révisionnisme", tel que les chinois le diagnostiquaient pour l'U.R.S.S. Mais c'est aussi une lutte au sein même du Parti Communiste entre les partisans de Mao qui s'appuient sur la jeunesse (les gardes rouges) et les dirigeants qui veulent privilégier le développement économique du pays, fut ce au prix de quelques concessions idéologiques. C'est dans ce contexte que Hua Linshan, jeune garde rouge de 18 ans, s'engage pleinement dans le mouvement révolutionnaire et voue une admiration totale à Mao. Au mois de Janvier 1967, il entre en contact avec des ouvriers qui revendiquent des améliorations sociales - leur salaire a été bloqué trop longtemps, les heures supplémentaires sont payées avec retard, les logements

sont insuffisamment confortables - et finissent, à force de pression, par obtenir des cadres de l'entreprise qu'ils débloquent les salaires. La première réaction de Hua est négative; nourris de principes révolutionnaires, il estime que les ouvriers devraient faire passer l'intérêt de la Révolution avant leurs intérêts personnels, mais ayant visité l'usine et leurs logements il est obligé de reconnaître le bien fondé de leurs exigences.

Pourtant, quelques temps plus tard, le "*Quotidien du Peuple*" (organe officiel du Parti Communiste Chinois) s'en prit aux cadres qui avaient cédé aux revendications ouvrières, les qualifiant de comploteurs et de saboteurs de la Révolution et laissant entendre qu'ils auraient sacrifié la production et vidé les caisses des entreprises. Hua se trouve alors dans une situation de "dissonance cognitive" : d'un côté, le Centre (et donc Mao) ne pouvait pas avoir tort mais de l'autre les ouvriers ne pouvaient pas ne pas être révolutionnaires et leurs revendications étaient fondées. Il était donc impensable que le Centre aille à l'encontre de l'intérêt des ouvriers et pourtant il le faisait.

Comment résoudre cette contradiction? Hua comprit alors que tout cela n'était qu'une stratégie : les cadres de l'entreprise étaient des saboteurs et le Centre voulait s'en débarrasser; la critique des revendications ouvrières par le Centre n'était pas une opposition aux ouvriers mais un signal donné aux gardes rouges qu'il était temps qu'ils prennent le pouvoir, ce qu'ils firent.

Dès lors, la prise du pouvoir constituait aux yeux de Hua Linshan la preuve que la stratégie supposée de Mao avait bien existé et que celui-ci était toujours l'allié des masses ouvrières. Pourtant il est possible que Mao n'ait suivi qu'une stratégie personnelle, mais cela, Hua Linshan n'aurait pas pu l'admettre. Ainsi la prise de pouvoir a permis de réduire la dissonance cognitive» à laquelle Hua Linshan était soumis

***Prendre en compte toutes les relations  
qui influencent une variable***

Evidemment, on ne peut pas réduire la Révolution Culturelle à un simple mécanisme psychologique, mais il est important de voir comment les variables psychologiques peuvent interférer avec l'Histoire. Cet exemple montre combien il peut être facile d'adapter notre perception de la réalité à nos convictions et nos préjugés; il est parfois plus difficile de prendre conscience de nos erreurs.

## 5

### **C'est bien connu, les experts sont nuls**

#### LES EXPERTS DISENT CE QUE TOUT LE MONDE SAIT

Les conclusions des chercheurs en sociologie se situent entre deux extrêmes, soit ils infirment les idées qu'on se fait a priori sur tel ou tel phénomène, soit ils les confirment. Vis à vis du public le chercheur se trouvera alors dans une position délicate : si ses conclusions vont à l'encontre du sens commun, on sera tenté de conclure qu'il élabore des « théories fumeuses » sans rapport avec la réalité; à l'inverse, si ses conclusions confirment ce sens commun, on trouvera qu'on a dépensé bien de l'argent et de l'énergie à découvrir ce qu'on savait déjà (mais il y a un énorme progrès à vérifier que nos idées courantes ne sont pas des idées fausses). On trouve là une des raisons qui font parfois la mauvaise réputation des sociologues et qu'on peut résumer par cette double critique : « Non seulement ce que les sociologues disent est évident mais en plus c'est faux ».

On voit qu'un « expert » (sociologue, économiste,...) et « monsieur tout le monde » peuvent aboutir aux mêmes conclusions. Mais cela ne revient pas au même car l'expert, s'il est sérieux, a dû confronter de nombreuses hypothèses et de nombreux cas possibles et il sait que ses conclusions sont valables sous certaines conditions données et peuvent ne plus être valables à d'autres moments. C'est particulièrement net en économie ou, par exemple, une augmentation des salaires peut avoir des effets bénéfiques ou désastreux selon les cas.

#### LES EXPERTS SE TROMPENT-ILS TOUJOURS ?

Les sciences sociales n'ont pas le caractère d'exactitude des sciences exactes et expérimentales (physique, maths, biologie,...) et on oppose fréquemment les sciences « dures » (sciences exactes et expérimentales) aux sciences « molles ». Il est clair que les économistes et les sociologues ont le plus grand mal à se mettre d'accord sur leurs analyses et ont apparemment de faibles capacités à prédire l'avenir, d'où leur faible légitimité auprès du public : « Les économistes se trompent

toujours» entend-on fréquemment dire. C'est pire pour les sociologues.

Bien sûr, les sciences sociales sont des disciplines jeunes, les dernières à se former dans le corpus des sciences, et on peut supposer qu'elles n'ont pas encore pu développer des méthodes aussi solides que celles de leurs aînées, cependant leurs difficultés tiennent **aussi au caractère particulier des phénomènes qu'elles étudient**

### *Pourquoi les sciences sociales*

#### *ont elles tant de difficultés à prévoir ?*

Prenons le cas des prévisions. Lorsque nous pensons que les économistes devraient «prévoir» ce qui va se passer et que nous nous moquons de leurs échecs, nous adoptons implicitement, et sans le savoir, le modèle de la météorologie. Dans ce dernier cas, il « suffit » d'avoir un certain nombre de données de base (en quantité et en qualité suffisante), une série de mécanismes et on peut en déduire un certain nombre de résultats. Cette présentation simpliste, que nous avons tous, est non seulement trompeuse dans le cas de la météorologie (qui est plus complexe) mais l'est encore plus pour les sciences sociales, car les phénomènes observés ne sont pas de même nature. Quelles sont les difficultés auxquelles les économistes et les sociologues sont confrontés ?

#### *Des données innombrables*

D'abord les données à prendre en compte sont innombrables et il n'est pas toujours facile de savoir lesquelles comptent vraiment et, parmi celles qu'on retient, celles qui ont une influence plus grande que les autres. Si, par exemple, on veut porter un pronostic sur la durée d'une grève il faudra tenir compte de l'importance de l'enjeu, de la stratégie adoptée par l'employeur et, peut être, par le gouvernement. Mais cela ne suffit pas : certains groupes seront plus déterminés que d'autres, peut être parce qu'il existe dans la région ou dans ce corps de métier une tradition ouvrière forte ou parce que l'existence de nombreux jardins ouvriers permettra de vivre assez longtemps sans recevoir de salaire.

#### *Des facteurs externes*

Parmi ces données il faut tenir compte de facteurs extérieurs La grève peut s'arrêter du jour au lendemain parce qu'il y a eu un

accident engageant la responsabilité des grévistes ou elle peut au contraire s'amplifier à la suite de propos de l'employeur mal interprétés. Dans le domaine économique on peut compter au nombre de ces facteurs les divers événements historiques : le premier choc pétrolier, la guerre du golfe, la chute du mur de Berlin. Il est certain que tous ces événements étaient difficilement prévisibles et ont pu modifier le cours des évolutions économiques.

### ***L'expérimentation est rarement possible***

Tout cela n'empêche pas d'avoir une approche rigoureuse mais contrairement aux «sciences dures», l'expérimentation est rarement possible. Dans le domaine des sciences physiques une idée peut être vérifiée parce qu'on aura procédé à de multiples expérimentations en «milieu neutre», c'est à dire en enlevant tous les facteurs extérieurs pouvant perturber l'expérience. Le sociologue ou l'économiste ne peut, en général, pas procéder ainsi car il n'est pas possible de mettre un individu en «milieu neutre» du simple fait qu'un individu est le produit de sa vie personnelle, de son origine sociale, de son histoire et de l'histoire de son pays. On peut comparer le sociologue à un physicien qui serait dans l'obligation de faire ses expériences en plein air sur une falaise bretonne. Chargé de faire des expériences sur l'attraction terrestre, il remarque que les feuilles qu'il lâche sont systématiquement emportées par le vent, parfois fortement, parfois moins fortement.

Bien sûr, parfois, au cours d'une absence de vent les feuilles tombent comme le veut la loi de la gravitation, mais comment le savant en déduira-t-il qu'il s'agit du cas normal et non d'une exception ? Il peut envisager de continuer ses expériences à l'abri du vent, mais si il ne le peut pas, il se retrouve dans la situation du chercheur en sciences sociales, incapable d'enlever les éléments «perturbateurs». Ses deux seules possibilités seront soit de multiplier les expériences en différents lieux et d'essayer d'en tirer des conclusions (méthode comparative) soit de faire une «expérience par la pensée», c'est à dire d'essayer de voir ce qui pourrait se passer s'il n'y avait plus de vent ou, plus précisément, si le seul élément changeant était la chute de la feuille et que tous les éléments extérieurs (vent,...) sont considérés comme n'ayant plus d'effet. Les économistes appellent cette méthode «ceteris paribus» («toutes choses égales par ailleurs»).

### ***Des approches en termes de scénarios et d'hypothèses***

De ce fait les résultats obtenus ne sont jamais des certitudes mais seulement des possibles. Un économiste, par exemple n'indiquera jamais une seule possibilité, mais présentera des scénarios différents suivant les hypothèses qu'il a retenues. Ainsi, même en démographie, qui est sans doute la science où les prévisions posent le moins de difficultés, on ne peut pas garantir ce que sera la population dans cinquante ans car on n'a tout simplement aucune idée de ce que sera l'indice de fécondité des femmes. En France, il oscille depuis des années entre 1,7 et 1,9 enfant par femme ; on peut aisément dire quel sera le nombre d'habitants en France dans cinquante ans si cet indice ne change pas, en revanche, on ne peut pas garantir qu'il ne changera pas. Rien n'interdit qu'il descende au-dessous de 1,5 enfant par femme (c'est le cas d'autres pays), mais on ne peut pas non plus écarter l'hypothèse selon laquelle il remonterait au-dessus de 2,1 enfants par femme (le « Baby-Boom » eut une ampleur que personne n'avait envisagée). Tout ce qu'on peut faire c'est retenir les évolutions de l'indice de fécondité qui semblent plausibles et calculer pour chaque cas ce que devrait être la population française dans 20, 30 ou 50 ans. Le problème c'est que les médias les plus écoutés (télévision, radio,...) ont souvent tendance à transformer en certitudes ce qui n'était que des scénarios possibles aux yeux des spécialistes

Cette dernière obligation, faire des scénarios, n'est en fait pas spécifique aux sciences sociales mais est fréquemment utilisée dans la vie courante. Supposons que j'envisage de faire un voyage de 400 kilomètres en voiture; je prévois le parcours, les arrêts, les impondérables (mon fiston aura sûrement envie de satisfaire un besoin pressant) et je peux prévoir une heure d'arrivée. Je sais que les grands départs ont lieu la veille et que je ne risque guère d'être freiné par les embouteillages et je sais qu'il y a peu de chances pour que je sois gêné par le verglas au mois de Mars. Cependant je peux être sérieusement retardé par un impondérable : un accident sur la route provoque un ralentissement, mon fils est malade et il faut s'arrêter une heure de plus que prévu. Le fait que j'arrive avec une heure ou deux de retard m'amène-t-il à rejeter mes prévisions et surtout le simple fait qu'il faille prévoir la durée de mon voyage? Certes non. En revanche je devrais voir si ces impondérables risquent peu de se reproduire (un accident) ou si, à l'avenir, je devrai les intégrer dans mes prévisions (mon fils est malade chaque fois qu'on fait plus de 100 km en voiture, par exemple).

***Les individus réagissent aux situations  
Dans lesquelles ils se trouvent : la réflexivité***

Enfin les sciences sociales ont ceci de particulier qu'elles engagent les individus et leurs réactions dans l'analyse, et ceci fait toute la différence avec les «sciences dures». Pour le montrer, prenons une autre histoire (librement inspirée d'un exemple donné par Jean Fourastié dans *Des sous et des hommes*, 1985, Ed. du Seuil).

Dans une ville peu habituée aux grands froids un hiver rigoureux a provoqué le gel d'un lac. Bien sûr cela attire tous les citadins. Dans un premier temps personne n'ose marcher sur la glace puis quelques audacieux se risquent. Comme la glace semble tenir sous leur poids, d'autres personnes les suivent et l'effet s'amplifie : de plus en plus de personnes se promènent sur le lac gelé (remarquons au passage que ce comportement plausible est loin d'être rationnel : en effet nous considérons que la présence de plus en plus importante de personnes sur la glace est un gage de solidité alors que cette présence tend justement à fragiliser la glace).

Supposons qu'un «expert» connaissant la température ambiante, l'épaisseur de la glace et le poids occasionné par la présence des promeneurs pronostique un effondrement prochain et rapide de la glace. Que peut-il faire? S'il s'agit d'un spécialiste des sciences expérimentales il sera en mesure de reproduire la situation, en mettant sur la glace un poids équivalent au nombre de personnes présentes et de voir si les résultats de l'expérience confirment ou infirment ses calculs. Un spécialiste de sciences sociales (ou de sciences humaines) sera dans une position plus délicate : il n'est en général pas en mesure, nous l'avons vu, de procéder à une expérimentation; tout ce qu'il pourra faire c'est prévenir les personnes qui sont sur la glace du danger imminent; certaines personnes seront impressionnées et sortiront du lac gelé, d'autres non.

Supposons maintenant que nous nous trouvions dans la situation suivante : la glace est prête à s'effondrer lorsqu'il y a 20 personnes mais au moment fatidique une personne s'en va, il n'en reste que 19 ce qui évite momentanément l'effondrement; mais la glace continue à se fragiliser et au moment où le poids des 19 personnes risque de provoquer à nouveau un effondrement

une personne se retire et il n'en reste que 18. Au bout du compte que se passe-t-il ? Il ne reste qu'une personne se promenant seule sur la glace qui a toujours été à la limite de l'effondrement et on eut aisément supposer que cette personne se moquera de ces spécialistes en sciences humaines qui ne savent pas de quoi ils parlent alors qu'elle, qui est sur le terrain (et quel terrain!) savait que la glace était suffisamment solide.

### ***Prédiction créatrice et prédiction destructrice***

Dans cette histoire, l'expert ne se trompait pas mais les faits lui ont donné tort. Pour quelle raison ? parce que «l'objet» de son travail n'est pas une matière inerte mais des êtres humains qui réagissent à ses propos. Nous avons là un exemple de ce que les sociologues appellent une «prédiction créatrice» ou une «prédiction destructrice».

Pour qu'il y ait prédiction créatrice, il suffit qu'un nombre suffisamment grand de personnes pensent qu'une chose va arriver pour que cette chose arrive effectivement. Dans le cas de la «prédiction destructrice» il suffit qu'on pense que cette chose arrivera pour qu'elle n'arrive pas. Ce type de «prédiction» est le phénomène spécifique des sciences humaines et doit être pris en compte si on veut saisir un grand nombre de phénomènes sociaux.

### ***Il est difficile de "coincer la bulle"***

Ainsi les emballements spéculatifs trouvent là une part de leur explication. Une «bulle spéculative», c'est à dire une augmentation du cours des actions sans rapport avec l'augmentation des résultats des entreprises, ne pourra être expliquée par une augmentation des dividendes mais par le fait que des spéculateurs achètent des actions en espérant pouvoir les revendre plus cher à d'autres spéculateurs qui espèrent les revendre plus cher à d'autres... Cette situation est possible parce que tous jouent la même stratégie. Et il ne s'agit pas là forcément d'un comportement irrationnel : en effet on peut très bien admettre que tous les spéculateurs savent que les actions sont surévaluées et que leur cours devrait s'effondrer d'un moment à l'autre (comme la glace du lac) et continuent à acheter et vendre, sachant que chacun suit cette même stratégie. L'important est de ne pas avoir d'actions en sa possession au moment de la chute des cours (de même qu'il vaut mieux avoir quitté le lac lorsque la glace se brise).

Un économiste, J.K. Galbraith, a utilisé une idée similaire dans un roman, *Monsieur le professeur* (éd. Belfond) : il raconte l'histoire d'un jeune professeur d'économie qui a mis au point un modèle permettant de détecter les actions sous-évaluées et qui, donc, devraient prendre de la valeur dans les mois à venir. Sa stratégie réussit et il s'enrichit vite mais il est bientôt surpris de voir que son modèle, qui donnait jusque là de bons résultats, n'arrive plus à prévoir les cours futurs des actions, dont les augmentations sont supérieures à ses prévisions.

L'explication de ce phénomène tient à ce que l'intermédiaire chargé d'acheter des actions pour ce professeur s'est bien rendu compte de sa réussite financière aussi s'est-il vite mis à effectuer les mêmes achats. Une bonne fortune ne restant pas secrète longtemps, de nombreux spéculateurs se mirent à acheter les mêmes actions que le professeur et cet afflux de demandes provoqua une hausse excessive des cours. A la limite le professeur n'a, à présent, plus besoin de son modèle, il lui suffit de choisir n'importe quelle action au hasard pour que tous l'achètent et fassent augmenter les cours.

### ***Merton et l'analyse du "racisme" des syndicats américains***

La sociologie nous donne aussi quelques exemples de ce type. Un des plus célèbres nous est proposé par Robert K. Merton à propos du racisme des syndicats américains.

Longtemps, jusqu'à la création du syndicat C.I.O. au milieu des années 30, les syndicalistes américains ont refusé de syndiquer les travailleurs noirs prétendant que ceux-ci ne le méritaient pas car ils cassaient le marché du travail en acceptant des salaires trop faibles. Et pour justifier leurs préjugés ils prétendaient parfois que c'était le résultat d'une mentalité «d'anciens esclaves». En fait, les travailleurs acceptaient effectivement des salaires faibles, mais pour la simple raison que, n'étant pas soutenus par un syndicat, il ne leur était pas possible de faire autrement que d'accepter les salaires proposés.

Et ainsi se développe un cercle vicieux, le préjugé impliquant la réalité et la réalité confortant des préjugés. Il y a bien là une prédiction créatrice.

***Une erreur peut devenir exacte selon que celui qui l'a commise s'est trompé ou non (Pierre Dac)***

Il existe également des prédictions destructrices dont l'histoire du lac gelé constitue le modèle. En octobre 1987, le monde fut victime d'un des «krach boursiers» les plus importants du siècle. Le 16 Décembre 1987, trente-trois économistes de renommée mondiale se réunirent pour annoncer que l'année 1988 risquait d'être l'année d'un nouveau krach «aux effets plus dévastateurs que les précédents» et «qu'à moins d'une action décisive pour corriger les déséquilibres à la racine, les prochaines années pourraient être les plus troublées depuis les années trente». Pourtant l'année 1988 fut, divine surprise, la meilleure année depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Voilà de nouveau une occasion rêvée de se moquer de ces économistes qui se trompent tout le temps.

Il est vrai qu'ils avaient probablement sous-estimé les progrès de productivité faits dans les années 80 ainsi que les effets du «contre choc» pétrolier (baisse du prix du pétrole) opéré depuis 1985. Mais ces experts avaient aussi donné un certain nombre de conseils, peu originaux, il est vrai. «Nous ne faisons que dire ici en termes rudes ce que les organisations internationales ne cessent de répéter depuis des années» rapporte Michel Albert, l'un des experts.

Il y a là deux enseignements intéressants; l'action des économistes a été efficace d'abord parce qu'ils ont donné des conseils qui ont été suivis. Ces conseils n'étaient pas nouveaux mais ils ont été d'autant mieux suivis qu'on se trouvait dans une situation critique et qu'ils n'ont pas été émis par n'importe qui. Les mêmes conseils donnés par monsieur tout le monde n'auraient évidemment pas eu le même impact ni les mêmes résultats.

D'où l'importance fondamentale de la parole dans ces divers problèmes : parler ce n'est pas seulement décrire le monde, c'est aussi agir sur le monde. Comme dans la parabole du «lac gelé», les faits ont donné tort à des individus qui avaient probablement raison.

## 6

### **Des problèmes faussement familiers**

Nous sommes tous d'accord pour reconnaître que les phénomènes relevant de ce qu'on appelle les « sciences dures » impliquent que les explications appropriées soient avancées avec prudence et en prenant de multiples précautions. Hélas, nous n'avons pas cette nécessaire prudence quand nous abordons des problèmes sociaux : le chômage, le divorce, l'exclusion sociale,... nous semblent tellement proches et familiers que nous nous abandonnons trop facilement aux délices des « analyses sauvages ». Il arrive notamment trop souvent que, sous prétexte de pragmatisme, nous généralisons une expérience personnelle, ce qui est la pire des manières de faire de la théorie.

L'explication en sciences sociales implique donc que l'on prenne les mêmes précautions que pour les « sciences dures », plus quelques unes dues au fait que deux obstacles particuliers ont une importance beaucoup plus grande dans les premières que dans les secondes. Le premier obstacle correspond au fait que nous avons tous un besoin de cohérence et que nous avons tendance à modifier la réalité des phénomènes au profit de cette cohérence : c'est l'idée de « réduction de la dissonance cognitive ». Le deuxième obstacle, la « réflexivité », est encore beaucoup plus spécifique des sciences sociales. C'est l'idée que la connaissance que l'on a d'un phénomène modifie ce même phénomène (prédictions créatrices ou destructrices); ce problème peut se retrouver dans certaines sciences dures mais à une échelle qui est sans commune mesure avec le cas des sciences sociales.

On le voit, la sociologie (et l'ensemble des sciences sociales) ne demande pas moins de savoir-faire que la science physique et lorsqu'on invalide la sociologie ou les sciences économiques au prétexte qu'on ne sait pas prévoir, on ne prouve qu'une seule chose c'est notre propre ignorance de ce qui fait la spécificité des sciences sociales.

# 2

Des  
Instruments  
Pour  
Mieux  
voir

Puisque dans notre domaine, comme dans toutes les sciences, voir ne suffit pas pour savoir, la sociologie, et les sciences sociales en général, nécessitent une formation particulière et des méthodes rigoureuses. Nous avons consacré la première partie à montrer qu'il fallait adopter un regard particulier, différent du sens commun; mais pour regarder autrement, ou mieux, il faut des instruments adaptés. Dans ce domaine il n'y a ni microscope, ni lunette astronomique mais des méthodes d'analyse précises. Cependant, comme la réalité est complexe, une seule méthode ne suffirait pas à saisir la nature de la majorité des problèmes. Il faut, au contraire, pouvoir utiliser des méthodes très diverses, parfois opposées, qui ont toutes leur efficacité dans certains secteurs de l'analyse mais qui ont toutes des limites dont il faut être conscient.

**1**  
**Connaitre**  
**et expliquer la situation étudiée**

LA TRADITION DE L'ENQUÊTE SOCIALE

Dès le XIX<sup>ème</sup> siècle s'est développée la volonté de procéder à des enquêtes de « terrain », ouvrant la voie à la tradition de l'enquête sociale. L'un des représentants les plus connus de cette période est Frederic Le Play (1806-1882). Le Play, comme la plupart des sociologues, s'est inquiété de la « question sociale » mais pour lui, une compréhension de cette question sociale passait d'abord par une observation minutieuse de la réalité, en l'occurrence des familles ouvrières. Dans son ouvrage essentiel « *Les ouvriers européens. Etude sur les travaux, la vie domestique et la condition morale des populations ouvrières de l'Europe* », il présente des monographies de familles ouvrières. L'étude d'un nombre restreint de familles ouvrières, pourvu qu'elle soit suffisamment approfondie, permet de tirer des conclusions assez fiables sur la société dans laquelle celles-ci sont insérées. Ainsi, Le Play s'intéresse-t-il de préférence à la reconstitution des budgets ouvriers dans la mesure où ceux-ci permettent de tirer des conclusions sur des données qualitatives (ainsi, la comparaison des dépenses consacrées au cabaret et celles consacrées à l'éducation des enfants). Mais l'enquêteur doit aussi s'intéresser à tous les aspects de la vie de la famille : inventaire des meubles, linge, animaux domestiques, matériel, ... études des travaux domestiques, couture..., éducation des enfants, sentiments liés à la parenté, pratique religieuse, ... Cette connaissance concrète et précise de la situation des familles ouvrières permettrait d'éviter les idées fausses et de dégager les éléments nécessaires de réforme sociale.

## OBSERVATION, COMPARAISON ET INDUCTION

### *A la recherche d'une démarche scientifique*

Le souci de Durkheim, généralement considéré comme le premier sociologue moderne, était d'analyser scientifiquement la société. «Scientifiquement» veut dire ici qu'on doit faire en sorte d'en donner une description et une analyse les plus objectives possibles et donc la moins sujette à interprétation et contestation

a) Cela suppose d'abord qu'on se débarrasse de nos préjugés (Durkheim parlait de prénotions) qui risquent d'entraver la bonne marche de l'analyse. En effet, des préjugés supposent soit qu'on attribue d'emblée un jugement de valeur à l'objet étudié («c'est bien, c'est mal»), soit qu'on prétende en connaître les causes, les conséquences et/ou les finalités avant étude. Il est alors possible que les explications retenues heurtent notre système de valeurs mais, on ne le dira jamais assez, «Expliquer n'est pas justifier».

b) Adopter une démarche scientifique suppose ensuite que l'on circoncrive bien le phénomène et qu'on le définisse. Cette définition ne doit pas être une simple vue de l'esprit sortie du cerveau de l'auteur mais doit être reconnaissable par tous. On mettra donc sous une même appellation tous les faits qui correspondent à une même caractéristique extérieure et identifiable, et cela peut amener à faire des regroupements qui ne correspondent pas toujours au sens commun. Ainsi, dans *Les règles de la méthode sociologique*, Durkheim propose de regrouper sous l'appellation «crime» tous les actes qui entraînent une punition. Cela permettra d'analyser un même phénomène, le crime, dans des sociétés différentes, même si cela correspond à des actes différents. Cependant cela oblige à intégrer dans l'analyse les simples indécitesses qui n'entraîneront qu'une réprobation morale et ne correspondent pas à l'idée qu'on se fait couramment du crime mais qui peuvent à un moment ou un autre entrer dans la catégorie des crimes (on peut penser par exemple à la conduite dangereuse sur route ou à la conduite en état d'ivresse).

c) Les conclusions qu'on tirera d'une analyse proviendront donc d'une observation de la réalité aussi large que possible. On appelle «méthode inductive» cette pratique qui consiste à tirer des règles générales de l'observation de la réalité.

d) Le phénomène doit être «observable» dans sa totalité. Le problème est que de nombreux phénomènes qui existent et que l'on constate dans leur individualité ne sauraient être observables au niveau global : il en est ainsi des comportements égoïstes

ou des élans de solidarité, des sentiments amoureux ou des marques d'hostilité... Dans ces conditions, comment peut on, par exemple, avoir une idée de l'évolution de la solidarité ou de l'égoïsme dans une société comme la société française sans retomber dans les prénotions et les interprétations à l'emporte-pièce? Si on ne peut pas appréhender directement ces phénomènes du moins peut on les saisir indirectement par l'intermédiaire d'un indicateur clairement identifiable. Procédé utilisé lorsque l'on prend la température d'un malade : on n'appréhende pas directement l'état fébrile de celui-ci mais on en connaît l'existence grâce à un certain nombre d'indicateurs (de symptômes), dont la température du corps. Ainsi dans *De la division du travail social*, Durkheim, a tenté d'appréhender les formes de solidarité propres aux sociétés à travers les formes de règles de Droit dominantes. De même "on peut essayer d'appréhender l'état de dérèglement d'une société (anomie) à travers des indicateurs objectifs tels que le taux de suicide, la consommation d'alcool ou de tranquillisants

Cette démarche doit cependant être entreprise avec prudence car trois problèmes surgissent :

Il faut être sûr que la variable observée est un bon indicateur du phénomène analysé.

Un indicateur peut avoir plusieurs significations. Ainsi une forte consommation d'alcool peut être le fait de personnes isolées ou déprimées et traduire l'état de délabrement d'une société mais peut être également un élément de sociabilité au sein d'un village ou d'un groupe de travail. Cependant cette ambivalence existe pour tout indicateur; pour revenir à notre exemple de la température du corps, celle-ci peut s'élever aussi bien après une nuit passée à danser et à boire qu'au cours d'une maladie. Il est bien évident qu'une même température ne donnera pas lieu à une même interprétation, tout simplement parce que nous avons d'autres indicateurs à notre disposition. De même une bonne analyse sociologique suppose qu'on ne se fie pas à un seul indicateur mais à une convergence d'indicateurs : si une consommation forte d'alcool ne permet pas de tirer de conclusions sur l'état d'une société, on pourra en revanche se fier à une série d'indicateurs convergents comme la consommation de tranquillisants, d'alcool, le développement de la toxicomanie et des taux de suicide

Enfin il peut y avoir des manques dans les statistiques elles mêmes. Par exemple, comment prendre en compte dans l'analyse des suicides les tentatives non déclarées ou non réussies? Les

suicides déclarés après coup comme accidents? Comment tenir compte du fait que la tendance à déclarer un suicide comme mort accidentelle n'a pas la même ampleur suivant les milieux sociaux? Que faire de suicides prenant l'apparence d'un accident (par exemple, provoquer délibérément un accident de la route) ?

### ***Corrélations et causalités***

Il ne suffit pas d'observer un fait, que ce soit directement ou par l'intermédiaire des statistiques, il faut encore qu'il acquiert une signification et cela suppose qu'on le confronte à d'autres faits. Cette confrontation est loin d'être simple

### ***L'histoire de Semmelweiss***

L'histoire de ce médecin autrichien du XIX<sup>ème</sup> siècle qui cherchait à lutter contre les décès des femmes après accouchement, décès dus à la «fièvre puerpérale», est une des meilleures illustrations qu'on puisse faire d'une démarche scientifique. Semmelweiss observe dans son hôpital que deux centres ont des résultats différents : chez le docteur Klin, la mortalité des femmes en couches est forte (de 25 à 30%, avec des pointes de 96 %), beaucoup plus forte que chez le docteur Bartch. La seule différence notable entre les deux services est que chez le docteur Klin les accouchements sont faits par des étudiants alors que chez le Dr Bartch ils sont faits par des religieuses. La corrélation qu'il établit est donc le lien entre «présence des étudiants» et «mortalité élevée». Mais plusieurs interprétations de cette corrélation sont possibles : par exemple, certains supposent que le toucher des étudiants serait moins doux que celui des religieuses. Plus grave, le Dr Klin pense que les étudiants, en majorité étrangers, sont responsables de la diffusion de la fièvre puerpérale parcequ'étrangers.

Semmelweiss préfère ne pas passer tout de suite à l'interprétation mais s'engage sur le terrain de l'expérimentation. Pour cela il obtient d'échanger le personnel entre les deux services : immédiatement la mortalité augmente dans le service du Dr Bartch et baisse chez le Dr Klin : la mort suit les étudiants. Quelle différence y a-t-il entre les religieuses et les étudiants? Ces derniers pratiquent successivement la dissection des cadavres (dans le cadre de leurs études) et les accouchements. De là à supposer qu'il existe des éléments susceptibles de propager la maladie, il

pratiquent successivement la dissection des cadavres (dans le cadre de leurs études) et les accouchements. De là à supposer qu'il existe des éléments susceptibles de propager la maladie, il n'y a qu'un pas. Semmelweiss a cette intuition et décide d'imposer le lavage des mains entre la dissection et les accouchements. Cela nous semble aujourd'hui évident mais il aura fallu plusieurs décennies pour que le milieu médical accepte cette pratique de «bon sens».

On voit que pour arriver à ce résultat il a fallu que Semmelweiss passe par deux étapes :

- L'observation qui lui a permis d'établir une corrélation, c'est à dire la coexistence durable de deux phénomènes - la présence des étudiants et le taux de mortalité des femmes - sans qu'on sache s'il y a véritablement un lien de causalité (c'est à dire si un des deux éléments a bien un effet sur l'autre).

- L'expérimentation qui lui a permis de vérifier la valeur de cette corrélation et de dégager une hypothèse sur la causalité.

Aborder rigoureusement, ou «scientifiquement», des problèmes en sciences sociales suppose de suivre cette démarche; le problème est que l'expérimentation est rarement possible. Le processus de vérification des causalités est alors beaucoup plus difficile à mettre en place et les risques de conclusions erronées plus grands.

Ce passage de la corrélation à la causalité (ou de l'observation à une explication) est quotidiennement pratiqué par tout un chacun, mais comme monsieur Jourdain nous faisons des sciences sociales sans le savoir, au risque de les faire mal. Par exemple, prenons les deux opinions suivantes : «La preuve qu'il existe des races, c'est que les noirs courent plus vite que les blancs!» et «Le rugby est un sport de gauche».

Nous avons là deux assertions, l'une plausible (en tout cas, pour laquelle on peut mobiliser des arguments), l'autre bien peu admissible. Mais quelle est, de ces deux opinions, l'opinion peu admissible ?

### ***Une histoire raciale du sport***

Pour beaucoup, le lien entre la couleur de la peau et la réussite sportive relève de l'évidence, «il n'y a qu'à» regarder. En effet, les finalistes du 100 mètres aux jeux olympiques sont tous noirs. Voilà une corrélation mais peut on en tirer une conclusion aussi rapide que d'en déduire qu'il y a des différences raciales qui se

### ***Un lien simple ?***

On fait un lien entre deux données : les résultats sportifs et la race. Autant la détermination des résultats sportifs est simple, autant il est difficile de déterminer ce qu'on appelle «race». Dans l'esprit de ceux qui soutiennent cette thèse (qui ne sont pas forcément racistes mais ne doutent pas de l'existence de différences raciales) il y aurait un lien entre la couleur de la peau et l'ensemble du patrimoine génétique. Or, selon de nombreux généticiens, il y a, en moyenne, plus de diversité biologique entre deux individus d'une même «race» qu'entre deux races (Revue *La Recherche* n° 302, octobre 1997); de même, André Langaney (Revue *L'Histoire* n°214, octobre 1997) nous rappelle que lors d'une transfusion de sang il vaut mieux recevoir le sang du même groupe (A,B<sub>4</sub>O) de la part d'un étranger que le sang d'un parent qui serait d'un groupe différent.

### ***Un critère unique ?***

On peut, de plus, contester cette démarche en se demandant pourquoi on s'est arrêté au seul critère de la couleur de la peau. En d'autres temps on tenait d'autres distinctions physiques pour essentielles : couleur des yeux ou des cheveux, forme de la tête, groupe sanguin.

Les «races» que l'on a cru mettre en évidence durant les deux derniers siècles sont de toutes sortes : Gustave Lebon, en 1895, distinguait les races française, espagnole, allemande... c'est à dire assimilait le fait national à une race. Plus tôt au XIX<sup>ème</sup> siècle, certains retenaient l'idée que la population française était constituée de deux races, le peuple venant directement des Gaulois et la noblesse étant issue des Francs. Enfin, on peut se demander pourquoi dans la classification la plus répandue distinguant les noirs, jaunes et blancs, Linné considérait que l'archétype de la race blanche était le grand blond aux yeux bleu? Le fait que Linné soit suédois y était-il pour quelque chose ?

La multiplication des classifications sociales (de 3 à 450 selon les auteurs) invite donc à s'interroger sur la notion même de race. N'est-elle pas le résultat d'un processus de classement social autant, sinon plus, qu'une donnée biologique ? Le sociologue, ainsi que l'historien, n'ont-ils pas leur mot à dire ?

### ***Des critères inégalement pertinents***

Il est vrai qu'on peut retenir des liens entre certains critères physiques et les performances sportives : la grande taille des

basketteurs ou le faible poids des jockeys par exemple. Certains liens ont donc une valeur explicative (taille des basketteurs,...) et d'autres non (forme de la tête, couleur des yeux,...). Un critère n'est donc pas forcément retenu pour sa valeur intrinsèque mais aussi pour la signification qu'on lui donne; pourquoi accorderait on plus d'importance à la couleur de la peau qu'à la couleur des cheveux ?

### ***Un enchaînement discutable "d'évidences"***

Il apparaît donc que chaque étape de ce type de raisonnement est discutable : le critère que l'on retient pour définir la race est-il pertinent? Les classifications raciales que l'on fait sont-elles réelles ou des constructions faites par les hommes? Y a-t-il un lien entre un critère physique et des données génétiques? Quelle est la nature des liens entre ces données génétiques, des capacités physiques ou autres et des résultats sportifs? A supposer que ces capacités physiques existent, sont-elles répandues uniformément dans la population humaine ou sont-elles spécifiques à un groupe?

Reprenons la démarche «raciale» et poussons la un peu. Puisque les résultats sportifs suffiraient à tirer des conclusions sur les races, que peut on tirer de résultats plus détaillés?

Les noirs américains et les noirs antillais ont une réussite élevée en sprint, en saut en hauteur et en longueur; les noirs africains se distinguent notamment en fond et en demi fond (et, plus récemment, en sprint); les américains comme les Africains sont rarement présents dans les disciplines de lancer (poids, marteau, javelot,...); les Haïtiens, s'ils sont présents en athlétisme, se distinguent surtout par leurs performances en musique et en peinture alors que les Américains sont présents dans le domaine de la boxe et du basket. Doit-on déduire de tout cela qu'il existerait au sein de la race noire, d'autres races qui seraient liées au sprint, au fond et au demi-fond, à la peinture... ? Doit-on en déduire qu'i existerait une incapacité génétique des noirs à lancer le poids ou le marteau ?

### ***Facteurs génétiques, culturels et sociaux***

Certaines de ces corrélations ont pu être expliquées par des facteurs environnementaux. Ch. Pociello a fait remarquer qu'on trouvait une bonne réussite en course de fond chez les conscrits du bataillon de Joinville issus de milieux ruraux ainsi que chez les kenyans. Un des points communs à ces deux

populations est qu'elles proviennent de pays ou de régions à habitat dispersé, les contraignant à faire de longues courses dès le plus jeune âge. Pour les Kenyans on peut ajouter deux précisions : il y a d'abord un facteur culturel dû au fait que ces courses entre villages sont contraintes par le père; elles prennent donc un caractère rituel et symbolique. Mais il faut ajouter un facteur environnemental : les kenyans, issus des hauts plateaux, ont probablement bénéficié des effets d'un entraînement en altitude (on pense que l'altitude favorise l'amélioration des résultats sportifs).

Jusqu'où peut-on aller en appliquant formellement cette démarche? Puisque la mise en évidence d'une réussite sportive et d'un indicateur physique ou ethnique suffirait à postuler l'existence d'une influence génétique on pourrait alors résoudre un des grands mystères du sport en France qui est l'implantation du rugby dans le Sud et le Sud-Ouest de la France. Il n'est pas difficile d'établir une corrélation entre les performances au rugby et un indice «ethno-racial» comme l'accent ou l'appartenance à langue d'Oc. Puis-je en déduire l'existence de deux «races» françaises? Sûrement pas! En revanche, un individu qui chercherait à dresser le Sud de la France contre le reste de la population pourrait se servir de ce genre de constat.

Il n'est cependant pas question de prétendre que la génétique n'a aucune existence et aucun effet sur l'homme mais il est clair qu'il faut avancer avec précaution dans ce domaine et que l'explication biologique, génétique ou raciale est souvent une méthode paresseuse pour pallier le manque d'explications sérieuses. Ainsi que l'écrit le généticien Axel Kahn : «Des gènes ont bien le pouvoir d'influer sur un comportement, ce qui ne veut pas dire que ce sont des gènes de comportement. (...)Malheureusement, on n'observe pas cette nécessaire prudence, de nature scientifique,(...) lorsqu'on annonce, dans un impressionnant vacarme médiatique, les retentissantes découvertes des gènes de l'homosexualité masculine, de l'alcoolisme, de la tendance aux comportements violents, etc... Si ces recherches sont sérieuses, certaines le sont, d'autres pas, tout ce qu'elles décrivent est, au mieux, une composante génétique capable, dans un contexte donné, d'influencer un comportement. Cela signifie que le rôle éventuel de tels gènes dépend du contexte.» (Axel Kahn et Dominique Rousset, *La médecine du XXIème siècle* p.164-165, Bayard, 1996).

### ***Une histoire politique du rugby***

Nous n'avons pas encore découvert de «gène du rugby» mais aussi curieux que cela paraisse, il existe un lien entre la pratique du rugby et le vote de gauche. Ce constat n'a pas d'abord été fait par un théoricien mais par d'éminents spécialistes du ballon ovale. En 1962, Amédée Domenech, un des «cracks» de l'équipe de France déclare: «Pardi! Le rugby, il vote à gauche». De même, en 1967, le président d'un grand club du Sud-Ouest déclarait : «Mes garçons? Deux ou trois votent U.N.R. Sept ou huit pour la Fédération (gauche à tendance socialiste), Trois ou quatre pour les communistes, un éventail du midi.» (Cité par Jean Lacouture *Le rugby c'est un monde*, Le Seuil, 1979). La dernière phrase nous donne un indice : si le rugby est, ou a été, de gauche ce n'est nullement à cause d'une affinité naturelle entre ce sport et une prise de position politique mais simplement parce que leur implantation s'est faite dans les mêmes régions. Doit on y voir une simple coïncidence? Probablement pas mais les explications que nous apporterons ultérieurement reposent sur des hypothèses fragiles et il convient donc d'être prudent quant à leur utilisation ( nous les empruntons à *l'Histoire mondiale du rugby*, Jean-Pierre Bodis, Privat, 1987).

Constater une implantation dans le Sud-Ouest ne suffit pas : le rugby s'implante plutôt dans les régions où le catholicisme et le royalisme sont absents, se rapprochant géographiquement de la carte du radicalisme et des zones de petite propriété rurale. Bodis apporte alors quelques hypothèses pour expliquer cette situation: la hiérarchie catholique aurait procédé au rejet d'un sport où le contact physique est trop présent; cet abandon du rugby par le clergé au profit du foot-ball pourrait également traduire une volonté de se distinguer des oeuvres laïques qui tendent à encadrer les jeunes dans des clubs de rugby. L'implantation géographique du rugby apparaît alors comme le résultat d'un conflit entre l'Eglise et les tenants de la laïcité.

### ***Est ce 3 + 1 qui font 4, ou bien 2 + 2?***

Il faut donc se souvenir que les seuls éléments qui nous sont donnés par l'observation sont les corrélations, c'est à dire la constatation de la présence simultanée de deux phénomènes, mais les raisons de cette présence simultanée (la causalité ou la non causalité) ne nous sont pas données par l'observation et provien-

nent de notre raisonnement; or notre tendance naturelle consiste à établir des causalités de manière spontanée. Si nous observons un certain nombre de fois la coexistence de deux phénomènes nous leur attribuerons un sens de causalité : chaque fois que nous appuyons sur l'interrupteur, la lumière s'allume; on peut donc en déduire une causalité car, bien sûr, nous avons une vague idée du mécanisme qui lie les deux phénomènes. A l'inverse, la constatation de la coexistence de deux phénomènes sans lien de causalité peut nous mener à une superstition ou à des traits d'humour (chaque fois que j'oublie mon parapluie, il se met à pleuvoir...).

Il peut être dangereux de conclure trop rapidement à l'existence d'une causalité, parfois en nous appuyant sur nos préjugés et sur des stéréotypes, alors que l'existence de cette causalité doit être démontrée. Ainsi si nous constatons que les deux phénomènes A et B apparaissent en même temps, nous pouvons être tentés de dire que A entraîne (ou est cause de..) B ( $A \rightarrow B$ ) alors qu'il existe d'autres possibilités. Voici quelques exemples de conclusion erronées qui ont pu être faites par le passé

**1er cas :** on croit que  $A \Rightarrow B$  alors que  $B \Rightarrow A$ .

Le cas typique est celui de la féminisation des professions. On s'aperçoit généralement que la féminisation des professions et leur perte de prestige vont de pair. Un homme ayant besoin de confirmer quelques-uns de ses préjugés pourrait estimer qu'il y a là une confirmation de la supériorité masculine alors qu'il faut tenir compte du fait que les femmes, souvent plus vulnérables sur le marché du travail, accèdent plus facilement à ces professions.

L'économiste J.D. Lafay nous donne un exemple du même ordre mais un peu plus complexe, concernant le lien entre l'optimisme des agents économiques (A) et la croissance économique (B) (dans *Le Monde* du 28/02/98). Le constat que l'on fait est que le pourcentage de personnes optimistes et le taux de croissance économique évoluent en même temps et dans le même sens.

Le lien habituellement retenu est que des consommateurs et entrepreneurs qui ont confiance dans l'avenir (phénomène A) s'engageront facilement dans des achats de biens de consommation ou d'investissement; dans ces conditions leur demande entraînera une augmentation de la production et de la croissance. Lafay propose le lien inverse : c'est parce que la croissance économique augmente (phénomène B) que les agents économiques

sont optimistes (phénomène A). C'est bien ce dernier lien qui semble se dégager de la comparaison des diverses courbes. J.D. Lafay n'exclut cependant pas pour autant l'existence d'une influence des anticipations des agents sur la croissance mais celle-ci sera indirecte. D'après ses recherches, les individus ont d'autant plus confiance dans les prévisions officielles que la croissance économique est bonne. Dans ce cas, des prévisions optimistes de la part des gouvernements auront un effet sur l'optimisme des individus ce qui renforcera la croissance; on a donc le lien suivant : B (croissance économique)  $\implies$  C (confiance dans les instituts)  $\implies$  A (optimisme des agents)  $\implies$  B (croissance économique).

**2ème cas :** on observe une évolution similaire de A et B alors qu'il y a probablement une simple coïncidence et on a :  $X \implies A$  et  $Y \implies B$ . C'est cette situation qui a pu donner lieu à de nombreuses superstitions. Par exemple, la coïncidence du rythme des cycles menstruels de la femme et des cycles de la lune a laissé penser à certains qu'il y aurait un lien entre les femmes et la lune. On peut également supposer que la corrélation, récemment mise en évidence par des psychiatres américains, entre la pratique religieuse et la baisse de la tension artérielle (*Le Monde* du 01/09/98) appartient au même groupe.

**3ème cas :** on observe une corrélation entre A et B mais c'est un troisième facteur X qui est cause de A et de B; il n'y a aucun lien direct entre A et B. C'est sans doute le cas le plus fréquent et le plus difficile à détecter. La corrélation entre l'implantation du rugby et le vote à gauche présentée précédemment en est une illustration typique

**4ème cas :** l'influence peut être indirecte :  $A \implies X \implies B$   
On trouve par exemple une corrélation assez forte entre la proportion de délinquants dans une population (A) et le fait que cette population soit constituée d'enfants d'immigrés (B). Le lien qui, statistiquement, existe est médiatisé par le facteur X (milieu socio-culturel et mode de vie). C'est parce que les enfants vivent en général dans un milieu défavorisé que leur délinquance est forte. Il suffit de comparer la délinquance des enfants d'immigrés et des enfants de Français de même milieu socio-culturel pour constater que le taux de délinquance est le même

**5ème cas :** A peut être, non une cause, mais une condition favorable à l'apparition de B.

Norbert Elias rapporte qu'au Moyen âge les médecins déconseillaient de se laver car cette pratique semblait liée à la fréquence des maladies :

*Estuves et bains, je vous en prie*

*Fuyez les, ou vous en mourrés.*

nous conseille le docteur Guillaume Bunel en 1513 dans ses recommandations pour se sauvegarder de la peste. (Norbert Elias *La civilisation des moeurs*, Calmann-Levy).

En fait, les bains étant publics, il suffisait d'une seule personne malade dans un bain pour infecter un grand nombre d'autres personnes. Le bain, parce que public, est une condition favorable au développement des affections et le fait de se laver n'est cause de rien

Dans un autre domaine, on sait que la divortialité est significativement liée à l'activité professionnelle des femmes; certains ont été tentés d'établir un lien direct entre l'activité professionnelle, la possibilité de rencontres extra-conjugales et le divorce. La relation la plus importante est bien connue, l'absence d'activité professionnelle interdisait de fait à une femme de demander le divorce faute de pouvoir vivre de ses propres moyens. Le développement de l'activité professionnelle des femmes a simplement levé un obstacle au divorce.

Les analyses de Max Weber sur les relations entre l'éthique protestante et l'essor du capitalisme relèvent de la même démarche.

6<sup>ème</sup> cas : on peut observer l'existence de «boucles de causalité» :  $A \implies B \implies A$  avec deux variantes possibles. Dans la première variante les deux phénomènes A et B ont tendance à se neutraliser. Les spécialistes d'analyse systémique parlent de «rétroaction négative» ou de «feedback négatif». On aura alors : augmentation de A  $\implies$  augmentation de B  $\implies$  baisse de A  $\implies$  baisse de B  $\implies$ ...

L'exemple le plus classique est celui de l'analyse néo-classique des prix dans le cadre du marché : un excès de la demande d'un bien sur son offre (A) fait augmenter le prix de celui ci (B), ce qui entraîne une baisse de la demande de A et une baisse de son prix,...

On retrouve ici les analyses en termes d'équilibre, d'autorégulation, d'homéostasie,...

Mais les deux phénomènes peuvent, à l'inverse, s'entretenir mutuellement; on entrera alors dans le cas des phénomènes «explosifs» : hausse de A  $\implies$  hausse de B  $\implies$  hausse de A  $\implies$  hausse de B  $\implies$ ...

Ainsi, on peut reprendre la présentation du mécanisme des prix en y ajoutant une variable «anticipation» des ménages. L'analyse «néo-classique» précédente suppose qu'on ne s'inquiète pas de l'approvisionnement éventuel en biens. Supposons maintenant qu'en situation d'hyper inflation une hausse de la demande d'un bien soit vécue comme le risque de pénurie de ce bien ou comme une augmentation à venir de son prix. Dans ce cas, les consommateurs vont réagir à une hausse du prix du bien non pas en réduisant leur demande mais en faisant des «achats de précaution » par crainte d'une hausse ultérieure du prix, ce qui renforcera l'effet de hausse de prix. On a alors hausse du prix (B) ==> hausse de la demande (A) ==> hausse du prix (B) ==>...

### ***Des précautions élémentaires***

On voit que la méthode qui semble la plus naturelle - observer afin de tirer des conclusions - est délicate à mener et se heurte à plusieurs obstacles.

a) Que faut-il observer? La réalité est complexe et on ne peut pas tout observer ni tout prendre en compte. Suis-je sûr que j'ai retenu les éléments pertinents (la race est il un élément à retenir)? N'ai-je pas oublié des éléments essentiels (le taux d'activité des femmes est essentiel à retenir si je veux analyser l'évolution de la divortialité)? Quelle est la part de mes préjugés, et donc des réponses données a priori, dans le choix des éléments observés?

b) Voir que deux éléments évoluent de concert (corrélation) ne suffit pas à établir un lien de causalité; ces liens peuvent être complexes et réclament alors le recours à des outils mathématiques sophistiqués. Les exemples précédents montrent d'ailleurs que, souvent, une causalité établie trop rapidement n'est qu'une justification a posteriori de nos préjugés

### ***Les chiffres, on leur fait dire ce qu'on veut, à condition, toutefois, de les malmener suffisamment***

Les exemples précédents semblent tellement évidents qu'on peut se demander si toutes ces précautions sont bien utiles. Elles le sont parce que les corrélations ne sont pas toujours aussi simples à analyser et qu'une mauvaise maîtrise des données statistiques permet à tous les a priori de revenir en force. Un célèbre hebdomadaire, que nous appellerons *La joviale détonation*, nous

a donné en 1993 un excellent et réel exemple des dangers qu'il a à s'attaquer aux phénomènes sociaux sans une solide maîtrise des données statistiques. Une journaliste a entrepris de présenter les données statistiques (données INSEE) sur l'homogamie sociale. Sous ce terme barbare on désigne la tendance pour le Français et les Françaises d'épouser un conjoint de même milieu social (le milieu social étant repéré par la «profession et catégorie socio-professionnelle»). Voici ce qu'écrit la journaliste : «Les employés, par exemple, épousent à 53,4% des employées.(...) Mais prenons les employées, elles ne sont que 21,9% à épouser des employés. 31,5% manquent à l'appel. On organise une battue dans les fourrés des chiffres, pour retrouver les fugueuses : ah! Les voilà. 43,9% d'entre elles viennent d'épouser des ouvriers. Ouf! On respire! Pas du tout, on ne respire pas, car sous ce zapping apparemment innocent d'une case à l'autre, c'est un phénomène de société qui pointe son nez et une vieille antienne qui s'éteint en douce. Des ouvriers! Il était en effet de tradition que les employées épousassent au-dessus de leur condition sociale. Un gentil petit cadre, par exemple.(...) Et où l'a-t-elle rencontré, d'abord, son ouvrier? Alors là, silence INSEE. Bien dommage, on aimerait savoir».

Ce court extrait fournit un certain nombre d'enseignements non sur ce qu'est l'homogamie sociale en France, mais sur les erreurs à ne pas faire. La première erreur est purement mathématique et consiste à faire une soustraction :  $53,4 - 21,9 = 31,5$ . «31,5% manquent à l'appel.» Ce raisonnement n'est valable que s'il y a autant d'hommes que de femmes dans la catégorie «employés», or cette catégorie (regroupant notamment les secrétaires et les employés de commerce) est typiquement la C.S.P. féminisée (en 1997, près de 50 % des femmes font partie de la catégorie «employés») et il y a plus de femmes employées que d'hommes employés (il y a 1,5 million d'hommes employés pour près de cinq millions de femmes). A titre d'illustration, supposons qu'il y ait 100 employés hommes et que 50 d'entre eux épousent des employées femmes; par ailleurs nous avons 200 employées femmes et 50 d'entre elles épousent des employés. Cela nous fait bien 50% des employés (50/100) qui épousent des employées et 25% des employées femmes (50 / 200) qui épousent des employés hommes, personne ne manque à l'appel et il n'est nul besoin de chercher les manquants ailleurs.

La journaliste s'étonne également que les employées épousassent des ouvriers, «au-dessous» de leur condition sociale.

Ce n'est en rien un phénomène de société; le vrai phénomène de société est déjà ancien et est le fait que la condition d'employé s'est prolétarisée : alors qu'au début du siècle la figure de l'employé était un homme issu de la petite bourgeoisie (le célèbre « rond de cuir»), il y a longtemps que l'employé est typiquement une femme et que le recrutement social est fort diversifié mais vient notamment des catégories ouvrières (selon l' INSEE, en 1985, 45% des employées étaient filles d'ouvriers et 15,4 % filles d'agriculteurs exploitants; seules 10 % étaient filles d'employé); une employée qui épouse un ouvrier n'épouse donc pas en dessous de sa condition mais épouse un homme issu du même milieu social que son père.

Enfin, la journaliste aimerait bien savoir où l'employée a rencontré son ouvrier de mari. «Silence INSEE?» Certainement pas! Ces statistiques sont régulièrement publiées et entraînent d'ailleurs bien souvent le scepticisme des lecteurs qui se demandent à quoi peut bien servir de savoir qu'on a rencontré son futur conjoint au bal, dans un lieu public ou au cours de ses études Et notre auteur de continuer : «Le couple, lui, est en fuite perpétuelle devant la loi. La loi des chiffres, des hommes, et des séries. L'amour toujours unique subvertit momentanément les programmes, l'amour se cache, l'amour se couche. Il échappe aux données, à la raison, à la loi.» Un tel type de discours ne peut que plaire, nous aimons tous (même les sociologues) imaginer que l'amour ne connaît nulle raison, mais cela ne tient qu'à la seule condition que nous refusions de prendre en compte l'existence de données statistiques ou que nous les tordions comme l'a fait l'auteur de l'article. Dans ce cas, les prénotions reviennent au galop.

Pour conclure, on peut garder les propos de la journaliste, « Les statistiques, il faut savoir les lire entre les lignes», et la réflexion d'un élève de terminale : «Il est bon de savoir lire, encore faut-il commencer par lire toutes les lignes».

## LA DÉDUCTION

Face à toutes les contraintes de l'induction, une autre approche consiste à en prendre le contre-pied. Plutôt que s'imaginer qu' on peut observer le réel tel qu'il est, on admet qu'il est trop complexe pour être entièrement compris. Il vaut mieux alors partir d'une hypothèse, ou d'une situation hypothétique, et d'en tirer

toutes les situations logiques (comme notre physicien coincé sur sa falaise bretonne, cf partie I). On sait qu'on n'observe pas la réalité en tant que tel mais on gagne en maîtrise de la situation

### ***Ecartons les faits***

C'est une démarche ancienne et c'est Jean-Jacques Rousseau qui en a probablement donné la formulation la plus claire : «Commençons donc par écarter tous les faits, car ils ne touchent point à la question. Il ne faut pas prendre les recherches, dans lesquelles on peut entrer sur ce sujet, pour des vérités historiques mais seulement pour des raisonnements hypothétiques et conditionnels; plus propres à établir la nature des choses, qu'à en montrer la véritable origine, et semblables à ceux que font tous les jours nos physiciens sur la formation du monde (...) Mon sujet intéressant l'homme en général, je tâcherai de prendre un langage qui convienne à toutes les nations, ou plutôt, oubliant les temps et les lieux, pour ne songer qu'aux hommes à qui je parle». (J.J. Rousseau *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*).

Il y a dans cette phrase plusieurs éléments qui seront inégalement repris par les tenants de ce type d'approche :

- L'essentiel est la référence aux raisonnements hypothétiques. Rousseau ne cherche nullement à présenter une vérité historique, nous pourrions également dire à décrire le réel. Il pense en revanche qu'une hypothèse bien posée et bien menée peut permettre d'établir des conclusions valides.. Cette démarche est partagée par tous les tenants de l'approche «hypothético-déductive».
- Ces raisonnements sont conditionnels; c'est dire que les conclusions que l'on tirera de l'analyse ne se vérifieront pas dans tous les cas mais sous certaines conditions déterminées.
- Ils sont propres à dégager la «nature» des choses
- Les conclusions concernent les hommes en général, indépendamment des temps et des lieux. C'est supposer que l'homme est le même partout et que, même si les cultures et les institutions diffèrent d'un lieu à l'autre ou d'un temps à l'autre, il est possible de dégager quelques invariants de l'homme

### ***L' homo oeconomicus : «Je calcule donc je suis»***

*L'homo oeconomicus* est un exemple important de déduction car il imprègne la théorie économique dominante. Les économis-

tes néo-classiques veulent, pour pouvoir analyser le fonctionnement économique, tenir compte des principaux agents économiques, notamment l'entrepreneur et le consommateur. Prenons le cas de ce dernier. Comment peut-on prendre en compte le comportement des consommateurs? Cela suppose que l'on puisse connaître la manière et les raisons pour lesquelles ils consomment. Une observation de la réalité montre que ces raisons peuvent être très diverses : on peut consommer par nécessité (l'alimentation de base, le logement...), par «goût» (faire une collection, par exemple); on peut être influencé par une tradition (les achats de bûches et de dindes à Noël), un milieu social, sa catégorie d'âge (dans le domaine musical, par exemple,...); on peut consommer pour des raisons fort rationnelles ou très «irrationnelles» (consommer pour compenser un manque affectif par exemple,...), les publicitaires ne se privent d'ailleurs pas d'utiliser cette dernière variable.

Toutes ces raisons existent mais il semble difficile de les prendre toutes en compte simultanément. De toutes ces tendances, il faut alors choisir celle qui est dominante. Pour les économistes néo-classiques, la caractéristique dominante des agents économiques est leur rationalité. Mais qu'est ce qu'un consommateur rationnel? C'est d'abord un individu qui cherche son bien être maximum par l'acquisition des biens les plus susceptibles de satisfaire ses besoins. Implicitement on suppose qu'aucun autre facteur (tel que l'origine sociale, l'influence du groupe ou la publicité) n'a d'importance.

Cela ne semble pas très réaliste ? Certes! Mais être réaliste en l'occurrence voudrait dire prendre toutes les déterminations sans pouvoir rien en faire. Ces économistes ne font pas autre chose que les physiciens; ils cherchent à écarter les facteurs perturbateurs. Mais comme il est difficile de faire une expérimentation en laboratoire, on procède à une «expérimentation mentale», on fait comme si...». Ainsi, imaginons qu'on cherche à analyser l'effet de la variation du prix de la viande de cheval sur sa consommation; une simple observation de la réalité ne nous permettra pas de dégager l'importance de la variable «prix de la viande de cheval» car il est possible, qu'en même temps, une augmentation du revenu des consommateurs les incite à substituer du boeuf au cheval, ou que le prix du porc baisse suffisamment pour concurrencer le cheval, ou bien qu'il y ait un «facteur exogène» (une épidémie par exemple). Il est donc nécessaire de déterminer quelle serait la variation de la consommation de cheval en cas de baisse

du prix du cheval si rien d'autre ne change (les économistes disent «toutes choses égales par ailleurs»).

### ***Un risque, conformer la réalité au modèle***

Cette approche déductive ne pose pas moins de problèmes que l'approche inductive.

Il faut d'abord être sûr que l'hypothèse de départ choisie est réellement pertinente : est-il, par exemple, vraiment intéressant d'envisager l'individu uniquement sous son angle rationnel ?

Le risque essentiel est d'oublier les précautions de départ car cette approche ne prétend pas décrire la réalité mais construire un «modèle» hypothétique à partir duquel on peut raisonner et mieux comprendre la réalité. Ainsi le modèle du «consommateur rationnel» suppose que face à une augmentation du prix d'un bien le consommateur réduira sa demande soit en s'abstenant de consommer soit en cherchant un substitut; mais cela ne veut pas dire que dans la réalité toute augmentation du prix du bien entraînera une baisse de sa consommation. En revanche, il est possible, dans certains cas, que les hypothèses du modèle soient très éloignées de la réalité; il vaut alors mieux amender ce modèle ou lui en substituer un autre. La déduction doit donc, pour être efficace, être confrontée au réel, ce que font la majorité des chercheurs. Ne pas le faire, c'est risquer de sortir du domaine scientifique; dans le domaine économique, notamment, s'appuyer sur un seul modèle qu'on prétend universel, c'est risquer de dire qu'il existe des lois économiques qui s'appliquent de toutes façons partout et en toutes circonstances, en oubliant les spécificités de chaque pays ou de chaque période historique.

## **2**

### **Comprendre l'acteur social**

Nous nous sommes contentés jusqu'à présent de voir comment étudier une situation donnée, il est temps de passer à l'analyse des raisons de l'action individuelle. Chacune à leur manière, les approches décrites précédemment contournaient ce problème. En effet, l'approche inductiviste, dans la mouvance

durkheimienne, l'évitait explicitement considérant que les intentions, réelles ou avouées, des individus ne peuvent pas faire l'objet d'une observation scientifique. Les approches individualistes et déductives prenaient bien en compte l'acteur mais, en lui donnant un seul type d'intentions présumées, elles finissaient par détruire ce même acteur : ainsi, si on considère, en suivant en cela l'homo economicus, que tout individu ne recherche que sa satisfaction propre par un calcul coûts/avantages on suppose implicitement qu'il ne peut pas agir pour d'autres raisons (morales, religieuses, ...). Peut-on encore dire qu'il a une liberté de choix dans ses actions? En ce sens, on parle plus volontiers d'agent économique que d'acteur social. Il faut donc pouvoir comprendre quelles sont les diverses motivations (économiques et non économiques) des actes des individus

## L'APPROCHE COMPRÉHENSIVE

### *Compréhension et problèmes de terminologie*

Max Weber et Georg Simmel sont connus pour avoir développé la démarche compréhensive. C'est une approche où il faut comprendre quel sens, ou signification, l'individu donne à son action. Mais il convient dès à présent de donner quelques explications sur les termes «comprendre» et «compréhension» afin d'éviter quelques quiproquos. En français, nous avons deux sens possibles de ces termes. Comprendre peut traduire une certaine «empathie» (c'est à dire la capacité à se mettre à la place d'autrui), voire une justification; lorsqu'on dit «comme je vous comprends», on veut signifier qu'on est capable de se mettre à la place d'autrui et qu'à cette place on agirait probablement de la même manière. Mais comprendre peut vouloir dire aussi saisir le sens de ce que dit ou fait autrui sans forcément l'approuver; quand je déclare que «je comprends ce que vous voulez dire», je signifie que je suis capable de relier les divers arguments que vous avancez dans une explication, que j'en saisis la logique et la conclusion que vous en tirez. Mais cela ne signifie pas forcément que je suis d'accord avec cette argumentation et je peux en opposer une autre. En sociologie, le terme «compréhension» est utilisé dans le sens de «saisir la signification que l'individu donne à son action» mais ne veut en aucun cas dire qu'on l'approuve.

***Comprendre les actions humaines,  
la typologie de Max Weber***

Weber distinguait quatre types d'action selon le sens qu'on peut leur donner.

– Une action peut être rationnelle en finalité, c'est à dire que l'individu utilise les moyens les plus appropriés pour atteindre un objectif. L'exemple le plus évident est celui de l'entrepreneur qui gèrera son entreprise afin d'obtenir un profit maximum. Mais c'est aussi celle du touriste qui choisit d'emporter ou de ne pas emporter certains bagages en vacances en tenant compte de la place disponible dans sa voiture, du temps qu'il va rester au camping, des possibilités sur place de laver le linge,... Ce comportement correspond à ce que les économistes retiennent comme comportement «rationnel».

– Cependant il existe d'autres actions qui ne correspondent pas à ce schéma et qui sont pourtant rationnelles, on les appelle «actions rationnelles en valeur». C'est le cas du capitaine qui coule avec son navire, du samouraï qui se fait hara-kiri ou plus simplement du père qui réprimande son enfant parce que celui-ci a commis un petit vol ou dit un gros mot. Dans tous ces cas les résultats de l'action peuvent aller à l'encontre de l'intérêt de son auteur mais celui-ci ne cherche qu'à aller dans le sens de valeurs qu'il respecte. On peut supposer qu'il n'en regrettera pas les conséquences puisqu'il sait à priori ce qu'il risque.

– Dans d'autres cas, l'individu peut être amené à regretter son geste. C'est notamment le cas des actions affectuelles c'est à dire de tous les actes guidés par une émotion : le geste de colère ou de peur.

– Enfin, l'acte peut ne pas relever d'une véritable motivation de l'acteur mais est légitimé par sa seule existence : c'est l'action traditionnelle (ou routinière). Cela peut aller des actes les plus symboliques

- on participe à telle fête, jusqu'aux gestes les plus anodins, pourquoi tel individu ne peut-il rentrer chez lui en passant par un autre chemin que celui qu'il s'est accoutumé à prendre?

Bien sûr cette classification est avant tout théorique, une action quotidienne peut parfaitement relever de plusieurs catégories. Ainsi le fait d'aller régulièrement à la messe peut correspondre à une action en valeur (je crois aux valeurs du christianisme), traditionnelle (je le fais comme l'ont fait mes parents), affectuelle (je vais à la messe par peur de pécher ou à cause de l'exaltation particulière que je ressens durant le rituel), voire rationnelle en finalité (qu'on se rappelle le fameux pari :

si Dieu n'existe pas je n'aurai pas perdu grand chose à aller à la messe, en revanche s'il existe je prends des risques à ne pas y aller).

Comprendre quel sens l'acteur donne à son action peut être absolument indispensable à la compréhension d'une situation. Imaginons le cas d'une jeune collégienne dont les parents sont immigrés et qui décide de venir au collège vêtu d'un «foulard islamique». Quels sont les sens possibles qu'elle donne à son action? Prosélytisme religieux voire intégriste? Simple signe religieux? Signification de la soumission de la femme? Recherche de racines dans la volonté de construction d'une identité?...L'attitude à adopter à son égard dépendra sûrement en partie de la signification qu'elle donne à son geste.

Cependant, et Weber était le premier à l'admettre, le risque est grand de faire des erreurs d'interprétation; mais ce risque est la rançon nécessaire pour une meilleure compréhension des phénomènes sociaux. Pourtant, il peut être possible de réduire la part d'interprétation liée à la déduction, mais il faut il lors être capable de connaître le comportement véritable des Individus et non plus de le déduire

## LES MÉTHODES EXPÉRIMENTALES

Les méthodes d'expérimentation en laboratoire ne sont pas typiques de la sociologie. Elles ont d'abord été développées en psychologie et en psychologie sociale et, de fait, dans les courants sociologiques qui se rapprochent de la psychologie sociale. ces expériences permettent de comprendre comment certains types de relations entre les hommes s' imposent : la relation de pouvoir (Milgram), les changements de comportement (Lewin), les prises de décision collectives (Moscovici et Zavalloni), la déviance, l'agressivité et l'hostilité de groupes (Sherif), les croyances collectives (Feistinger)... Les retombées pratiques de ce type d'expériences sont assez évidentes dans le domaine de la vente, de la publicité ou des campagnes d'information

### ***La transmission des informations et des rumeurs, l'expérience de Postman et Allport***

Le travail de Postman et Allport, présenté en 1945, provient d'un problème très concret : en 1942, après la défaite de Pearl

Harbor, de nombreuses rumeurs circulèrent aux Etats-Unis, visant notamment l'armée, la marine américaine, l'administration ou certains groupes américains minoritaires et les accusant d'incompétence ou, pire, de trahison. L'objectif de ces deux chercheurs a donc été d'essayer de reproduire en laboratoire (c'est à dire dans des conditions contrôlables) le mécanisme des rumeurs. L'expérience est simple et rappelle notre vieux jeu du «téléphone arabe». On présente une image à une personne et on lui demande ensuite de la décrire à une seconde personne qui ne l'a pas vue. Cette seconde personne devra faire de même pour une troisième et ainsi de suite; l'expérience a été refaite avec quarante groupes de six ou sept personnes à chaque fois.

Comme on s'en doute, la description de l'image a été peu à peu déformée selon trois cheminements: les détails considérés comme peu importants ont disparu, d'autres ont été au contraire accentués, enfin certains détails vont être réinterprétés de façon à apparaître comme cohérents avec l'ensemble de la scène. Les auteurs remarquent que bien souvent ces transformations vont se faire dans le sens de stéréotypes sociaux. Ainsi, une image représente une scène dans une rame de métro : un homme blanc, habillé sans élégance (certains diraient mal habillé), discute avec un noir bien habillé (costume et cravate). Le blanc tient un objet dans la main qui pourrait être une pipe ou un rasoir et parle au noir (certains pensent qu'il le réprimande). Dans plus de la moitié des cas, le récit final parle d'un noir qui tient un rasoir dans la main et menace un homme blanc. Cette déformation va dans le sens d'un stéréotype, une discussion entre blanc et noir aux Etats-Unis ne peut être amicale, le noir ne peut être que délinquant, traduisant soit des sentiments racistes soit une peur du stéréotype du noir violent.

Ce type d'expérimentation permet de montrer comment se forme un phénomène apparemment aussi insaisissable que la rumeur. Evidemment on peut critiquer cette approche en rappelant que les conditions en laboratoire s'éloignent sur certains points des situations «réelles», mais cela ne remet pas en cause la valeur de cette expérimentation car elle aurait plutôt tendance à donner des résultats plus modérés que ce qui se passe dans la réalité (les personnes sont plus attentives au message que dans la réalité, le temps de transmission du message est plus court, l'implication personnelle est moins forte que dans la réalité).

*Les hommes peuvent-ils être des animaux de laboratoire?*

Comme pour les démarches précédentes il convient de noter les limites de ce type de travail. La limite essentielle est le caractère artificiel qu'ont certaines de ces expérimentations. L'individu s'impliquera-t-il comme il le ferait dans la vie courante pour des problèmes plus importants?

La deuxième limite est que l'individu se sait observé. Ne risque-t-il pas alors de modifier son comportement dans un sens aboutissant aux résultats attendus de l'expérience? Il est cependant possible de tenir compte de cet effet dans les expérimentations. Pour amoindrir cet effet on convoque l'individu pour une expérience mais on l'expérimente sur autre chose. Ainsi l'expérience de Asch est présentée comme portant sur l'acuité visuelle alors qu'elle tente de dégager les racines du conformisme, l'expérience de Milgram se présente comme une expérience de mémorisation alors qu'elle traite de la soumission au pouvoir.

SONDAGES ET ENTRETIENS

Les démarches précédentes consistaient à supposer l'existence d'un ou de plusieurs types de comportements possibles (méthode déductive et compréhensive) ou bien à tirer des conclusions d'une observation en milieu expérimental. Cependant ces deux méthodes ne tiennent pas compte de ce que l'individu a à dire sur son propre comportement. C'est justement l'apport des sondages d'opinion et des entretiens.

*Il est possible d'avoir recours aux sondages*

Les sondages d'opinion sont aujourd'hui omniprésents et bien connus. Ils peuvent être utilisés aussi bien par des chercheurs en sciences sociales que par des journalistes, des entrepreneurs (pour le lancement d'un produit par exemple) ou des administrations. Les domaines couverts sont illimités : il s'agira aussi bien d'intentions de vote que de pratiques quotidiennes, d'appréciations sur une personnalité ou un évènement, de possessions d'objets, de goûts,... et ils se feront soit en relation de face à face (l'enquêteur fait remplir un questionnaire au sondé dans la rue ou chez lui), soit par téléphone, soit par courrier. Le sondage est

alors censé donner une «photographie» à un moment donné de l'opinion générale des Français (ou d'un groupe plus particulier), ou de leurs pratiques, sur un problème précis. Le sondage trouve alors sa place dans une société démocratique où l'on cherche le plus possible à tenir compte de l'avis du plus grand nombre.

### ***Principes***

Les sondages d'opinion de trois sortes. Dans le cas des «sondages aléatoires», on tire au hasard un nombre de personnes qu'on interrogera et les résultats seront représentatifs de la population de référence. C'est une pratique difficile à mettre en oeuvre car on ne dispose pas toujours d'un fichier de la population qu'on veut interroger et dans laquelle on fera un tirage au sort et c'est de plus assez coûteux. On peut aussi utiliser la technique des «quotas» qui consiste à constituer un échantillon représentatif de la population étudiée. Si on veut connaître l'avis des Français sur un problème, il faudra constituer un échantillon de 1000 personnes dont la structure sociale sera la même que celle des Français, même pourcentage d'ouvriers, de cadres, d'hommes et de femmes, de mariés et de célibataires... Enfin on peut constituer des «panels» c'est à dire un échantillon qui sera interrogé à périodes régulières. Cela permet, par exemple, de suivre l'évolution des intentions de vote à mesure qu'une campagne électorale se développe.

### ***Relever ce qui est dit mais ne pas «faire dire»***

#### ***Le choix des questions***

On peut choisir de faire des questions ouvertes : l'enquêté répondra comme il le veut à la question. Cela permet de repérer des nuances dans les opinions individuelles et de tenir compte de la diversité des avis mais c'est extrêmement lourd à utiliser par la suite. L'autre solution consiste à utiliser des «questions fermées» c'est à dire que pour chaque question on fournit un certain nombre de réponses possibles. L'analyse des résultats sera beaucoup plus simple que dans le cas des questions ouvertes mais on perd en nuances et, dans le pire des cas, on risque d'éliminer a priori des réponses qui seraient importantes pour l'analyse. Là aussi, il faut être conscient des limites de l'instrument. La technique statistique elle-même n'est pas contestable, en revanche des difficultés peuvent se poser à trois moments : durant la constitution du questionnaire, durant sa passation (c'est à dire

le moment où on interroge) et au moment de l'interprétation des résultats.

### ***Le choix des termes***

Un sondage suppose que chaque question sera comprise de la même manière par tout le monde et qu'on n'utilise pas de termes ambigus; la manière dont les questions sont posées peut aussi influencer la réponse, ainsi que l'ordre dans lequel les questions sont posées. La question, imaginaire et caricaturale, «Pensez-vous qu'il faille être plus sévère avec les criminels les plus dangereux?», contient tous ces défauts. Que veut dire le terme «criminel»? S'agit-il du crime dans sa définition la plus générale (manquement très grave à la morale ou à la loi), de la définition juridique du crime (vol à main armée, viol,...) ? Ou l'enquêté va-t-il penser simplement aux meurtres? Quelle image ce terme va-t-il faire apparaître chez l'enquêté : le petit délinquant? Le toxicomane? Le serial-killer? La validité des réponses sera bien sûr entachée par cette ambiguïté du terme. Mais il y a fort à parier que la majorité des enquêtés répondront positivement à cette question car elle est biaisée de deux manières : d'une part on a ajouté l'expression «les plus dangereux»; qui ne serait pas contre une répression accrue sur «les plus dangereux»? D'autre part, la formulation induit la réponse

### ***Les risques d'influence***

L'ordre des questions peut également influencer les enquêtés.

Si la question précédente suit une question sur le sentiment d'insécurité comme «Avez-vous le sentiment que les phénomènes de violence s'accroissent ces dernières années?» on risque fort de faire augmenter les réponses favorables à une sévérité accrue.

Durant la passation du questionnaire il y a également des risques d'influence de l'enquêteur sur l'enquêté. De plus l'enquête étant une pratique volontaire, certaines personnes refusent, pour diverses raisons, de participer aux sondages; donc, par définition, on ne connaît pas leur opinion et on ne sait pas qui elles sont.

### ***L'interprétation***

L'interprétation des réponses doit être faite avec mesure. Le sondage ne représente jamais qu'une photographie à un moment donné avec une marge d'erreur ( en général de + ou -2,5%). Dire que monsieur A obtiendrait aujourd'hui 51% des voix et mon-

sieur B 49% à une élection alors que celle-ci n'aura lieu que dans trois mois n'a aucune signification; d'abord parce que la marge d'erreur est telle que tout ce qu'on peut dire c'est que monsieur A aurait 90% de chances de se situer entre 53,5% et 48,5% des voix; ensuite parce que le sondage ne prévoit pas, il permet seulement de dire quelles sont les opinions des individus aujourd'hui et non ce qu'elles seront dans trois mois.

De plus, l'appellation commune de «sondages d'opinion» est quelque peu trompeuse; il vaudrait mieux parler de «sondage de déclaration d'opinion» car ce qu'on mesure, ce n'est ni l'opinion réelle des individus, ni leur pratique mais seulement ce qu'ils déclarent être leur opinion. On le sait, certaines opinions sont plus légitimes que d'autres : il est bien connu, par exemple, que les Français déclarent préférer telle émission littéraire télévisée alors qu'on sait que cette émission est assez peu regardée, beaucoup moins en tout cas qu'une émission de variétés. Ce problème de la dissimulation des opinions ou des pratiques réelles se retrouve souvent. On le voit notamment dans le domaine politique où les électeurs de certains partis hésitent à déclarer leurs intentions de vote (Front National, par exemple); dans ce cas, les résultats réels aux élections suivantes permettent d'avoir une idée de l'importance de cette dissimulation et de pratiquer un «redressement». Cependant, il y a des cas où ce redressement n'est guère possible : lorsqu'on interroge les Français sur leurs pratiques sexuelles, dans l'espoir d'améliorer la prévention contre le SIDA, on peut s'attendre à ce type de dissimulation sans avoir toujours les moyens de vérifier leur ampleur.

Enfin, les réponses n'ont pas la même signification selon que les individus sont ou non concernés par le problème posé. Les sondages conduisent ainsi certaines personnes à répondre à des questions auxquelles elles n'ont jamais réfléchi auparavant. Le sociologue Patrick Champagne (*Faire l'opinion*, éditions de Minuit, 1992) rapporte l'exemple suivant : en 1985, la SOFRES a posé la question «Vous savez que la France et l'Angleterre vont bientôt être reliées par un tunnel sous la Manche. Diriez-vous que les voies d'accès au tunnel et le creusement du tunnel représentent pour l'environnement un danger très important, pas très important ou pas important du tout?» On peut se douter que, d'une part, la majorité des Français n'ont pas les connaissances nécessaires pour répondre une telle question et que d'autre part, les riverains du tunnel auront probablement beaucoup plus réfléchi à cette question

que les habitants du Sud-Ouest qui n'y ont probablement jamais songé. Or, seulement 14 % des sondés ont déclaré ne pas avoir d'opinion à ce sujet; pourtant on peut douter de la solidité de la majorité des opinions émises.

### ***Entretiens qualitatifs***

#### *Dans quels cas sont-ils nécessaires?*

La pratique des sondages suppose que l'on sache a priori quelles sont les questions intéressantes à poser et que l'on connaisse donc la population interrogée. Dans le cas contraire, il peut être plus efficace d'interroger les individus de manière directive ou non directive. Comme cette technique d'entretien est indispensable quand le chercheur ne sait rien du groupe ou de la communauté qu'il étudie, on comprend que c'est un instrument souvent utilisé par les ethnologues, mais aussi, dès 1862 sous une forme atténuée, par Frédéric Le Play lorsqu'il étudie les ouvriers ou bien au début du XX<sup>ème</sup> siècle par Arnold Van Gennep lorsqu'il étudie les coutumes dans les campagnes françaises et, plus particulièrement en Savoie. Les sociologues contemporains peuvent aussi s'en servir pour l'étude d'une communauté qu'on ne connaît pas a priori : c'est le cas, par exemple, d'Howard Becker dans sa célèbre étude sur les fumeurs de Marijuana (Outsiders).

#### *Un exemple d'entretien*

L'extrait ci-dessous, emprunté à Françoise Battagliola (La fin du mariage? Syros Alternatif, 1988) montre clairement les apports des «entretiens» par rapport aux données statistiques ou aux sondages. Monique, 19 ans, est issue d'une famille ouvrière du Nord, région dans laquelle les femmes quittent leur emploi dès leur mariage. Le père, gendarme, en ascension sociale, domine la famille et régenté tout. Une fois mariée, Monique reproduira les habitudes acquises au cours de l'enfance et de l'adolescence.

« Avec notre père, on avait toujours quelque chose, une petite crainte, oui on avait toujours un peu peur de notre père, avec notre mère, non(...) Ma mère, pour les achats, il fallait mon père, oh la, la, il n'aurait pas fallu faire quelque chose sans mon père, oh non, elle n'aurait pas osé. Et moi, je suis un peu comme ça. Je me suis acheté un aspirateur, j'ai été embêtée de l'avoir acheté et je me suis fait un mauvais sang du

diable. Quand mon mari est rentré, je lui ai dit «écoute, tu ne vas pas me disputer, j'ai acheté ça». Il m'a dit «bon ce n'est pas trop cher, mais j'aime mieux que tu m'en parles avant».

On voit que le langage parlé a été fidèlement retranscrit car il peut être lui même source d'information sur le statut des interviewés. Une des consignes essentielles de l'entretien est de respecter l'interviewé : ne pas l'interrompre, ni le contredire, ne pas le diriger excessivement vers un sujet en particulier. C'est l'interviewé qui donnera, même à son insu, les informations pertinentes au chercheur. L'entretien peut constituer l'unique outil d'analyse d'un chercheur mais il peut aussi permettre d'élaborer un questionnaire pour un sondage ultérieur ou, à l'inverse, être utilisé de façon à approfondir les résultats d'un sondage antérieur.

#### *Une variante possible*

On peut aussi utiliser les entretiens dans le cadre de groupes. François Dubet (*Les lycéens*, 1991) a cherché à comprendre ce qu'est aujourd'hui un lycée, qui n'est pas seulement une structure administrative mais aussi un ensemble humain où se côtoient des personnels administratifs et d'entretien, des enseignants et des lycéens. En réunissant ces deux dernières catégories dans des groupes de discussion informels, le sociologue a pu faire apparaître des traits caractéristiques de trois grands types de lycée, lycées «traditionnels» de centre-ville, lycées de périphérie accueillant des générations de lycéens dont les parents n'avaient pas suivi d'études, Lycées d'Enseignement Professionnel. Le sociologue ne se contente pas ici d'enregistrer des propos des individus mais il prend une part active en interrogeant et en proposant des interprétations qui seront soumises au groupe. L'idée est ici qu'on ne s'adresse pas à des individus isolés mais à des groupes qui ont parfois besoin de faire un travail sur eux mêmes pour comprendre ce qu'ils sont et comment ils fonctionnent. Voici, un exemple de ce qui a pu être dégagé d'entretiens dans deux lycées professionnels avec une vingtaine d'élèves.

«En atelier, les relations avec les enseignants sont définies en termes de proximité et d'autonomie. *«Il y a de grandes différences, même des fois c'est pas des relations profs-élèves, dans l'atelier ils nous traitent comme des adultes»*. Les lycéens décrivent surtout des comportements physiques. L'enseignement général contraint les élèves à s'asseoir, à être silencieux, à écouter le

professeur et, «à force, on s'ennuie». (...) L'enseignement professionnel se distingue aussi, dit Frédéric, parce que l'auto-évaluation de l'élève y est plus aisée : «En atelier, c'est plus facile, on peut se juger nous mêmes, on peut voir directement la faute, on prend le pied à coulisse, on voit la faute. Tandis que, sur un devoir de maths ou de français, on voit pas la faute, c'est le prof qui nous juge.»(...) Dans l'enseignement général, l'élève doit accepter le langage de l'enseignant, en percer les mécanismes les plus fins et, «si tu comprends pas, soit tu le fais exprès, soit tu est irrécupérable». Ce n'est plus le cas en atelier où l'autonomie est plus grande. A l'idée que "ça dépend des profs" se substitue l'idée que "ça dépend de moi".»

Bien sûr, le faible effectif ayant participé à ces recherches ne permet pas de généraliser ces conclusions. Cependant, cela donne un certain nombre de pistes de recherche.

## OBSERVER DE L'INTÉRIEUR

Les sondages et les entretiens permettent de déterminer ce que déclarent les individus mais les déclarations d'opinions ou de comportements ne correspondent pas toujours aux opinions et comportements effectivement adoptés. Une solution consiste donc à vérifier par observation directe ce que font effectivement les individus. «L'observation participante», dont la paternité est en général attribuée à l'ethnologue Bronislaw Malinowski, consiste à s'immerger dans le groupe et participer à ses activités afin d'être accepté et, de l'intérieur, mieux l'observer. A titre d'exemple nous présenterons le travail du sociologue B. F. Whyte (*Street corner Society*).

### *La déviance, élément de contrôle social*

Bill Foot Whyte, sociologue américain, s'est installé en 1943 dans un quartier de Boston occupé par les communautés irlandaises et italiennes. En faisant connaissance d'un jeune Italien et en participant à sa vie dans la rue il a fait une description de cette vie de quartier et a pu montrer comment celle-ci s'organisait entre les bandes, les foyers, la police, les partis politiques et la pègre. Jusqu'à présent on avait tendance à décrire les quartiers populaires des villes américaines, notamment Chicago, en termes de «désorganisation». B.F. Whyte montrera que le développement d'une petite

délinquance et de certaines formes de corruption peut également prendre place comme élément régulateur de la vie sociale.

Un des apports importants de son travail a été par exemple de montrer qu'on ne pouvait pas comprendre la vie du quartier en se référant simplement à la loi et au respect de la loi; l'ensemble social que constitue le quartier ne peut subsister que parce qu'il y a une loi à respecter mais aussi parce qu'il y a des transgressions de cette loi et des réactions diverses des policiers qui, selon les cas, puniront cette transgression ou fermeront les yeux. Ainsi le quartier vit largement de «loteries» interdites, mais reconnues par les Italiens; l'organisation de ces loteries est poussée : chaque «racketteur» a des «collecteurs», qui rabattent les joueurs, et chaque collecteur a lui même d'autres «collecteurs» en un système semblable à la soustraitance industrielle. Les racketteurs ont un rôle essentiel dans le quartier : par leurs dépenses ils soutiennent l'activité des commerçants du quartier; ils repoussent la concurrence extérieure, fournissent du travail aux habitants, des capitaux aux entreprises et participent au développement des relations sociales dans le quartier. Les relations avec la police, quant à elles, sont ambiguës : officiellement les policiers combattent les jeux clandestins mais en pratique ils sont souvent tolérants, soit pour des raisons pécuniaires (pots-de-vin), soit parce qu'ayant grandi dans le même quartier, ils ont des liens personnels avec les racketteurs, soit, enfin, parce qu'ils savent que l'activité de jeu est régulatrice. Dans ce contexte le policier intransigeant, décidé à appliquer la loi, apparaît comme un «gêneur» pour le bon fonctionnement du quartier mais en même temps on a besoin de lui car il sert de «vitrine» quand l'opinion publique veut savoir où passe l'argent des impôts et si la sécurité est maintenue dans ces quartiers. La police a donc un double rôle : vis à vis de l'opinion publique elle combat les délits (tripots et jeux clandestins); pour les gens du quartier elle permet d'aplanir les conflits et d'éviter les difficultés. Un tel fonctionnement social, subtil et ambiguë, n'aurait certainement pas pu être mis en évidence par l'analyse de données statistiques ou par une approche déductive.

### ***Le risque d'être trompé***

Ces méthodes ne sont pas sans poser problème : l'observation participante demande une immersion longue dans le mi-

lieu que l'on veut observer mais l'enquêteur de terrain est parfois mal perçu par la population qu'il cherche à étudier. C'est ce que montre par exemple Edgar Morin lorsqu'en 1965, il cherche à comprendre comment la «modernité» pénètre un Mage breton, Plozevet. Ainsi les habitants de la commune se méfiaient des enquêteurs car ceux-ci arrivaient avec des voitures appartenant à l'administration. Ignorant l'existence de la profession de sociologue (nous sommes en 1965), les habitants s'imaginèrent qu'il s'agissait d'agents de l'administration chargés de les surveiller et de savoir ce qu'ils pensent. Face à ces étrangers les enquêtés se «mettent en scène» : ainsi un villageois se mit à boire son vin du matin dans un bol, et non plus dans un verre, afin de cacher ce qui pouvait apparaître comme une habitude répréhensible. A l'inverse, au cours d'une enquête faite quelques années auparavant, une femme accepta d'être filmée en train de servir une bouillie, qu'on ne mange plus depuis longtemps, sur une table où étaient disposés ses plus beaux couverts de fête. L'image était donc à l'inverse de la réalité et la présentation de la bouillie provoqua la colère des villageois, inquiets qu'on puisse présenter une telle image d'eux à l'extérieur. («Quand même ils ne vont pas montrer ça ailleurs! On ne mange plus comme ça ici!» entend-on).

### 3

## **Complémentarité et liberté des méthodes**

Il y eut longtemps une «querelle des méthodes» : quelle est la méthode la mieux adaptée à la compréhension du social? Faut-il développer des approches inductives ou déductives? Quantitatives ou qualitatives? Fondées sur la mise en place de questionnaires pré-codés ou sur l'observation? De plus en plus on s'accorde à dire aujourd'hui qu'il n'y a pas une bonne méthode mais que toutes ces méthodes ont leurs limites et qu'il convient de les utiliser correctement dans leur domaine de validité en tenant compte du type de problèmes qu'on cherche à résoudre

## INDUCTION ET DÉDUCTION SONT LIÉES

Opposer induction et déduction constitue un faux débat. Certes les chercheurs privilégient une approche plutôt qu'une autre mais les deux sont indissociablement liées. L'approche déductive consistant à prendre une ou quelques hypothèses de base, il est clair que ces hypothèses ne tombent pas du ciel mais proviennent de l'observation. Si, par exemple, on estime que la recherche du profit maximum est ce qui motive l'entrepreneur capitaliste c'est probablement parce qu'on a observé que de toutes les motivations possibles c'est sans doute celle qui a le plus de poids.

De même, nous avons vu que l'observation, à la base de l'induction, suppose qu'on sélectionne les caractéristiques pertinentes. Sur quelles bases fait-on cette sélection si ce n'est sur une hypothèse posée a priori? Par exemple, si on cherche à analyser l'évolution des rapports de pouvoir entre hommes et femmes on recherchera des statistiques sur leurs activités professionnelles et leurs revenus moyens mais on délaissera probablement les données sur leur pratique religieuse parce qu'on estime que le revenu peut être un élément de pouvoir et d'autonomie des individus mais pas la fréquentation de l'Eglise (qui aurait pu l'être dans d'autres sociétés ou en d'autres temps).

De cela, il ne faudrait pas tirer qu'une approche déductive n'est pas utile. Il faut veiller à la confronter aux faits observés, et si déduction et faits ne coïncident pas cela ne veut pas dire que les explications précédentes ne sont pas bonnes mais qu'il doit exister un autre facteur dont on n'avait jusqu'à présent pas tenu compte. Ceci nous amène à deux conclusions : d'abord que les deux approches, déduction et induction, sont toutes deux nécessaires. Ensuite, qu'une erreur (due à une déduction ou à une induction) ne signifie pas forcément un échec de l'analyse mais permet au contraire d'avancer dans les explications. L'erreur est, elle aussi, parfois nécessaire.

## DES MÉTHODES QUI PEUVENT ÊTRE COMPLÉMENTAIRES

En 1931, le sociologue Paul Lazarsfeld et son équipe décident d'aller étudier les effets du chômage sur une petite ville, Marienthal, dans laquelle la plupart des hommes sont touchés par ce fléau. Ils cherchent à en déterminer les effets économi-

ques, sociaux, culturels mais aussi psychologiques. Pour cela ils useront de toutes les sources et méthodes possibles : ils auront recours à l'histoire du village et à des statistiques officielles; ils distribueront fiches et questionnaires aux habitants; visiteront les maisons et établiront des biographies de certains habitants; ils feront des inventaires des repas et utiliseront des statistiques diverses (inscriptions à la bibliothèque, aux partis politiques, coopératives,...); ils feront écrire des rédactions aux enfants des écoles; ils demanderont aux hommes et aux femmes d'établir des « budgets-temps », c'est à dire d'inscrire ce qu'ils font au cours de la journée, ce qui permettra de voir que la vie des femmes est structurée par les tâches ménagères et les soins donnés aux enfants alors que, par exemple, un homme au chômage pourra inscrire : « 10 H-11 H : debout au coin de la maison » (*Marienthal*, éd. de Minuit, p. 108); ils useront également de méthodes d'observation surprenantes en chronométrant discrètement les hommes qui se promènent dans la rue principale du village afin de déterminer leur « gestion » du temps. Les résultats sont parlants : plus de la moitié des hommes (les seuls touchés par le chômage) s'arrêtent trois fois ou plus au cours de leur déambulation, pour parler, rêver,..., alors que cela concerne moins de 10 % des femmes. Parmi les personnes qui parcourent les 300 mètres de l'avenue principale sans s'arrêter, près de 60 % des hommes vont à 3 kilomètres par heure alors qu'une proportion équivalente de femmes marchent à 5 kilomètres / heure ou plus. Ce type d'observation peut surprendre mais est précieux car il permet de montrer que le temps libéré des chômeurs n'est pas un temps « libre » mais un temps vide délié de toute contrainte ou stimulation sociale. L'équipe de Lazarsfeld va également s'intégrer au village et participer à ses activités en organisant une distribution de vêtements, des cours de coiffure ou de gymnastique,...

#### 4

### Un fait est-il un fait ?

Il apparaît maintenant clairement qu'il est difficile de tirer une conclusion simplement à partir de l'observation des faits. De nombreuses méthodes et une grande prudence sont nécessaires. Ce-

pendant les premiers problèmes auxquels l'observateur est confrontés sont antérieurs à celui des méthodes. En effet, la notion de «fait» qui semble a priori ne pas poser de problèmes est souvent délicate à cerner. Il ne s'agit pas de dire qu'il n'existe pas de fait: une guerre, un meurtre, un mariage sont bien entendu des faits mais la connaissance d'un phénomène suppose deux choses : son existence elle-même et la manière dont nous le percevons.

Le premier problème qui se pose est celui du choix. Qu'on travaille dans le domaine de l'Histoire, de l'économie ou de la sociologie, on se trouve toujours confronté au problème que les faits sont innombrables et qu'on est obligé d'opérer une sélection parmi eux. Mais sur quelle base sélectionne-t-on? Qu'est ce qui fait qu'un fait sera important et méritera d'être retenu alors qu'on rejettera tel autre fait?

Le deuxième problème est celui de l'interprétation du fait et de l'action qui le sous-tend. Le philosophe Georg Simmel s'est penché sur ce problème dans son ouvrage *Problèmes de la philosophie de l'Histoire*. Comment peut-on interpréter l'acte d'un personnage historique? Bien souvent on le fera en fonction de sa psychologie ou de son caractère supposé. Mais comment connaît-on son caractère si ce n'est en le déduisant de ses différentes actions? Encore une fois c'est un problème auquel nous sommes quotidiennement confrontés. Imaginons qu'une personne que je connais peu repose violemment un objet sur une table; je pourrais interpréter son geste selon deux hypothèses : soit il s'agit d'une maladresse, soit il s'agit d'un effet de sa nervosité habituelle. Mais d'où pourrait me venir l'idée que cette personne est nerveuse? De ses gestes précédents et, par exemple, du fait qu'elle a déjà eu des gestes brusques. Nous le voyons nous tirons une conclusion du caractère à partir de l'observation d'un geste et nous interprétons ce geste à partir de suppositions sur le caractère.

Par ailleurs un fait ne peut jamais se comprendre seul; il est nécessaire de tenir compte du contexte dans lequel il s'est produit et la question qui se pose est de savoir si on a retenu tous les éléments pertinents permettant de connaître correctement ce contexte. Enfin la connaissance d'un fait suppose un regard. Mais d'où regarde-t-on ce fait? Le problème est commun et concerne des choses aussi simples qu'un objet. On aurait, par exemple, bien du mal à reconnaître une personne sur une photo si elle est présentée à la fois de face, de dos, d'en haut et sous chacun de ses profils. L'excès d'informations rendra la reconnaissance im-

possible. Un ou quelques points de vue suffiraient donc à reconnaître l'objet mais tous ne sont pas également valables : ainsi on est habitué à reconnaître un objet aussi courant qu'un marteau si on le présente sous un de ses côtés; en revanche, on a le plus grand mal à le reconnaître sous n'importe lequel des autres points de vue (vu de haut, de dessous ou «de face»). Le point de vue adopté est donc en partie matière à convention mais n'y a pas pour autant qu'un seul point de vue valable : tout dépend de l'objectif de recherche. Ce qui existe dans le cas d'un objet sera vrai a fortiori pour l'observation d'un fait beaucoup plus ambiguë.

Ainsi, si on pose le problème de l'exclusion, on peut dire que le développement des phénomènes d'exclusion dans notre société est un fait incontestable. Mais dès qu'on veut aller plus loin se pose le problème de la détermination de ce fait. Qu'est ce qu'un exclu? Quelqu'un qui n'est plus intégré dans la société dira-t-on. Mais qu'est ce que la société (vaste programme que nous allons éviter)? On peut dire plus simplement qu'il n'entretient plus de liens avec le monde du travail. Mais s'il garde des liens avec sa famille et ses amis, parle-t-on d'exclusion ou non? Et à partir de quel degré de lien avec la famille passe-t-on de la situation d'intégré à la situation d'exclu? Comment va-t-on déterminer l'importance des liens familiaux et amicaux? Par ailleurs l'exclu est pauvre. Mais à partir de quel seuil distingue-t-on les pauvres des non pauvres?

On voit à partir de cet exemple que le fait «croissance de l'exclusion n'est pas simple à déterminer. Il ne s'agit pas là d'un plaisir à couper les cheveux en quatre mais d'une nécessité. Si on veut lutter contre l'exclusion, il faut avant tout compter le nombre d'exclus et les connaître mais pour faire cela il faut trouver des critères généraux applicables à tout le monde, d'où la nécessité de se poser toutes ces questions. On pourrait arguer que ces problèmes de définition sont dus au caractère particulier de l'exclusion; il n'en est rien! Les mêmes problèmes se poseront dès lors qu'on voudra savoir ce qu'est un jeune, une personne âgée, un chômeur,...

Ainsi l'objet sociologique, c'est à dire le fait ou le phénomène qu'on étudie, n'est pas un objet qui nous est donné mais un objet qui est construit par le chercheur et par l'observateur. On voit donc qu'il est difficile de déterminer la réalité (la consistance d'un fait). Dans ces conditions, peut on aller plus loin? Est il possible, par exemple, de parler de lois en économie et en

sociologie comme on parle de lois en physique? Deux positions extrêmes coexistent, la première consiste à dire qu'une loi s'impose en tout temps et en tout lieu; pour d'autres, l'incertitude des résultats interdirait de parler de loi

La réalité se situe entre ces deux extrêmes et on peut concevoir une loi de deux manières. Une loi peut être une tendance forte: on constatera qu'un événement, ou une tendance, A entraînera ou accompagnera un événement, ou une tendance, B dans la majorité des cas. La "loi d'Engel", l'augmentation du niveau de vie entraîne une transformation de la structure de consommation, en est un exemple typique. La loi recouvre ici une observation

Une loi peut être aussi conditionnelle et ne sera vérifiée que sous des conditions précises. Ce sera par exemple la loi de l'offre et de la demande aboutissant à un équilibre de marché ou la "baisse tendancielle du taux de profit". Ici, on peut mettre en évidence les conditions nécessaires pour que les résultats attendus apparaissent mais il n'est pas certain qu'on observe toujours ces résultats.

# 3

Qu'appelons-  
nous  
"société" ?

Dans la première partie, nous avons montré avec quel regard il fallait aborder l'analyse de la société. Pour regarder correctement, il faut des instruments adéquats, des lunettes de vue, astronomiques ou un microscope : c'est le problème des méthodes que nous avons traité dans la seconde partie. Ces méthodes ont servi, dès le XIX<sup>ème</sup> siècle, à analyser les grands défis auxquels ont été confrontées les sociétés d'alors et, particulièrement, à comprendre comment, dans ces conditions, on a pu avoir des hommes à la fois libres et capables de vivre ensemble et des sociétés capables de changer tout en restant cohésives

# 1

## **Une question centrale, comment vivre ensemble**

Le XIX<sup>ème</sup> siècle a été un moment majeur dans la constitution des sciences sociales. Certes, les hommes s'étaient depuis longtemps intéressés à l'organisation de leur vie en société mais cela avait la plupart du temps pris la forme de réflexions cherchant à déterminer la constitution idéale de la société. Le XIX<sup>ème</sup> siècle va quelque peu remettre en cause cette vision car il apparaît que l'évolution des phénomènes sociaux échappe en partie à la volonté des individus et qu'il faut tenir compte des hommes tels qu'ils sont et non tels qu'on voudrait qu'ils soient : ainsi, malgré la proclamation de l'abolition des privilèges, les inégalités transférables de génération en génération se développent sous d'autres formes, celles des classes sociales. De là naît l'intuition première des sociologues selon laquelle si on veut améliorer l'état de la société, il faut d'abord comprendre comment elle se transforme. L'observation doit donc prendre le pas sur la méditation, et le recours aux comparaisons historiques et géographiques seront les premiers instruments utilisés par cette nouvelle science qui se tournera plus tard vers d'autres outils.

A l'origine de ces intuitions on trouve les profondes transformations que connaît l'Europe à cette époque : forte croissance démographique, urbanisation, essor des valeurs issues de la Révolution française, révolution industrielle s'accompagnant de l'essor du marché et d'une monétarisation croissante de l'économie... Les sociologues importants de l'époque ont cherché à expliquer le sens de ces transformations, selon des problématiques et des méthodes qui leur sont propres et qui dépendent autant de leur histoire personnelle que du contexte dans lequel ils travaillent. Tous ont vu les apports

## *78 qu'appelons-nous société ?*

positifs de cette nouvelle société mais tous ont vu également les dangers qui lui sont associés (l'anomie pour Durkheim, le désenchantement du monde pour Weber, la tragédie de la culture pour Simmel,...).

Nous ferons une place particulière aux propos d'un sociologue contemporain, Norbert Elias, qui met l'accent sur le., difficultés liées à l'essor de la division sociale du travail; reprenant une idée ancienne, il nous rappelle que la division du travail fait que l'individu s'éloigne des résultats de son action, un peu, dit-il, comme si deux équipes de mille personnes s'opposaient dans une partie d'échecs; chaque individu ne jouerait qu'une fois sur mille et serait incapable d'élaborer une stratégie globale, pourtant il émergerait une action d'en semble qui serait le résultat de l'action de tous mais qui ne serait le produit de personne en particulier. Ce sentiment d'être loin des résultats de notre action différencie nettement les sociétés modernes des communautés.

La division du travail a alors deux résultats essentiels accroître la production de biens et services disponibles et rendre les individus dépendants les uns et des autres; mais, ainsi que le rappelle N. Elias, à mesure que les hommes surmontent les obstacles que dresse la nature et satisfont de mieux en mieux leurs besoins, ils s'aperçoivent que la question de l'établissement de relations sociales stables devient essentielle, alors que le problème de la survie a longtemps été le problème numéro un, il laisse place depuis le XIX<sup>ème</sup> siècle au problème de la relation avec les autres, problème sociologique par excellence. A cette question, les sociologues ont répondu de manières diverses selon trois directions : pour les uns, l'individu s'intègre à une société déjà constituée, pour les autres l'individu est capable d'exercer sa liberté malgré la présence de la société, pour d'autres, enfin, la société est le résultat improbable des multiples interactions que les hommes entretiennent.

## 2

### **L'individu, produit du collectif les analyses holistes**

Le terme «holisme» désigne le fait qu'on considère que l'individu est d'abord soumis à son environnement, qu'il s'agisse des autres individus (groupe, classe sociale,...), des institutions (Etat, école,...) ou de ce qui lui est transmis par l'éducation et la socialisation (savoir-vivre, valeurs,...). La première réponse qui apparaît donc est de considérer que l'individu est «contraint» par des éléments extérieurs qui lui imposent des normes, valeurs ou modes de conduite

#### LE FAIT SOCIAL ET LA CONTRAINTE SOCIALE

Pour Durkheim, l'objet même de la sociologie est le fait social qui se reconnaît à la contrainte qu'il exerce sur l'individu. Il entend par là que même si ce dernier est formellement libre de ses actes et ses comportements, cette liberté sera limitée. Limitée, bien sûr, par les lois et règlements, également par la civilité et les règles de politesse. Dans le cas des petits groupes, elle est pareillement limitée : je peux me comporter comme je l'entends dans un groupe de camarades mais je risque fort de m'attirer des regards désobligeants, des moqueries, et, au final, d'être fui. Mais il faut aller plus loin : c'est la situation sociale elle-même qui limite cette liberté. Ainsi «je ne suis pas obligé de parler français avec mes compatriotes, ni d'employer les monnaies légales; mais il est impossible que je fasse autrement» (Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*). En effet je peux parfaitement décider de parler en anglais au milieu de mes camarades mais je risque, soit de ne pas être compris, soit de passer pour quelqu'un de pédant.

Enfin, il n'y a même pas besoin de la coercition de l'entourage pour m'empêcher de faire certaines actions. Certains comportements nous dégoûtent tellement que nous ne les envisageons même pas : même si nous sommes seuls nous ne pourrions pas satisfaire nos besoins n'importe où; pourtant «pendant longtemps (...) personne ne se prive d'uriner dans les escaliers, les coins de chambre, contre les tapisseries et les murs d'un château si l'envie lui en prend». C'est ce que nous rapporte Norbert Elias des

moeurs antérieures au XVI<sup>ème</sup> siècle. Il ne convient donc pas de supposer que ces dégoûts sont naturels et nous sont donnés par notre constitution; ils proviennent de notre éducation et du fait que nous avons intériorisé ce qui nous semble appréciable et ce qui nous semble dégoûtant. Les pratiques culinaires nous donnent de multiples exemples de ce type : si nous nous refusons à manger des insectes ou des limaces, ce n'est nullement une donnée naturelle puisque les Français sont presque universellement regardés avec dégoût en tant que «mangeurs de grenouilles et d'escargots». L'individu est donc un produit de la société c'est à dire qu'il est largement façonné par la socialisation effectuée par le ou les groupes auxquels il appartient mais aussi par des institutions tels que l'Etat ou l'école ainsi que la division du travail qui s'instaure dans les sociétés modernes et qui est, d'après Durkheim, à l'origine de l'individualisme. Donc, même l'individualisme est un produit de la société.

### **LA SOCIÉTÉ COMME INTÉGRATION DES SYSTÈMES DE RÔLES ET DE STATUTS**

L'intériorisation des normes et des règles, ce qu'on appelle la «socialisation» est donc à la source de la cohésion sociale. Mais les règles que l'on intègre ne sont pas seulement les règles générales valables pour tous, les règles relatives au code pénal qui interdisent le vol et l'homicide, par exemple, mais également les règles de politesse qui garantissent que les hommes peuvent entrer en contact les uns avec les autres. Il existe aussi des règles relatives à chacun : même si nous sommes soumis aux mêmes règles de politesse et de comportements, nous savons qu'il existera des variations selon notre âge, notre sexe, notre position sociale,...par exemple, les marques de politesse attendues d'un adulte ne sont pas tout à fait les mêmes que celles qu'on réclame à un enfant. Ou bien, et on peut le regretter, une plaisanterie grivoise sera mieux reçue si elle est faite par un homme que par une femme. On peut dire ainsi que nos diverses positions sociales impliquent des normes de comportement spécifiques; on parle alors de «rôles sociaux». Mais si notre position sociale implique que nous ayons certains comportements, elle nous donne aussi le droit d'exiger un certain comportement à notre égard de la part des autres.

Ainsi si un professeur a pour rôle d'enseigner et d'adopter un ensemble d'attitudes spécifiques du professeur, il est en droit d'attendre de ses élèves un certain comportement (obéissance,...). Ce qu'il est en droit d'attendre est déterminé par son statut, qui apparaît comme l'autre face du rôle. Comme un seul individu peut tenir un ensemble de rôles, il peut avoir aussi un ensemble de statuts attachés à toutes ses positions sociales dans le cadre de sa profession, en tant que père, chef de famille, ami,...

Cependant un statut ne lui permettra pas de réclamer un seul et même comportement de la part de ses divers interlocuteurs : le professeur ne pourra pas exiger de son proviseur ou des parents d'élèves ce qu'il peut exiger des élèves. On le voit, les rôles et les statuts ne sont pas relatifs à une position sociale mais à nos interlocuteurs dans le cadre de cette position sociale. Si le rôle social est assimilable à son équivalent théâtral, alors il faut rappeler qu'on joue toujours un rôle pour un public (qui est ici l'interlocuteur).

Mais, on le voit, dans cette perspective la société est toujours dominante : c'est elle qui donne aux individus leurs rôles et leurs statuts. Je ne choisis pas d'être homme ou femme, enfant ou adulte et je subis les rôles et statuts qui sont attachés à ces positions. Certes je peux choisir d'être enseignant ou ingénieur mais, une fois ce choix fait, mes possibilités de comportement sont largement limitées par le rôle que je dois tenir en tant que professeur ou qu'ingénieur.

Dans cette optique une société correspond à un ensemble structuré de rôles et de statuts qui ne sont pas en contradiction (ou dont les contradictions ne posent pas de problèmes majeurs). Ainsi les rôles d'homme, de père de famille, de chef d'entreprise pourront être convergents et cohérents dans certaines sociétés.

## LA SOCIÉTÉ COMME SYSTÈME DE VALEURS

### ***Que sont les valeurs ?***

Au delà des normes, des rôles et des comportements, nous avons un ensemble de valeurs. Cette dernière notion est familière à tout un chacun mais est excessivement difficile à définir. On peut dire que les valeurs regroupent «l'ensemble des idéaux qui, attribués à un individu, le rendent meilleur ou plus désirable aux yeux des membres de son groupe ou de sa société». Cette définition un

## 82 *qu'appelons-nous société ?*

peu compliquée permet simplement de dire que des traits tels que le sens de la solidarité, le sens de l'initiative, la discipline,... font partie des valeurs. Selon cette définition, on retient comme valeurs des idées et des idéaux; un sociologue propose une autre définition selon laquelle les valeurs «relèvent de la définition sociale du bien et du mal». Dans ce cas on pourra regrouper dans le cadre des valeurs les «qualités» citées plus haut mais également les croyances et les opinions. Mais ces idéaux ne peuvent exister concrètement dans la réalité qu'en se matérialisant dans des individus et des institutions, ce qui amène parfois à des confusions. Ainsi, chaque sondage nous révèle que, pour les Français, la famille est la valeur la plus importante. C'est sans doute se tromper sur les mots : la famille peut être une institution, un groupe ou un réseau de relations (dans le cas de la parentèle) mais elle n'est pas en elle-même une valeur. En revanche on peut accepter le fait que la famille, telle que nous la connaissons ou telle que nous la désirons, est porteuse de valeurs car c'est là que se manifesteront le mieux les comportements d'affection, de soutien, de solidarité, ...Cependant il n'est pas dit que la famille porte toujours ce type de valeurs : on peut prendre pour exemple l'anecdote que nous rapporte Colin Turnbull sur une tribu africaine, les Iks. Les Iks sont une société composée de 2000 chasseurs vivant dans le Nord Ouest de l'Ouganda, mais une société en apparente décomposition depuis qu'ils ont été chassés de leur territoire transformé en parc national. Dans ces familles, Turnbull n'a décelé aucun signe de tendresse : les enfants sont laissés à eux mêmes dès l'âge de trois ans, les vieillards ne sont pas nourris car ce serait gâcher de la nourriture que de la donner à une personne proche de la mort et les pères enterrent leurs fils en cachette pour ne pas avoir à payer de repas de fête au reste du village.

Il est certain qu'une société ne peut exister sans qu'il y ait de valeurs qui guident plus ou moins les comportements des individus, il est également bien connu que ces valeurs peuvent fortement différer d'une société à l'autre. Ainsi Jean Stoetzel rapporte qu'un indien Crow ne sera jamais aussi heureux que s'il a un fils désobéissant, car cette désobéissance traduit le fait que ce fils aura certainement les qualités nécessaires pour faire un bon guerrier.

### ***L'influence des valeurs***

En 1982, est sorti un ouvrage, *Politique d'éducation et organisation industrielle en France et en Allemagne*, écrit par trois auteurs, Maurice, Sylvestre et Sellier, qui cherchent à déterminer si les différences de réussite économique de la France et de la R.F.A. ne s'expliquent que par des différences de politique économique. Enquêtant sur la structure industrielle ils dégagent les grandes lignes suivantes : les ouvriers allemands sont globalement mieux payés et travaillent un peu moins que les ouvriers français et pourtant les résultats économiques allemands sont nettement meilleurs. On peut attribuer cela au fait que les ouvriers allemands sont, en moyenne, plus qualifiés que les ouvriers français et cela a trois conséquences fondamentales. Premièrement cela entraîne une productivité plus grande, ce qui a évidemment un effet sur les coûts de production. Par ailleurs, les ouvriers étant plus qualifiés peuvent être plus autonomes dans leur travail, le contrôle sera moins prégnant, cela implique donc une moindre présence de l'encadrement; de fait, il y avait en moyenne, et en proportion, deux fois moins de cadres en Allemagne de l'Ouest qu'en France. Le recrutement des cadres avait également son importance : en Allemagne, la proportion de personnels de l'encadrement issus des groupes ouvriers était beaucoup plus forte qu'en France; la compétence des cadres y est donc plus reconnue par les ouvriers qu'en France (où les cadres sont essentiellement issus de l'enseignement supérieur). Il y a donc en France une coupure entre les cadres et les ouvriers caractéristique de ce pays et plus forte qu'ailleurs; cette coupure est matérialisée par une différence entre les salaires ouvriers et les salaires des cadres plus forte qu'en Allemagne. Au total, et en négligeant d'autres différences importantes, les moindres performances françaises de l'époque viendraient d'une faible qualification ouvrière, d'un surencadrement et d'un coût salarial des cadres élevé. L'origine de ces spécificités françaises est à rechercher dans le cadre scolaire et dans la culture dominante. En France, le travail industriel, et notamment ouvrier, est traditionnellement plus méprisé qu'en Allemagne, si bien que s'engager dans des études menant à ce travail (C.A.P.) est perçu comme un échec et n'attire pas d'éléments motivés. De plus, la tendance française est à recruter les cadres, et notamment les dirigeants, directement à la sortie des grandes écoles, et ce au détriment de la promotion interne. Nous retrouvons bien l'influence primordiale de variables culturelles.

Philippe D'Iribarne (" La logique de l'honneur " - 1989 - Seuil) montre que les entreprises ont des principes de fonctionnement différents selon les pays, différences liées à leur culture et leur histoire particulière. Ainsi les Etats-Unis sont marqués par le principe du " Contrat " liant des hommes formellement libres et égaux -du moins perçus comme tels, même sil y a des situations d'inégalité - principe venant directement des premiers immigrants protestants. Aux Pays-Bas, on cherche avant tout la conciliation et la concertation et on accepte mal ce qui ressemble à une pression, formelle ou informelle. En France, les relations dans l'entreprise sont fortement marquées par le respect du statut, de la place qu'on occupe et de l'honneur qui lui est associé. On reconnaît volontiers l'autorité du chef tant que celui ci ne demande rien " qui rabaisse ".

#### LA SOCIÉTÉ, UN ENSEMBLE HOMOGÈNE

Il est donc possible de percevoir la société comme un ensemble homogène et structuré; de nombreuses approches ont été dans ce sens dont nous verrons deux variantes, le fonctionnalisme et le structuralisme.

##### *Le fonctionnalisme*

Une fonction désignera ce qu'un élément apporte à l'ensemble (groupe, société), de la même manière qu'un organe a une fonction dans l'ensemble du corps humain. On pourra ainsi parler des fonctions de l'Etat (édicter des lois, assurer l'ordre public,...), de la famille (assurer la reproduction, la socialisation des enfants,...), d'un individu dans le cadre de sa profession (l'enseignement pour un professeur),...Ainsi, ces diverses fonctions assureront l'unité de l'ensemble et l'intégration des éléments dans cet ensemble. Il faut cependant se méfier de ce qui n'est qu'une analogie et rappeler que pour comprendre la présence d'un élément il ne suffit pas de connaître sa fonction, il faut aussi connaître les causes de son apparition. Cependant, on peut, dans cette perspective, comprendre la disparition de certaines institutions dès lors qu'elles n'assument plus de fonctions claires. Par exemple, les fiançailles avaient pour fonction de permettre aux futurs mariés de se fréquenter dans une société où les relations entre jeunes gens en dehors du mariage devaient être fortement contrô-

lées; a contrario, les fiançailles n'ont plus souvent lieu d'être à l'heure actuelle (à moins qu'elles n'assument de nouvelles fonctions).

### ***Les structures inconscientes de la société***

L'approche structuraliste, empruntée à la linguistique, nous vient de l'ethnologie et a été parfois adoptée dans certaines recherches sociologiques. Pour son représentant principal, Claude Lévi-Strauss, un des problèmes essentiels qui se pose à l'analyse (les sociétés traditionnelles c'est l'absence de données écrites qui permettraient de connaître leur histoire. Car, contrairement à ce qui est parfois dit, il ne s'agit pas en général de sociétés «sans histoire» mais de sociétés dont les changements se font lentement. Les seules sources dont disposent les ethnologues sont les sources orales (contes, chants, mythes,...) et ce que veulent bien (lire les informateurs. Or, ce que disent des individus de leur propre société ne correspond pas toujours à ce qu'est réellement cette société mais à la représentation qu'ils s'en font. Le rôle de l'ethnologue consiste donc en premier lieu à dégager la «réalité cachée» de chaque société. En deuxième lieu, Lévi-Strauss cherche à montrer qu'il existe une unité du genre humain par-delà les différences de culture et de coutumes. Il cherche à retrouver les «ressemblances dans les différences». Comment résoudre cette contradiction apparente? L'idée est que les éléments culturels ne sont pas en nombre infini mais que leur combinaison peut donner lieu à une variété extrême de cas, de même qu'avec douze notes de musique on peut créer une infinité de mélodies. Alors un élément n'a pas de sens en lui-même, de même qu'une note ne signifie rien si elle est extraite de sa mélodie ou qu'un mot ne prend sa signification qu'au sein d'une phrase, par rapport aux autres mots et à sa place dans la phrase.

La démarche sera la même avec les éléments culturels : toutes les sociétés ont à leur disposition un «vocabulaire» ou une «gamme» d'éléments culturels mais toutes ces sociétés procéderont à des agencements divers. Voyons comment on peut de cette manière analyser quelques problèmes liés aux règles de parenté. Lévi-Strauss essaie par exemple de résoudre un problème qui avait déjà été soulevé par l'anthropologue britannique Radcliffe-Brown; dans toutes les sociétés les relations entre personnes apparentées sont marquées par des sentiments dominants : ainsi, dans nos sociétés, le respect à l'égard du père est la tendance

dominante ainsi que la relation d'égal à égal à l'égard du frère. Or les ethnologues savent depuis longtemps que ces attitudes à l'égard d'un apparenté ne sont pas les mêmes d'une société à l'autre mais ils savent également que la distribution ne se fait pas au hasard et qu'il y a une logique dans toutes ces distributions. Lévi-Strauss montre qu'il faut prendre en considération quatre couples de relations : entre mari et femme, entre père et fils, entre la mère et son frère et enfin entre oncle maternel et neveu (appelée relation «avunculaire» et qui a une importance particulière). Si on marque d'un signe «+» les relations d'affection ou de confiance et d'un signe «-» les relations distantes ou d'autorité, voire de rejet, on se rend compte que l'ensemble des quatre couples de relations forment un système stable. Ainsi chez les «Trobriands», étudiés par Malinowski, les relations entre père et fils et entre mari et femme sont familières (signe «+») alors que les relations entre la mère et son frère ainsi que celles qui unissent l'oncle maternel et le neveu sont empreintes de distance. Chez les indigènes du lac Kutubu, en Nouvelle-Guinée, il y a des relations de confiance entre le père et le fils ainsi qu'entre la mère et son frère, d'une part, mais de défiance entre le mari et la femme ainsi qu'entre le neveu et son oncle maternel. Dans tous ces cas, il peut y avoir des relations différentes d'une société à l'autre mais on retrouvera deux relations de confiance et deux relations de défiance. D'où, sous les différences qu'avait perçues de nombreux ethnologues, on trouve une ressemblance dans l'organisation des systèmes de parenté; c'est ce qui fait dire à Lévi-Strauss qu'il y a une universalité de l'esprit humain.

Cette démarche fait partie des approches holistes dans la mesure où elle oblige à considérer que les hommes sont inconscients de la réalité des structures de leur société et elle est donc particulièrement adaptée aux cas où on manque de sources écrites et historiques.

### 3 La crise et le changement

#### DÉSORGANISATIONS, DYSFONCTIONS, ANOMIE

Dans ces diverses analyses holistes, la société est vue comme un ensemble intégré. Dès lors, une remise en cause des **facteurs**

d'intégration sera une source de désorganisation sociale, de crise ou «d'anomie». Ce peut être le fait que les grandes institutions (elles que l'Etat, l'école, l'armée n'assument plus leur fonction traditionnelle d'intégration; c'est, bien sûr, aussi le fait que le chômage de masse participe au développement de l'exclusion. Mais ce peut être également dû au fait que les sociétés modernes étant caractérisées par la multiplication des groupes d'appartenance, les rôles, normes et valeurs attachées aux différents groupes entrent en contradiction. Dans une société traditionnelle un individu appartient à sa famille, sa catégorie sexuelle et sa catégorie d'âge. Dans une société moderne il faut ajouter à ces catégories l'appartenance à un métier, à une classe sociale, à une classe d'école ou une entreprise, un groupe d'amis, un club de sports, un club privé,... Nous l'avons déjà vu, pour chaque groupe nous devons tenir un rôle social déterminé, or il est des cas où les conflits de rôle risquent d'être fort importants : les sociologues de «l'Ecole de Chicago» ont rappelé combien il était nécessaire pour les membres d'une «bande» de contrevenir aux règles de la société pour pouvoir être intégré dans la bande. B.F. Whyte a montré que cela peut également toucher les policiers pris entre le rôle qu'ils doivent tenir à l'égard de leur hiérarchie et de l'opinion publique et celui qu'ils doivent tenir à l'égard des habitants du quartier. Une jeune fille issue de milieu musulman traditionnel peut être prise entre le rôle à tenir au sein de sa famille et ce que ses professeurs ou ses amis attendent d'elle. Les sociétés modernes se caractérisant par la multiplication des groupes d'appartenance, les risques de conflit de rôles s'en trouvent accrus. De même, il se peut que, dans une société, il n'y ait plus de valeurs suffisamment dominantes pour guider les conduites des individus ni, surtout, de système symbolique permettant de soutenir ces valeurs et d'assurer l'intégration des individus.

Les sources de «crise sociale» sont alors nombreuses. Pour Durkheim, ce qu'il nomme «anomie» peut être le fait que la division du travail n'assume plus ses fonctions de solidarité et ne puisse empêcher le développement de crises industrielles et de conflits sociaux. Mais il voit également les risques d'un individualisme excessif. Il ne condamne pas l'individualisme lui-même qui est «...désormais le seul système de croyances qui puisse assurer l'unité morale du pays» (extrait de *La revue des deux inondes*, Juin 1898, cité par A. Laurent : *L'individu et ses ennemis*, Hachette Pluriel 1987); cependant Durkheim s'inquiète du fait que ces sociétés valorisent les ambitions et les rêves sans

forcément en permettre la réalisation ce qui peut se traduire par l'augmentation des «suicides anoniques». Pour d'autres auteurs, la «désorganisation sociale» peut être due au fait que les buts valorisés par la société ne peuvent être atteints par des moyens légitimes (la valorisation de la consommation sans moyens d'y parvenir favorise le développement de la délinquance), que les systèmes de valeurs en présence apparaissent comme contradictoires, que les normes de conduite *n'apparaissent* pas clairement, ou que les situations de conflits de rôles deviennent plus nombreuses,...

### **LA "CRISE SOCIALE" EXISTE-T-ELLE?**

Il convient cependant d'être prudent avec ces thèses car elles reposent d'une part sur l'hypothèse qu'une société est un «tout intégré» et, que d'autre part, les indicateurs de «désorganisation sociale» sont simples à reconnaître; or, un même indicateur, nous l'avons déjà vu, peut avoir plusieurs significations et il est également possible de concevoir la société comme un tout composé de sous-ensembles qui ne sont pas en harmonie mais en «équilibre» précaire

#### ***L'ambiguïté des indicateurs***

Chacune des affirmations citées précédemment pourrait faire l'objet d'une étude spécifique. Il n'est pas certain, par exemple, que la famille n'assume plus ses fonctions : des sociologues ont montré que si le noyau familial est remis en cause par le divorce, cela n'empêche pas une recomposition ultérieure par un nouveau mariage ou une cohabitation (on parle de «famille recomposée»); de plus l'allongement de l'espérance de vie aboutit à l'augmentation du nombre d'aïeux dans la lignée familiale et on voit que la parentèle (relations avec les oncles, tantes, cousins à divers degrés) se renforce. On a donc l'impression que la famille passe, en partie, de l'institution conjugale à une forme de réseaux de parenté. Il y a donc peut être autant une transformation qu'une décomposition. Enfin, il faut rappeler que si ces transformations sont importantes la majorité des cas relève encore des situations «traditionnelles» (couple marié, non divorcé, naissances dans le cadre d'un couple marié,...).

*La société n'est pas un ensemble homogène.*

De nombreux sociologues ont essayé de concevoir la société comme un ensemble traversé de contradictions et de conflits. Karl Marx est le plus célèbre d'entre eux, montrant que la société capitaliste du XIX<sup>ème</sup> siècle était caractérisée par un conflit fondamental entre deux classes sociales, les capitalistes et les prolétaires, fondé sur la propriété des moyens de production. ("est ce conflit qui, d'une part, assure la cohésion de chacun de ces deux groupes et, d'autre part, est en partie responsable de la transformation du système capitaliste. Pour lui, toute société (tout «mode de production», pour reprendre ses termes) est caractérisé par un conflit central- le conflit serf/seigneur, maître/esclave,... Le conflit «capitaliste-prolétaire» fondé sur la propriété du capital n'est cependant pas le seul conflit possible aujourd'hui. Pour le sociologue Alain Touraine, d'autres conflits, reposant sur la volonté de construire une identité collective, tendent aujourd'hui à prendre une place croissante dans la société : les mouvements féministes, mouvements liés à une revendication régionaliste, les mouvements anti-nucléaires et écologiques,...

Les contradictions peuvent ne pas provenir seulement de groupes sociaux mais du fait que les différents domaines constituant la société évoluent selon des rythmes différents. Ainsi il peut y avoir des évolutions techniques qui entrent en contradiction avec les valeurs dominantes de la société ou qui remettent en cause les normes et les rôles en vigueur; les lois peuvent elles mêmes suivre les évolutions de mode de vie avec retard ou, au contraire, les précéder. Ainsi, la loi sur le divorce par «consentement mutuel» a-t-elle surtout entériné une situation de fait. Dans cette optique, on ne peut pas considérer la société comme un ensemble homogène; elle est, au contraire, normalement faite de contradictions et de soubresauts et l'idée même d'anomie peut être récusée ou, mais c'est la même chose, on peut considérer que l'anomie est constamment présente.

## 4

### **L'homme est un loup pour la société**

Les démarches précédentes partaient de l'ensemble (groupe, société,...) comme déterminant les individus mais comme toute démarche n'est efficace que dans un nombre limité de domaines,

le holisme ne permet pas de tout expliquer. D'autres sociologues préfèrent au contraire mettre l'action de l'individu en avant pour montrer que celui-ci est autonome et peut modifier son environnement social. Ce n'est pas sans rappeler les démarches déductives présentées précédemment et il n'est pas étonnant que la plupart de ces auteurs aient adopté la déduction mais le lien entre les deux n'est pas obligatoire et le recours à l'observation et à l'entretien peut être également fréquent.

"PERSONNE N'EST IDIOT",  
L'INDIVIDUALISME MÉTHODOLOGIQUE

«L'individualisme méthodologique» consiste à expliquer les phénomènes collectifs à partir de l'analyse des actions individuelles mais, pour cela, il faut d'abord chercher à déterminer quelles sont les motivations essentielles des individus lorsqu'ils agissent. Le choix le plus fréquemment fait est d'assimiler l'individu à un être qui n'agira qu'en fonction des avantages qu'il peut tirer de son action et des coûts engendrés par cette action; chaque individu agira rationnellement mais le résultat pourra être un résultat attendu ou tout à fait inattendu : si cent mille personnes décident de prendre leur automobile pour partir en vacances dès quatre heures du matin, le résultat peut être aussi bien qu'elles arrivent rapidement sur leur lieu de vacances (si les départs sont étalés, les routes suffisamment larges,...) ou qu'elles restent coincées dans des embouteillages. Typique des économistes, cette démarche a pu être utilisée dans d'autres sciences sociales, sociologie et même psychologie collective. Dans cette dernière discipline elle permet d'aller à l'encontre de la vision traditionnelle des mouvements de foule et de la panique comme mouvements irrationnels. Des auteurs ont montré que la panique collective ne se déclenchait pas dans tous les cas de catastrophes mais uniquement quand les possibilités d'échappatoire étaient trop peu nombreuses et mettaient les individus en concurrence (comme sur un marché économique). Dans deux cas, il n'y a pas, en général, de panique : quand les possibilités de s'échapper sont suffisantes pour tout le monde et quand il n'y a aucune possibilité de s'échapper.

Pour le moment nous nous sommes limités à deux conceptions des avantages recherchés par les individus -les avantages matériels et la survie. Pourtant, dans la vie quotidienne, un des objectifs essentiels des individus est, avant les avantages maté-

riels, de «faire bonne figure» (ne pas passer pour un idiot, par exemple), de «sauver la face» et garder leur place dans les relations sociales. Pour cela ils vont non seulement appliquer un rôle mais jouer avec ce rôle. D'autres auteurs vont donc chercher à décrire et analyser ces jeux quotidiens à travers une approche qu'on appelle parfois «dramaturgique» et généralement associée aux approches «interactionnistes».

## "IL FAUT EN FAIRE UN DRAME

"L'idée selon laquelle le monde peut être assimilé à un théâtre n'est pas nouvelle; le terme «personne» ne vient-il pas du latin *persona* qui désigne le masque de théâtre? Dans cette optique la personne n'est pas l'individu mais la face que l'on présente à autrui. Un certain nombre d'auteurs ont repris cette idée en affinant l'analyse du rôle social et en développant une «approche dramaturgique». Le rôle nous est certes donné par la société mais un individu peut jouer avec son rôle de la même manière que deux acteurs peuvent avoir des interprétations différentes d'un même rôle. À la manière du théâtre ces rôles se jouent sur une scène et se préparent en coulisse. Ainsi un couple qui reçoit des personnes à dîner jouera le rôle du couple tel que le mari et la femme le conçoivent : les tâches seront partagées, monsieur s'occupera de servir l'apéritif le temps que madame termine les derniers préparatifs en cuisine; au cours de la conversation ils se livreront à un jeu de «renvoi d'ascenseur», madame demandant à monsieur de raconter telle anecdote. Cependant dès qu'elle entre en cuisine, madame quittera son attitude habituelle, réglera des problèmes d'intendance, reprochera éventuellement à monsieur d'avoir fait une certaine réflexion,...

On peut trouver l'équivalent dans le travail de l'enseignant, travail théâtral s'il en est : tel professeur rigide face à ses élèves pourra changer d'attitude dès qu'il entre en coulisses, dans la salle des professeurs. Ces «jeux de rôle» ne se limitent pas aux situations cérémonielles comme une réception ou un cours de lycée; on les retrouvera dans tous les aspects de la vie : agacé par les remarques de sa femme, monsieur se retournera pour pouvoir faire, pour lui même, une mimique d'exaspération, les coulisses n'étant ici que la partie cachée de l'individu. Mais rien n'empêche de «tricher» avec le rôle : Erving Goffman rapporte cette anecdote du conducteur qui a fortement éraflé une

voiture à l'arrêt. Il décide donc de poser un papier sur le pare-brise de cette dernière, papier sur lequel il est écrit : «J'ai abîmé votre voiture en faisant une fausse manoeuvre. De nombreux témoins ont assisté à la scène et pensent que je vous laisse mon nom et mon adresse. C'est bien sûr absolument faux.» L'individu n'a pas joué le rôle attendu mais seulement l'apparence de ce rôle. Il est également possible de jouer avec les statuts ou les attentes de rôle. Ainsi, au siècle dernier les blancs se grimaient pour imiter les spectacles noirs (les «minstrels») et rapidement les noirs se sont mis à imiter les blancs imitant les noirs. Dans un autre registre face à un professeur particulièrement autoritaire un élève pourra adopter une attitude de soumission suffisamment forcée pour paraître caricaturale et détruire les rôles du professeur et des élèves mais pas assez pour être punissable. Séparer les rôles entre ceux qui sont «authentiques» et ceux pour lesquels on «triche» n'est cependant pas légitime car la séparation entre l'authenticité et le «faux semblant» n'est pas nette. En effet, un escroc peut prendre un air affable et compétent pour tromper ses clients mais un médecin pourra adopter la même attitude pour rassurer ses patients et favoriser leur guérison. L'objectif n'est bien entendu pas le même dans les deux cas mais la volonté de donner une certaine impression sera la même. On comprend les propos de Goffman pour qui la réalité n'est pas comme un théâtre mais la réalité est un théâtre et notre personne est la synthèse de la manière dont nous interprétons nos différents rôles sociaux. On est loin de la vision fonctionnaliste selon laquelle nous nous contenterions d'appliquer des rôles imposés par la société. Si la société nous impose quelque chose, ce n'est qu'un scénario très général, nos interprétations du rôle pourront être très diverses. Il y a mille manières d'être enseignant (ou médecin, ou commerçant,...) : on peut être autoritaire ou tolérant, rigide ou très souple, à l'écoute ou non des élèves, sérieux ou plaisantant facilement,... Le «jeu» qu'on va adopter dépendra alors des réactions des autres, ce qui nous amènera aux thèses «interactionnistes». Mais avant cela nous pouvons voir comment les tenants de «l'individualisme méthodologique» prennent en compte ces diverses réactions.

## **"A DEUX ON EST MOINS EFFICACE", LA THÉORIE DES JEUX**

La théorie des jeux constitue un développement plus élaboré de l'individualisme méthodologique. Dans les approches traditionnelles les individus réagissent en fonction de la situation telle qu'elle existe ou telle qu'ils l'imaginent; dans cette approche ils agissent en fonction de ce que font les autres. On peut prendre le cas de la consommation comme exemple simple et parlant : dans l'approche individualiste la plus simple, un individu achètera un vêtement en fonction de sa qualité et des prix en vigueur (il est possible que le prix soit le résultat des demandes des divers consommateurs mais notre individu ne s'en soucie pas). En revanche, dans l'approche de la théorie des jeux l'individu achètera son vêtement en fonction des autres (il cherchera à acheter le même pour suivre la mode ou, au contraire, à se distinguer le plus possible). Les résultats seront donc, on le voit, plus nombreux et incertains. L'analyse est donc faite à partir du comportement individuel mais on tient compte des effets mutuels des actions des individus. Autrement dit, nous entrons dans le cadre des «interactions» (sans pour autant pouvoir parler «d'interactionnisme» qui constitue un courant sociologique particulier).

Il est facile de voir que cette démarche peut s'appliquer à de nombreuses situations notamment aux conflits opposant deux groupes. Supposons que dans une entreprise les salariés et la direction soient en conflit sur le partage de la valeur ajoutée. La valeur ajoutée a augmenté de 5 UM (unités monétaires) dans l'année et les salariés, sortant d'une longue période de stagnation des salaires, souhaitent obtenir une augmentation d' au moins 2 UM; la direction, quant à elle, envisage de faire de nouveaux investissements indispensables réclamant une augmentation des profits d'au moins 3 UM. On voit qu'il n'y a qu'une solution de partage possible qui est de 2 UM pour les salaires et 3 UM pour les profits et c'est ce à quoi on devrait aboutir en cas de négociations. Mais la pratique de la négociation ne fait pas partie des habitudes de cette entreprise et la confiance entre direction et salariés ne règne pas; les salariés envisagent alors de faire une grève et quatre situations se présentent : soit les salariés et la direction décident immédiatement de négocier et on se retrouve dans la situation précédente. Soit la direction cède tout de suite, les salariés gagnent 4 UM et l'entreprise 1 UM. Soit les salariés

cèdent les premiers, les profits augmentent de 4 UM et les salaires de 1 UM. Soit personne ne cède et, compte tenu des pertes dues au conflit, salaires et profits n'augmentent que de 1 UM (tout le monde perd par rapport à la situation initiale). La modélisation sera la suivante.

	La direction cède	La direction ne cède pas
Les salariés cèdent	Profits : + 3 UM Salaires : + 2 UM	Profits : + 4 UM Salaires : + 1 UM
Les salariés ne cèdent pas	Profits : + 1 UM Salaires : + 4 UM	Profits : + 1 UM Salaires : + 1 UM

On voit que si les salariés cèdent, ils peuvent gagner entre 1 UM et 2 UM, s'ils ne cèdent pas, entre 1 UM et 4 UM; ils auront donc intérêt à ne pas céder. La direction faisant de même on se trouve dans la plus mauvaise situation pour l'ensemble. Bien entendu, les résultats dépendent des gains ou des pertes choisis arbitrairement et il serait facile de trouver des situations où les opposants seront poussés à négocier. Mais il est intéressant de montrer qu'un résultat qui est mauvais pour tous et qui, donc, semble absurde a des causes parfaitement rationnelles. Encore une fois il faut se garder de supposer que les autres sont irrationnels dès lors qu'on ne saisit pas immédiatement les raisons de leurs actes. Cette démarche nous permet aussi d'approfondir notre explication, donnée précédemment, des phénomènes de panique collective. Nous avons vu que, dans deux cas, il n'y a pas de panique : quand les possibilités de s'échapper sont suffisantes pour tout le monde et quand il n'y a aucune possibilité de s'échapper. Cependant, on suppose dans ce cas qu'il y a interdépendance entre les individus et non interaction, c'est à dire qu'un individu agira en fonction de la situation mais pas en fonction de ce que font les autres individus, or, en cas de catastrophe, un incendie dans un cinéma par exemple, le déclenchement de la panique dépendra de la réaction supposée que nous prêtons aux autres : si on pense que tout le monde sortira calmement, il n'y aura pas de panique; mais il suffit qu'on soupçonne quelques individus de vouloir passer avant les autres pour qu'on soit tenté d'en faire autant et que la panique se déclenche.

## 5

### **L'homme, petit meccano de la société**

Les deux approches holistes et individualistes laissent échapper une partie de la réalité. En effet, il est difficile de comprendre le changement et la variabilité des comportements individuels si on s'en tient à une approche «holiste» où seules les contraintes extérieures déterminent le comportement des individus. Dans l'approche «individualiste», nous avons vu à plusieurs reprises que, pour comprendre les résultats obtenus, il faut tenir compte des réactions d'autrui : ainsi pour expliquer les piètres résultats d'une négociation salariale, le déclenchement d'une panique, la manière dont un couple va se comporter en public,... De nombreux courants d'analyse, essentiellement d'origine américaine, proposent un prolongement de cette démarche. Il s'agit de «l'interactionnisme symbolique» et de «l'ethnométhodologie» dont nous présenterons les caractéristiques essentielles. Leur particularité est qu'ils considèrent que la réalité n'est pas une donnée qui se présente telle quelle aux individus mais qu'elle est construite par ceux-ci au cours de leurs échanges ou interactions (d'où l'utilisation du terme «interactionnisme»). Pour illustrer cette approche on peut prendre la situation imaginaire suivante.

#### LES APPROCHES INTERACTIONNISTES

##### ***«Je te tiens, tu me tiens...»***

«Paul, Pierre et Marie ne se connaissaient pas et avaient été invités chez un ami commun. Paul avait à ce moment quelques problèmes personnels et lui, si loquace d'habitude, se faisait discret et quelque peu renfermé. René, l'ami qui le recevait, chercha à l'intégrer à la conversation au moment où on entama une discussion sur les problèmes économiques, sa spécialité. Une question vague l'amena à faire des réponses brèves sur un ton peu enjoué. Les autres convives prirent cette attitude pour une forme de mépris ou d'impolitesse et se montrèrent alors agressifs en paroles, voulant notamment montrer à Paul qu'il n'était pas si compétent dans son domaine. Tentant de se défendre et d'expliquer ses idées il se fit plus "professoral", renforçant l'image qu'il avait donnée au départ.»

Nous avons là l'histoire banale d'un repas raté à cause d'un quiproquo et se terminant par une ambiance à «couteaux tirés».

D'un point de vue littéraire ou dans une perspective quotidienne cette histoire n'a guère d'intérêt; sociologiquement elle est précieuse. En effet, se retrouvent trois personnes qui ne se connaissent pas, dont on ne connaît pas le caractère particulier (sont ils tolérants, antipathiques, bête en train,...?) mais qui, à priori, devraient s'entendre puisque René a éprouvé le besoin d'organiser leur rencontre. Cependant, au cours du repas s'est constitué un ensemble d'images caractérisant chacun : Paul passe pour un économiste hautain et méprisant, Marie pour une femme agressive,... Il s'est également constitué un ensemble de relations fondées sur l'acrimonie, la méfiance,...et il y a tout lieu de penser que cette ambiance se réinstallera chaque fois que Paul, Pierre et Marie se rencontreront.

Il est important de voir que nous n'avons pas là une situation donnée au départ dans laquelle chaque individu va s'insérer, comme on l'envisagerait dans une approche holiste. Nous n'avons pas non plus une situation marquée par une structure de coûts et d'avantages qui permettrait d'expliquer le comportement de chaque individu. On pourrait bien sûr dire que l'attitude de Paul, conditionnée par ses problèmes personnels, permettait de prédire qu'on en arriverait là mais en fait tout dépend de la manière dont cette attitude est perçue et interprétée par les autres. Pierre et Marie auraient tout aussi bien pu comprendre que Paul avait quelque souci ou supposer qu'il s'agit d'une personne timide et auraient adopté une attitude plus conciliante. Il faut également ajouter que les individus ont à leur disposition un ensemble de moyens pour éviter que le repas tourne mal : René peut informer au préalable ses amis des soucis de Paul, ou glisser dans la conversation un indice sur son état psychologique. De plus, Pierre et Marie désirant éviter qu'une mauvaise ambiance s'installe peuvent mettre en oeuvre un ensemble de moyens pour permettre à Paul de modifier son image (en changeant de sujet de conversation, par exemple). Dans cette optique, largement inspirée des travaux de Goffman, la relation sociale apparaît comme fragile et soumise au moins à un impératif, que chacun des protagonistes «sauve la face». Bref, la situation n'est pas donnée aux individus mais elle est «construite» au cours des interactions; les sociologues parlent de «définition de la situation».

#### **«La définition de la situation»**

Contrairement à ce qui apparaît dans les approches individualistes, la rencontre entre deux individus ne se fera pas dans un «vide social»; dès lors qu'on entre en interaction avec autrui on

essaie de deviner qui est cette personne à travers un certain nombre d'indices : son rôle ou sa fonction peut nous être connue (un parent d'élève rencontre le proviseur d'un lycée); on peut se fier au cadre dans lequel cette personne opère (son appartement, son bureau,...) ainsi que les accessoires composant ce cadre (mobilier, bibelots,...); on tiendra également plus ou moins compte de son âge, son sexe, son apparence, ses attitudes,... toutes choses qui nous permettront de la catégoriser. Qu'on se trompe ou non importe peu à ce niveau de l'analyse dans la mesure où l'interprétation que nous ferons de ces éléments agira sur notre comportement. On peut dire qu'il n'y a pas «vide social» puisque l'interprétation que l'on fera des détails associés à notre interlocuteur dépendra de la manière dont on les interprète habituellement dans notre vie quotidienne, donc de notre «culture».

Des comportements des deux personnes naîtra une «définition de la situation». A partir de là s'établira ce que Berger et Luckmann appellent une «typification». Plus les rencontres entre les deux individus ou avec d'autres personnes assimilables à la première seront nombreuses, plus se produira une «accoutumance», c'est à dire qu'on répètera le type d'échanges établis la première fois. A mesure que les échanges se répètent ces données apparaîtront comme s'imposant aux individus : à la question «comment entrer en interaction» se substituera l'affirmation «c'est comme ça que cela se fait». La situation apparaîtra comme extérieure aux individus, comme un «objet» qui s'impose (on parle alors «d'objectivation»), de même que les règles de politesse n'apparaissent pas comme une invention des individus mais comme «ce qui se fait».

Si on se limite à l'analyse des repas et des conversations, l'interactionnisme n'aurait guère d'intérêt. En fait, il peut être appliqué à toutes sortes de situations dont l'importance n'est pas niée. *Lady Bird*, le très beau film de Ken Loach, inspiré d'une histoire réelle, nous en donne une excellente illustration : à cause d'un accident stupide, l'administration de la protection de l'enfance soupçonne madame Conlan de délaisser ses quatre enfants et de leur faire courir de nombreux dangers. Toutes les réactions de madame Conlan qui sont des réactions de colère et de peur face à une administration anonyme seront interprétées comme les comportements hystériques d'une mère dangereuse; et plus l'administration fera cette interprétation, plus la peur de la mère l'amènera à avoir un comportement mal interprété. Finalement, ses enfants lui seront retirés l'un après l'autre.

### LA FRAGILITÉ DE LA SOCIÉTÉ

On voit que les sociologues qu'on rassemble sous l'étiquette «interactionnistes» ne parlent pas de société au sens large car pour eux l'individu n'est jamais confronté directement à la société ou à ses grandes institutions comme l'État ou l'administration, pas plus qu'il n'est confronté au marché du travail. Il est d'abord en contact avec des groupes et plus précisément avec des individus : avec une hôtesse d'accueil et non avec l'administration, avec des employeurs potentiels et non avec le marché du travail,... Ces auteurs préfèrent alors éviter le terme de «société» et préfèrent parler de «socialisation» (dans un sens différent du sens le plus communément admis) pour désigner ce processus de construction qui provient de l'interaction.

Il n'y a pas là un jeu d'esthètes mais l'idée bien concrète que la société naît d'abord des interactions et se transforme à chaque rencontre nouvelle entre individus. En ce sens, les sources de notre crise de société doivent être aussi bien cherchées dans la difficulté que nous avons à entrer en contact avec autrui que dans une remise en cause des institutions. Bien sûr, ces rencontres posent moins de problèmes d'interprétation dans de petites communautés où chacun connaît chacun mais l'ambiguïté est à son maximum dans les grandes agglomérations où les rencontres entre inconnus sont fréquentes. Nous nous fierons alors à des indices multiples pour savoir qui on a en face de nous et comment interpréter la situation : âge, sexe, apparence vestimentaire, comportements,...

Cependant cette approche permet mal de comprendre comment les relations sociales peuvent acquérir une certaine stabilité et comment elles ne sont pas une constante foire d'empoignes ou succession de quiproquos. Cette stabilité est possible parce que les individus mettent en oeuvre des mécanismes qui permettent à chacun de «sauver la face», Goffman parle de «mécanismes réparateurs» (on présente des excuses, on fait semblant de ne pas avoir entendu,...); de plus les règles plus ou moins fermement imposées de politesse et de savoir-vivre permettent de donner des réponses communes à chacun; enfin il existe un processus «d'objectivation» ou de «routine» selon lequel dans un certain type de rencontres on s'attend à ce que certains comportements apparaissent.

Mais pour que cette «stabilité» des interactions se mette en place il faut que les signes et comportements des uns et des autres soient interprétés de la même manière.

Par exemple, dans certains LEP, les stratégies des professeurs pour mener leur cours à bien aboutit parfois à une définition de la situation qui n'était pas celle souhaitée (cf *Les lycéens*, F.Dubet). Ainsi une professeur d'anglais «peu laxiste» a renoncé à enseigner à toute la classe et permet à certains élèves de rester au fond de la classe sans suivre le cours, mais c'est vécu par ces derniers comme une marque de mépris («ils font travailler ceux qui travaillent bien; les autres, ils les laissent tomber»). Ceux qui cherchent à faire travailler toute la classe n'ont pas forcément plus de succès («Ils nous traitent de débiles ou d'illettrés, on est plus bas que terre»). Que des enseignants aient effectivement traité des élèves de «débiles» ou non est, ici, peu important; ce qui compte c'est que les élèves l'aient ressenti et aient redéfini la situation en ce sens. On ne doute d'ailleurs pas qu'alors les élèves se comportent de telle manière que le professeur sera amené à les voir comme étant «débiles». Il n'est pas utile dans ce cadre de chercher une quelconque responsabilité, la «définition de la situation» a été construite conjointement par les professeurs et les élèves.

Ces risques d'interprétations divergentes seront d'autant plus grands que les individus ne participent pas à une culture commune. Ainsi les vendeuses pakistanaises vivant en Grande-Bretagne apparaissent comme hautaines aux yeux de leurs clients anglais, lesquels passent pour racistes. L'explication donnée à cette situation est que l'intonation utilisée par les Pakistanaises lorsqu'elles interrogent un client est perçue comme agressive par ceux-ci et leur réaction est interprétée comme une marque de racisme. Certains se sont spécialisés dans ces études : on peut citer Lawrence Wylie et surtout «l'ethologue» E.T. Hall qui a travaillé sur la perception de l'espace, du temps, de la gestuelle selon les sociétés (en s'appuyant notamment sur les cas américains, japonais, français et allemands).

## 6

### **Pourquoi y a-t-il autant d'oppositions entre les approches théoriques ?**

Les théories sociologiques se distinguent donc par la place accordée à l'individu ou au groupe mais il convient cependant de ne pas trop forcer ces oppositions. Si certains auteurs se sont

clairement situés dans une optique (Durkheim en tant que «holiste» par exemple), il est bien entendu que tous ont conscience que l'homme est libre tout en étant contraint et que l'interaction est au coeur de toutes les relations sociales, mais chacun privilégie un point de vue qui lui semble le plus intéressant et le plus fécond pour analyser les problèmes sociologiques.

#### IL FAUT OPPOSER CE QUI EST OPPOSABLE

Ce débat «individualisme/holisme» est devenu central en sociologie mais il a parfois abouti à de «faux débats» car, dans cette opposition, tous ne parlent pas forcément de la même chose. Cette opposition peut en effet relever de trois problèmes différents : ainsi, il peut s'agir d'un débat «éthique» dans lequel on porte un jugement de valeur sur l'essor de l'individualisme en considérant qu'il s'agit d'un progrès de l'humanité ou, au contraire, d'une évolution dangereuse qu'il faut combattre. Mais on peut aussi s'interroger, non sur la valeur, mais sur la «nature» de l'individu et de la société : l'individu est-il le produit du groupe ou au contraire le groupe dépend-il des individus? Ce débat est d'ordre «ontologique» (étymologiquement l'ontologie est ce qui concerne «l'être en tant que tel» ou, pour être plus simple, la nature des choses étudiées). Enfin, on peut, indépendamment des considérations précédentes, décider de partir de l'individu ou, au contraire, du groupe pour analyser un phénomène; il s'agit alors d'un problème de méthode qui n'implique en rien l'avis qu'on pourrait porter sur les deux autres débats.

Il est important de bien distinguer ces niveaux car il arrive que des oppositions viennent simplement du fait que l'un parle de l'individualisme en tant que «qu'éthique» et l'autre en tant que «méthodologie».

#### *Le débat éthique : libres, autonomes ou égoïstes ?*

Dans ce débat on confronte les mérites et les dangers de l'individualisme tel qu'il se développe dans nos sociétés. Mais attention, les risques de faux débats sont là aussi présents car le seul terme «individualisme» peut recouvrir des sens différents.

Pour beaucoup de penseurs l'individualisme constitue une évolution souhaitable car il correspond à une autonomie croissante des individus qui peuvent se libérer de la tutelle des sujétions traditionnelles (Eglise, famille, culture,...); parallèlement l'individualisme fa-

vorise l'innovation, au détriment de la tradition, la recherche du profit et la croissance économique. On retrouve notamment les idées des révolutionnaires de 1789 et des économistes.

Pour d'autres, au contraire, l'individualisme constitue un développement dangereux des sociétés car il participe à la destruction des éléments traditionnels de maintien de la cohésion des sociétés (valeurs religieuses, acceptation d'une hiérarchie traditionnelle, soumission au groupe); en tant que telle cette attitude n'est plus dominante aujourd'hui mais elle fut bien représentée au XIX<sup>ème</sup> siècle par les penseurs réactionnaires qui contestaient les vertus de la Révolution française.

Entre ces deux positions on trouve tous ceux qui pensent que l'individualisme est bénéfique mais qu'il recèle de grands dangers s'il se développe sans freins. On retrouve les craintes de la majorité des sociologues classiques (du XIX<sup>ème</sup> siècle) qui sans vouloir revenir à l'avant 1789 s'inquiétaient des dégâts occasionnées par le libéralisme économique. C'est l'inquiétude de Durkheim face au risque de «l'infinité des désirs» générateur d'anomie ou de Tocqueville qui craignait que l'individualisme croissant n'entraîne un repli sur la famille et un désintérêt pour les questions publiques et notamment politiques.

### ***L'oeuf et la poule***

Le deuxième niveau est ontologique, c'est à dire, s'intéresse à la nature de l'individu et de la société en tant que tels. Indépendamment du jugement de valeur qu'on peut porter sur l'individualisme, le problème est de savoir si dans la réalité l'individu est autonome ou un produit du groupe.

Les positions tranchées d'Emile Durkheim ou d'Auguste Comte allaient nettement dans le sens d'un holisme ontologique mais il est également possible d'analyser les sociétés suivant la marge de liberté qu'elle laisse aux individus. L'anthropologue Louis Dumont distingue ainsi les sociétés individualistes, comme la nôtre, des sociétés «holistes» où l'individu est soumis au groupe. Par exemple, le système des castes aux Indes est tel que, formellement, tous les aspects de la vie de l'individu, l'alimentation, les pratiques religieuses, les échanges marchands, sont déterminés par sa caste d'appartenance. En France, au contraire, la capacité d'invention des individus est au coeur des évolutions de la société; la multiplication des possibilités «d'installation des couples» et de «procréation» (mariage, cohabitation, nais-

sances hors-mariage,...) succédant à une France traditionnelle où s'imposait un schéma universel, fiançailles, mariage, procréation, en est un exemple très clair. Cependant, on ne peut pas supposer non plus qu'il y a une totale autonomie des individus; aujourd'hui encore, tout n'est pas possible et si les marges de manoeuvre des individus se sont accrues, les limites de leur action existent encore. Comment alors régler cette «aporie» (cette impasse) : de l'individu ou du groupe, lequel détermine l'autre? Une troisième démarche, celle de Norbert Elias par exemple, est encore possible; elle consiste à dire que l'individu et la société sont des constructions mutuelles : à mesure que la division du travail se développe, l'individu prend conscience de son autonomie; le sentiment d'avoir une personnalité propre, distincte de l'environnement social, se développe alors mais les contraintes extérieures sont plus fortement ressenties, même si elles sont moins présentes qu'auparavant : paradoxalement ce peut être quand les contraintes externes sont les moins fortes que le sentiment de leur présence peut être le plus fort, alors que dans les périodes historiques ou les situations sociales sont contraintes par l'extérieur nous pouvons être inconscients de ces influences. Il n'y a donc pas d'individu sans groupe et pas de groupe sans individu.

Finalement, le débat «ontologique» ne nous permet guère d'avancer : l'homme est un produit de la société mais la société se transforme en fonction des actions individuelles et les deux se construisent mutuellement. On se doute qu'on peut tourner longtemps en rond pour savoir qui a créé qui (de la même manière qu'on peut se demander qui est premier, de l'oeuf ou de la poule).

### ***Le débat méthodologique, la carte et le territoire***

Et si ce débat n'avait pas lieu d'être parce que la «nature» profonde des phénomènes (de la société ou de l'individu) nous échappera de toutes façons toujours? Quel pourrait alors être l'apport du sociologue? Pas de dégager une vérité ultime sur les phénomènes qu'il étudie mais de nous apporter des démarches rigoureuses permettant d'apporter des éclairages partiels et toujours améliorables sur les phénomènes sociaux.

Donc, le problème se pose maintenant généralement au niveau méthodologique : on cherche à déterminer quel est le meilleur point de départ, de l'individu ou du groupe, pour analyser une société ou un problème particulier. Il apparaît alors que tout dé-

pend du problème posé et du niveau d'analyse adopté. Si je cherche à comprendre pourquoi la productivité est faible dans tel atelier d'une entreprise industrielle, j'adopterai peut-être une démarche individualiste. Si en revanche, je cherche à déterminer les raisons d'un mouvement révolutionnaire il est possible (mais pas obligatoire) qu'une approche holiste soit plus intéressante. Enfin, il est possible que les deux méthodes donnent des renseignements complémentaires sur un phénomène et que nous ayons intérêt à les utiliser toutes deux

L'anthropologue Gregory Bateson disait qu'il ne faut pas confondre «la carte et le territoire», c'est à dire ne jamais oublier qu'une théorie n'est jamais la réalité. De même qu'une carte géographique n'est pas le territoire réel mais permet de me diriger sur un terrain réel (pays, forêt, ville,...), la théorie me permet de mieux comprendre la réalité mais n'est pas la réalité. Ainsi, le débat «individualisme/holisme» ou «individu/groupe» n'est il en général qu'un débat de méthode dans lequel on essaie de déterminer quel est le meilleur point de départ d'une analyse, l'individu ou le groupe.

### ***Trois niveaux de réflexion***

Ethique, ontologique, méthodologique, et s'il est fréquent qu'on adopte une même position dans chacun de ces débats (on sera «individualiste» dans les trois cas) ceci n'est nullement obligatoire. Par exemple, Emile Durkheim pensait que le groupe produit l'individu, y compris l'individu autonome (holisme ontologique), et que toute analyse doit partir du groupe (holisme méthodologique); cependant cela ne l'empêchait pas de considérer que l'individu est la valeur ultime à sauvegarder dans nos sociétés. A l'inverse on peut tout à fait supposer qu'il est possible de penser que l'individu précède le groupe (individualisme ontologique), que la meilleure analyse consiste à partir de l'individu (individualisme méthodologique) mais que face aux dangers des effets pervers de l'agrégation des comportements humains il est nécessaire de brider l'individu au profit du groupe.

### **LES AUTRES OPPOSITIONS THÉORIQUES**

Si ce débat sur l'opposition entre l'individu et le groupe a pu se dérouler c'est que, dans la réalité, il y a à la fois des influences

de l'individu sur le groupe et du groupe sur l'individu et que les théories essaient de mettre en évidence ces diverses influences. Les théories sont donc là pour présenter de manière simplifiée une réalité compliquée. La réalité étant complexe, cette opposition n'est pas la seule possible. Nous trouvons d'autres exemples d'opposition duales comme le débat entre le conflit et la coopération, entre la rationalité et la non rationalité des acteurs, entre la nécessité d'écouter ou non les acteurs sociaux, entre la présence ou non de classes sociales,... Tous ces débats sont possibles parce que la réalité est complexe.

### ***L'individu est-il rationnel ?***

*L'individu ne maîtrise pas pleinement ses propres actes*

La sociologie abordant le problème des relations entre individu et groupe, elle pose aussi le problème de la rationalité des individus ou, au moins, de la conscience qu'ils ont ou non de leurs actions et de leurs conséquences. Ainsi, il est possible que les individus ne soient pas conscients des raisons de leurs actes ou de leurs comportements. On peut supposer que certains comportements que chacun estime comme «allant de soi» ne sont que le résultat de manières d'être et de faire que nous avons intériorisées au cours de notre vie. Pour exemple, on peut se reporter à cet entretien fait par F. Battagliola (chapitre II) où une jeune mariée est incapable de se défaire de ses habitudes acquises durant son enfance. De même, le sociologue J.C. Kaufmann (*Dans la trame conjugale*, Nathan, 1992), analysant la répartition par sexe de l'entretien du linge dans le couple, montre que si l'égalité dans cette répartition n'a fait que peu de progrès, c'est dû, entre autres, à ce que les femmes ont du mal à se défaire de gestes, d'attitudes et d'un sentiment de responsabilité inculqué dès le plus jeune âge. «Trop souvent représentée comme un combat entre hommes et femmes, acteurs libres de leurs mouvements. Les acteurs ne sont pas libres, la «société» leur impose l'essentiel de leurs conduites. La puissance d'imposition sociale vient de ce qu'elle n'est pas extérieure mais incorporée en chacun de nous, de façon très personnelle et concrète, dans les manières d'être et d'agir apparemment anodines qui nous font ce que nous sommes».

*L'individu est conscient de ses actes,  
mais pas de toutes leurs conséquences*

Peut-on cependant expliquer tous les actes individuels par ce recours à un «inconscient»? Certains sociologues, comme Raymond Boudon, cherchent au contraire à mettre en avant les expli-

cations rationnelles d'actes conscients. Chaque individu sait ce qu'il fait et pourquoi il le fait; ce qui ne veut pas dire qu'il sera conscient des résultats de son action car il peut se produire ce qu'on appelle des «effets pervers» (ou «effets d'agrégation» ou «d'émergence»), effets selon lesquels la juxtaposition d'actions rationnelles peut conduire à un résultat irrationnel.

### ***Les hommes coopèrent-ils ou s'opposent-ils ?***

La vie sociale est traversée par des phénomènes de conflit et de coopération. Ainsi, on sait que, parce qu'ils participent à l'activité de la même entreprise, entrepreneurs et salariés sont en situation de coopération, mais parce qu'ils ont, au sein de l'entreprise, des intérêts divergents, ils sont en situation d'opposition ou de conflit. Ce problème se pose dans le domaine plus large de la structure de la société : les relations entre classes sociales sont-elles fondées, comme on le suppose dans une optique marxiste, sur le conflit ou au contraire sur l'interdépendance et la coopération, ainsi que le pensent les fonctionnalistes, américains?

On peut retrouver le même problème au niveau des interactions individuelles : les relations entre individus sont-elles fondées sur l'opposition, comme le suppose la théorie des jeux, chacun essayant de tirer le meilleur parti de la situation au détriment d'autrui? Ou bien, la volonté de coopérer domine-t-elle, comme dans le cadre d'un repas où chaque convive s'efforce de ne pas froisser les autres même s'il y a un désaccord dans une discussion?

### ***Une société d'égaux ou des relations de pouvoir ?***

On peut également élaborer des théories dans le même esprit que les théories marginalistes des économistes où tous les individus sont considérés comme ayant le même pouvoir; on peut, à l'inverse, essayer de dégager les différentes sources de pouvoir et montrer que la société est marquée par une situation de «domination» dans tous les domaines : les mêmes individus ou groupes sont fortement pourvus en «capital économique», maîtrisent les éléments culturels ou symboliques qui leur permettent de s'imposer aux autres (comme «savoir bien parler», par exemple), ont des enfants dont la réussite scolaire est élevée et ont, grâce à leurs relations, une grande capacité à faire valoir leurs intérêts. Cette domination sera telle que même les «dominés» l'acceptent et intériorisent leur condition de dominés; l'individu qui, devant un tableau, déclare: «Je ne m'y connais pas

assez pour juger»; celui qui dit: «Je ne sais pas parler» (sous-entendu, je ne maîtrise pas le beau langage) ou qui déclare: «ce n'est pas pour les gens comme nous», a déjà intériorisé une domination symbolique: ses connaissances ne sont pas celles qu'il convient d'avoir, son langage n'est pas le langage reconnu, son goût n'est pas le «bon goût».

D'autres cherchent plutôt à montrer que le pouvoir est «multi-forme», que tout individu possède une parcelle de pouvoir potentiel et que ses capacités d'action dépendront de la manière dont il est capable d'utiliser ce pouvoir. Ainsi, le professeur est théoriquement le seul à disposer de pouvoir dans la classe : au début d'un cours il contrôle le nombre de présents et a le pouvoir de faire sanctionner les absents; sauf s'il ne dispose pas du cahier d'appel; l'élève chargé d'amener le cahier d'appel a alors le pouvoir d'oublier ou de perdre ce cahier ou de déclarer que celui ci a été volé, rendant le pouvoir du professeur quasi-inopérant. L'élève contrôle donc une situation d'incertitude : le cahier sera-t-il déjà là en début de cours ? Cette démarche a été particulièrement utilisée pour comprendre comment se constituaient les différentes zones de pouvoir dans les organisations (entreprises, administrations,...) et permettre d'améliorer le fonctionnement de celles-ci.

#### SAVOIRACCEPTER LES VISIONS CONTRADICTOIRES

Il faut donc prendre ces couples d'opposition (individu/groupe, conscient/inconscient, coopération/conflict,...) comme permettant de comprendre une réalité où ces éléments opposés coexistent. Nous avons déjà vu, grâce à Norbert Elias, que l'individu et le groupe se construisent mutuellement. De même, une action peut relever à la fois de l'inconscient et du calcul : le fait qu'une femme s'absente de son travail pour soigner un enfant malade relève-t-il de l'intériorisation des normes (c'est à la femme de s'occuper de l'enfant) ou du calcul (si, comme souvent, la rémunération de la femme est inférieure à celle de l'homme, ce choix sera le plus rationnel), ou des deux? De même, le conflit repose en général sur un accord sous-jacent : par exemple, si deux partis politiques s'opposent sur ce que doit être une bonne politique économique, c'est qu'ils sont d'accord sur la nécessité d'avoir une bonne politique économique. Là encore, opposer le conflit à la coopération, c'est construire une opposition qui n'est pas la réalité mais qui permet de comprendre cette réalité.

Il faut donc retenir que nous ne sommes pas en présence de méthodes d'analyse qui s'opposeraient, une seule serait vraie alors que les autres seraient fausses, mais que chacune de ces méthodes d'analyse constitue un «point de vue» sur la société, qu'elle permet donc de mieux comprendre. La réalité est trop complexe pour être embrassée d'un seul regard. La réalité est faite à la fois d'individus déterminés par le groupe et libres, tout à la fois égaux et en situation d'inégalité, d'individus qui coopèrent tout en s'opposant, enfin d'individus conscients, jusqu'à un certain point, de leurs actes, la réalité étant à la fois le produit de la volonté des hommes et un ensemble de conséquences inattendues de nos actes.

## **Conclusion**

Analyser et expliquer les évolutions et les mutations de la société est donc loin d'être simple. Pourtant nous avons tous un avis sur les transformations économiques et sociales en cours et, de plus, tout nous incite à avoir un avis : le poids des médias, l'intérêt pour la politique (ne serait-ce que par le vote), les discussions que nous avons avec nos amis font qu'on ne peut pas échapper à ces questionnements. La sociologie (et les sciences sociales en général) apparaît donc comme occupant une place essentielle dans l'élaboration de ces explications et dans la formation du citoyen.

# 1

## Les spécificités des approches présentées

### UNE DÉMARCHE RIGOUREUSE DOIT PERMETTRE D'ÉVITER DES ERREURS GRAVES

Nous avons vu à travers ce livre que les erreurs que nous pouvons commettre dans l'analyse de la vie sociale dépendent notamment du fait que nous voyons les problèmes sociaux d'un point de vue qui nous est particulier (effet de «position») avec un ensemble de connaissances qui nous est propre mais qui n'est pas toujours le mieux adapté au problème qui nous intéresse (effet de "disposition"); de plus, les phénomènes sociaux sont le résultat des comportements d'individus qui sont à la fois observateurs et observés (phénomènes de prédiction créatrice ou de prédiction destructrice).

Il est donc nécessaire de prendre certaines précautions mais celles-ci ne seraient d'aucune utilité si elles n'étaient pas complétées par un ensemble de méthodes. Certes, certaines de ces méthodes ne peuvent être adoptées par un élève ou un citoyen ordinaire, c'est le cas de l'observation participante ou de l'expérimentation, par exemple; cependant, s'il ne peut construire un sondage ou un tableau statistique, le citoyen moyen devrait être en mesure de savoir les lire ou les utiliser correctement.

Enfin, certaines des démarches présentées dans cet ouvrage sont communément utilisées dans toute réflexion et chacun doit être en mesure d'en connaître les limites, par exemple, on ne peut pas confondre corrélation et causalité.

## DES CRITIQUES PEU FONDÉES

Il convient également de distinguer, autant que possible, l'explication d'un phénomène du jugement qu'on peut porter sur ce même phénomène. Cependant, cette manière de faire peut amener à une incompréhension de la démarche sociologique et être à l'origine de critiques peu fondées. Ainsi on a pu, à diverses périodes, reprocher à la sociologie d'être immorale, lorsque, par exemple, on reprochait à Durkheim de présenter le crime comme un phénomène normal ou d'inciter au relativisme, c'est à dire de sembler considérer que «tout se vaut». En effet, le sociologue étonne souvent, étudiant la bande dessinée comme d'autres étudient Balzac, s'intéressant au rap autant qu'à Mozart, aux films de science-fiction autant qu'à un tableau de Mondrian, aux sous-coups volantes comme d'autres étudient la physique des particules.

Faire ces critiques, c'est oublier que la sociologie, comme toute autre science, aborde les phénomènes d'un point de vue particulier : on ne reproche pas à un chimiste d'analyser les composants de la peinture utilisée pour un tableau pour connaître son ancienneté indépendamment de la qualité esthétique de ce tableau; ce qui n'empêche pas ce chimiste d'avoir, en tant qu'individu, un avis sur la beauté de ce tableau. De même, le sociologue voit les phénomènes sous un ou des angles spécifiques.

## DES REGARDS PARTICULIERS

Si le sociologue a un "regard particulier", que peut il bien regarder ? Il peut s'intéresser prioritairement au poids des déterminants sociaux ou aux effets des interactions. Le regard sociologique peut porter aussi sur les fonctions des faits sociaux ou sur les "formes" des interactions.

### ***Le sociologue peut s'intéresser au poids des déterminants sociaux et aux effets des interactions***

Le "regard sociologique" le plus connu, et parfois caricaturé, est celui qui débusque les déterminants sociaux. Ainsi, les goûts esthétiques sont étroitement liés à l'âge, au niveau d'études ou au milieu social de l'individu; ce qui, bien sûr, n'engage aucun jugement sur les goûts eux mêmes.

Cependant, constater l'existence de liens étroits entre les caractéristiques sociales des individus et les goûts ne signifie pas que l'individu est entièrement soumis à son environnement. L'individu peut "jouer" avec les différents déterminants sociaux (lire un livre de philosophie et regarder un jeu télévisé par exemple). Sans nier l'existence de déterminants, il faut prendre en compte la liberté de l'acteur et l'effet des interactions sociales.

***Le regard sociologique peut porter aussi sur les fonctions des faits sociaux ou sur les "formes" des interactions.***

Durkheim a montré que les crimes, en suscitant la désapprobation générale, ont pour résultat de renforcer la cohésion de la société. De plus, certains actes, considérés comme déviants à une époque sont acceptés ultérieurement et sont donc source d'innovation sociale: c'est le cas de l'avortement, du divorce ou de l'homosexualité. Faire apparaître le caractère fonctionnel d'un fait social, le crime en l'occurrence, est l'une des tâches du sociologue mais cela ne signifie pas pour autant, qu'en tant qu'individu, il accepte ou justifie tel ou tel crime.

D'autres sociologues s'intéressent avant tout à la "forme" des interactions sociales. Nul n'a mieux spécifié ce problème que Georg Simmel en montrant qu'il fallait, méthodologiquement, différencier la nature des interactions de leurs formes, la sociologie ne s'intéressant qu'à ces dernières. Pour illustrer sa démarche, Simmel prend l'exemple de la géométrie : on peut étudier la forme d'un objet indépendamment de sa nature, ce qui ne veut pas dire que forme et nature soient indépendantes dans la réalité; ainsi la fonction de la roue et sa forme sont indissolublement liées mais il est possible de s'intéresser au cercle en tant que forme indépendamment du ou des usages qu'on peut en faire. Il sera ensuite possible de raisonner sur des formes "idéales", cercle, triangle, rectangle, losange, qu'on ne trouve pas telles quelles dans la nature. Simmel pense qu'on peut de même analyser des interactions sociales indépendamment du contenu de celles-ci (c'est à dire des raisons de leur existence).

Le livre d'Erving Goffman, "Asiles", constitue une bonne illustration de cette démarche. Dans cet ouvrage il analyse la manière dont les relations entre les individus se développent dans les institutions "totalitaires". Il nomme ainsi toutes les institutions englobant l'individu sous tous ses aspects : par exemple, une entreprise ne constitue pas une "institution totalitaire" puisqu'on

en sort à la fin de la journée pour mener sa vie personnelle; en revanche, un couvent constitue le type même d'institution totalitaire puisqu'une religieuse y passe l'ensemble de sa vie et que chaque détail de sa vie quotidienne s'y insère. Les institutions totalitaires seront donc les couvents, les asiles psychiatriques, les prisons, les internats, les casernes, les navires de guerre (en pleine mer), les camps de concentration... L'auteur n'assimile pas la nature de ces diverses institutions et sait que choisir de devenir religieuse n'est pas de même nature que l'emprisonnement pour meurtre et que cet emprisonnement diffère de l'internement dans un camp de concentration, mais il montre que la similitude des formes conduit à développer des types de relations spécifiques.

Nous avons là quelques "regards sociologiques" possibles parmi d'autres. Aucun d'eux ne porte sur la nature ("Est ce beau?") ou sur l'éthique ("Est ce bien?") des faits mais chacun d'eux constitue un apport essentiel pour la résolution de ces questions.

## 2

### **Ce que peuvent apporter ces démarches**

Adopter ces différents regards doit permettre de prendre une certaine distance à l'égard de ce qu'on étudie, c'est à dire à l'égard des comportements d'autrui et de nos propres comportements.

#### L'EXPLICATION LA PLUS ÉVIDENTE N'EST PAS TOUJOURS LA MEILLEURE

La tentation est grande de se contenter de nos propres modes d'explication qui apparaissent comme indiscutables même si on découvre, après analyse, qu'ils sont inadaptés au problème soulevé.

L'explication de l'universalité du tabou de l'inceste constitue une bonne illustration de ce problème : les ethnologues ont depuis longtemps été frappés par le fait qu'il existe dans toutes les sociétés un tabou de l'inceste; les explications que nous donnons spontanément sont souvent soit d'ordre moral

(«ça ne se fait pas» ou «c'est dégoûtant et immoral»), soit d'ordre génétique («Les enfants nés d'une telle union risquent fort d'être anormaux»). Une objection à ce type d'explications est d'ordre sociologique. Ainsi, si le tabou de l'inceste est universel, il ne porte pas toujours sur les mêmes personnes : si les unions entre parents et enfants ou entre frère et soeur sont toujours interdites (sauf dans les dynasties pharaoniques et, autrefois, dans la «noblesse» hawaïenne), il est remarquable de constater que de nombreuses sociétés interdisent le mariage entre certains cousins, les cousins parallèles (enfant du frère du père ou de la soeur de la mère), mais valorisent le mariage entre cousins croisés (mariage avec l'enfant de la soeur du père ou du frère de la mère). Sans entrer dans une explication un peu complexe, on peut se servir de l'anecdote suivante rapportée par Margaret Mead, étudiant au milieu des années 1930 une société traditionnelle de Nouvelle-Guinée, les Arapesh : *«Que diraient les vieux à un jeune homme qui veut épouser sa soeur? On ne le savait pas. Personne ne le savait. Les vieillards n'en discutaient jamais. Je questionnai les vieillards, l'un après l'autre. Les réponses furent toutes les mêmes. Elles se résument à ceci : «Quoi donc? Tu voudrais épouser ta soeur? Mais qu'est ce qui te prend? Ne veux tu pas avoir de beaux-frères? Ne comprends tu donc pas que si tu épouses la soeur d'un autre homme et qu'un autre homme épouse ta soeur, tu auras au moins deux beaux-frères, tandis que si tu épouses ta propre soeur tu n'en auras pas du tout? Et avec qui iras-tu chasser? Avec qui feras-tu les plantations? Qui auras-tu à visiter?»* (Margaret Mead : *Moeurs et sexualité en Océanie*).

Cette réponse nous met sur la piste d'un autre type d'explication : dans cette optique, l'interdit de l'inceste n'est ni un problème moral, ni un problème biologique mais un interdit social. Se marier avec un membre de sa famille, c'est refuser de tisser des alliances avec d'autres groupes et c'est faire en sorte que sa famille se replie sur elle même et devienne de plus en plus faible. De plus, on voit que la conception de l'inceste n'est pas tout à fait la même dans les sociétés traditionnelles et dans les nôtres; dans les sociétés traditionnelles le problème est celui du mariage alors qu'en Occident, nous nous inquiétons plus des possibilités de relations sexuelles.

## EXPLIQUER N'EST PAS JUGER

L'ethnocentrisme est une attitude qui consiste à juger les autres sociétés en fonction de nos propres normes et valeurs ou de nos modes d'explication dominants. La tentation est alors grande de qualifier d'irrationnel, de routinier ou de superstitieux un comportement qui ne correspond pas à ces normes et valeurs; c'est là une occasion d'évacuer les difficultés de l'analyse et d'entrer dans un cycle d'incompréhension voire d'intolérance. Les sciences sociales permettent au contraire de comprendre les actions d'autrui et d'éviter la qualification d'irrationalité qu'on porte trop facilement sur ce qu'on ne connaît pas. Ainsi, les comportements apparemment les plus cruels ont leur raison d'être, ou leur rationalité, et ce sont nos valeurs qui peuvent être inadéquates et inadaptées à la situation.

Colin Turnbull, étudiant cette société africaine en perdition qu'était celle des Iks (voir page 90), aperçut un jour Lo'ono, une vieille femme presque aveugle, étendue sur le dos, dans un ravin. Les autres membres de la tribu la regardaient en riant aux éclats. Il la secourut et donna à boire et à manger à cette vieille femme mourante de faim et de soif. Soudain elle se mit à pleurer parce que, disait elle, l'ethnologue lui rappelait qu'il fut un temps où les hommes étaient bons entre eux. Et Turnbull comprit que si les vieux venaient le trouver, ce n'était pas pour être sauvés mais pour mourir un peu plus doucement et voilà ce qu'écrivit ensuite Colin Turnbull :

*Si nous ne nous étions pas occupés de Lo'ono, peut être serait elle morte en riant, elle aussi, heureuse de procurer au moins ce plaisir aux enfants? (...) A ce moment là, j'avais été sûr que nous avions raison, que nous avions un comportement «humain». Mais nous n'avions été «humains» qu'en nous rendant les choses plus faciles, en confirmant le sentiment que nous avions de notre supériorité. Aujourd'hui, je me demande si ce n'étaient pas les Iks qui avaient raison...(C. Turnbull, Les Iks. page 188).*

La tentation serait grande ici d'accuser Colin Turnbull de «relativisme» (on imagine mal que la cruauté à l'égard des personnes âgées puisse être justifiée dans quelque situation que ce soit) et il est certain qu'on ne peut pas tout accepter ni

tout justifier car certaines actions vont à l'encontre de valeurs universelles, notamment des droits de l'homme. Mais Colin Turnbull cherche à comprendre la genèse d'une attitude avant de la juger.

De même, expliquer pourquoi on a vu se développer l'excision des petites filles, le travail des enfants ou la soumission de la femme ne constitue pas une justification de ces pratiques mais permet d'en comprendre les raisons afin d'éviter de condamner des pratiques non condamnables ou, si elles le sont, de trouver la meilleure manière de les combattre

### SE CONNAÎTRE SOI MÊME

Mieux comprendre les autres nous permet également d'avoir un autre regard sur nous mêmes. Ainsi, il arrive parfois que nous qualifions d'irrationnel un comportement que nous avons nous même et dont nous ne percevons pas le caractère. L'ethnologue Radcliffe-Brown rapporte l'anecdote suivante : «Un habitant du Queensland rencontra un Chinois qui portait un bol de riz cuit sur la tombe de son frère. L'Australien, en plaisantant, lui demanda s'il pensait que son frère viendrait le manger. Le chinois répondit : «Non, nous offrons du riz aux gens pour exprimer notre amitié et notre affection. Mais, d'après votre question, je suppose que, dans ce pays, vous mettez des fleurs sur la tombe d'un mort parce que vous croyez qu'il aimera les regarder et sentir leur parfum». (A.R. Radcliffe-Brown : «Structure et fonction dans la société primitive»).

L'Australien a usé ici de manière implicite et abusive d'une démarche déductive mal assimilée qu'on pourrait résumer de la manière suivante : puisque les hommes sont tous les mêmes, puisque nos actions sont avant tout animées par un principe de rationalité, le geste du chinois doit être rationnel. Comme je n'arrive pas à dégager cette rationalité, j'en déduis que son action est idiote. Mais l'australien oublie qu'une action peut avoir plusieurs motivations. Pour reprendre les termes de Max Weber il peut s'agir là soit d'une action traditionnelle, soit d'une action rationnelle en valeur (le respect des morts est une valeur fondamentale); motivations qui existent aussi dans les sociétés modernes.

## IL N'EXISTE PAS QU'UNE SEULE EXPLICATION

### *Tenir compte des hypothèses sous jacentes à chaque explication.*

A ce point du livre, on voit que, souvent, ce qui semblait évident et certain apparaît maintenant comme problématique et susceptible d'être interprété de diverses manières. Le premier travail que nous avons fait est donc de montrer qu'un grand nombre de réponses toutes faites sont largement «mythiques» (Norbert Elias, dans son ouvrage *Qu'est ce que la sociologie?* disait que le sociologue est un «chasseur de mythes»). Cela veut dire que nous devons être conscients que nous ne connaissons pas toute la réalité mais que nous ne pouvons que nous approcher de cette connaissance; cela veut surtout dire que toute explication n'est valable que sous certaines hypothèses déterminées : quelles sont les intentions des acteurs? Quelles sont les valeurs engagées dans l'action? Quel est le contexte social ou historique à prendre en compte? Quels éléments de ce contexte avons nous retenus comme étant pertinents?

Lorsqu'on est confronté à deux analyses opposées d'un même phénomène, à deux discours différents, à des propositions de solution diamétralement opposées... il faut, avant de se dire qu'une seule de ces deux positions est vraie et que l'autre est fausse, se demander si elles ne sont pas également vraies mais sous des hypothèses et des conditions différentes.

Dès lors, maîtriser cet ensemble de méthodes et de théories est une base essentielle pour pouvoir comprendre les positions d'autrui, en voir l'intérêt et la validité mais aussi être capable de les critiquer avec profit et engager un véritable dialogue.